

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

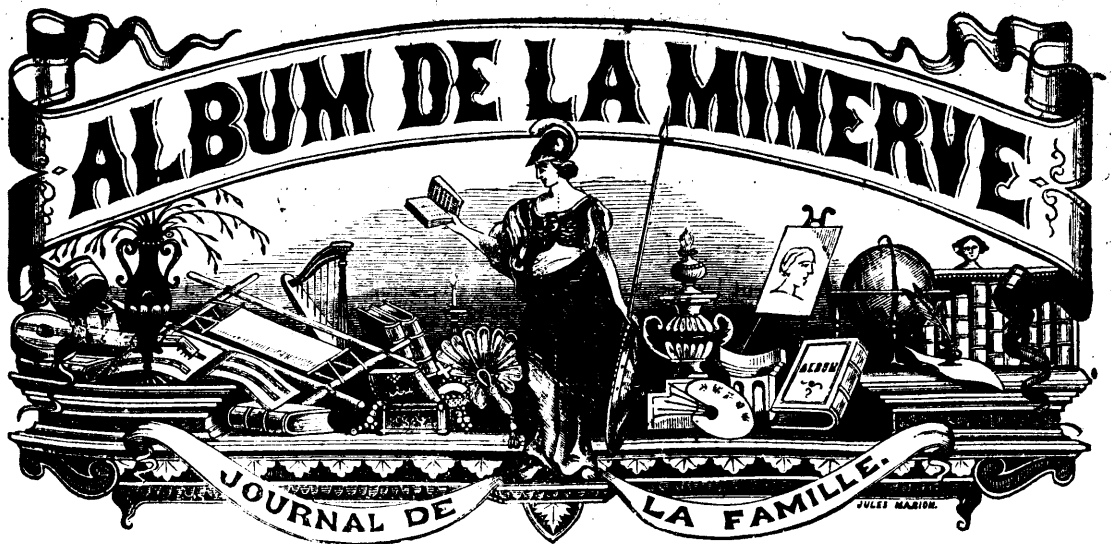
- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



Vol 1.

Montréal, 1er Septembre 1872.

No. 9.

POESIE.

ZOEL.

Pendant que je dormais, mère, j'ai vu deux anges
S'approcher de ma couche, et me dire bien bas :
" Viens ! sur nos ailes d'or, nous conduirons tes pas
" Dans le séjour de Dieu, pour chanter ses louanges.

" Viens enfant, avec nous, tandis que ton bon cœur
" N'est pas empoisonné par le souffle du monde.....
" Tu vogues sur une eau pleine d'écueils, profonde,
" Où s'engouffre toujours, des humains le bonheur.

" Oh ! ne regrette point ces plaisirs si frivoles
" Qui se trouvent hélas ! sous les pas du mortel :
" C'est l'abeille mielleuse, au dard aigu, cruel ;
" Les piquants sous les fleurs aux brillantes corolles.

" Les plaisirs d'ici-bas, c'est le reptile hideux
" Sous l'herbe du chemin. C'est la voix si perfide
" De la traître Sirène, à l'air doux et candide
" Appelant le marin dans quelque gouffre affreux...."

Aussi prompts que l'éclair, nous franchissons l'espace
Qui nous sépare tous, du grand ciel étoilé.....
Mère, que c'était beau ! Tout m'était dévoilé !
Je voyais du Seigneur, l'auguste et sainte face !

La lune dans les cieux, semblait un astre éteint ;
Mes yeux ne voyaient plus les brillantes étoiles ;
Toutes se dérobaient sous les plus sombres voiles ;
Noir était le soleil, près du Dieu trois fois saint.

Son regard éclairait tout le ciel de sa flamme,
Son sceptre, de rubis était tout parsemé,
Et d'un seul diamant son Trône était formé.
Son cœur brûlant d'amour, embrasait ma pauvre âme.

Sans trêve, les éclairs, près de nous jaillissant.
Sillonnaient à l'envi, du ciel la sainte voûte.
Du tonnerre, la voix qu'ici-bas je redoute,
Là, n'avait rien d'affreux : c'était suave et grand.

Puis les anges chantaient de si charmants cantiques,
Que je mêlais mes chants à ce concert des cieux.....
Et leurs harpes rendaient des sons mélodieux ;
Et l'Orgue aux touches d'or, des accents magnifiques.

Près du Trône de Dieu, une troupe de Saints
Dansaient aux doux accords du luth et de la lyre.
D'autres, sur des autels, offraient l'encens, la myrrhe.
De glorieux lauriers, leurs fronts purs étaient ceints.

Sur de beaux arbrisseaux, sur l'herbette fleurie,
Les papillons légers, sans cesse voltigeaient.
De gentils agneaux blancs follement se jouaient
Avec moi chaque jour, dans la verte prairie

Dans de riants bosquets, des arbres précieux
Inclinaient mollement leurs branches vers la terre.
Dieu me laissait cueillir leurs plus beaux fruits ma

[mère,]

Que j'ai serrés pour toi, dans le grenier des Cieux.

Toujours autour de nous, dans d'immenses corbeilles,
Mille fleurs exhalaient des parfums enivrants ;
Et du miel le plus doux, des ruisseaux abondants
Coulaient à flots pressés, dans des coupes vermeilles,

Lorsque je m'endormais, la Vierge d'Israël
Me portait sur la couche où reposent les anges.

Elle disait ensuite, aux serins, aux mésanges :
" Oiseaux, faites silence ! ici dort mon Zoël..."

Cependant je pensai que sur la triste terre
Tu restais seule hélas ! à gémir, à pleurer ;
Alors je priai Dieu de vouloir m'envoyer
Te revoir un instant dans ce lieu de misère.

ISABELLE DE LA COMPORTÉE

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL

PAR NAPOLEON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE IX.



E lendemain Maximus parut au déjeuner, la figure rayonnante, et annonça solennellement que le bal aurait lieu le dix février. On était au six et tout devait être prêt dans quatre jours.

— Ma maison est à vous, dit-il à Gilles Peyron ; commandez, ordonnez ! Je veux que la fête soit magnifique et qu'on en parle encore dans cent ans.

Gilles s'inclina ; un sourire errait sur ses lèvres :

— Comptez sur moi ; dit-il, je ferai de mon mieux et j'ose croire que vos visiteurs seront satisfaits.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. La maison fut envahie par une armée d'ouvriers. On transporta la bibliothèque au grenier — malgré les soupirs de Maximus qui comptait beaucoup sur ses in-folios pour donner à ses invités une idée de son savoir, — et plusieurs vieux meubles furent relégués dans la cave. Céleste, la chevelure dans un désordre qui n'était pas l'effet de l'art, allait, venait, donnait des conseils. La vieille fille avait retrouvé, pour la cir-

constance, toute l'ardeur et tout l'enthousiasme de ses vingt ans.

Maximus, en somme, triomphait. Parfois il regardait Gilles à l'œuvre et murmurait : quel homme ! quel homme !

Enfin, le grand jour arriva.

Dès six heures, les lustres du salon furent allumés. Maximus voulait juger du coup d'œil : il fut ébloui. Les grandes glaces reflétaient la lumière qui se jouait sur les dorures et le cristal des girandoles : c'était féérique.

Tout-à-coup, Maximus, qui avait tourné ses regards vers l'avenue, éprouva une émotion violente. Il venait d'apercevoir trente ou quarante soldats, en grand uniforme, qui descendaient de voiture et se dirigeaient vers sa maison. Sa première pensée fut qu'on venait l'arrêter : Gilles ! Céleste ! Ernestine ! s'écria-t-il, que me veut cette troupe ! Ah ! mon Dieu ! on vient !... le bonhomme n'en put pas dire davantage, il étouffait. Gilles accourut le premier, et d'un coup d'œil fut au courant de la situation.

— Calmez-vous, de grâce, dit-il ; c'est une petite surprise que je vous ménageais : c'est la musique du régiment, que j'ai fait venir.

L'inquiétude de Maximus se calma comme par enchantement ; des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux : il faillit embrasser Gilles.

— Admirable idée ! mon ami, dit-il, admirable idée ! quel homme vous êtes ! quel homme ! quel homme !

Ernestine partageait l'agréable surprise causée à son oncle. Seule, Melle Céleste sentit un peu de vinaigre mêlé à sa joie : elle ne dit rien, mais elle pensa, à part elle, que deux bons violons, une clarinette et une contre-basse auraient coûté moins cher, auraient fait moins de tapage que ces gros instruments et peut-être donné de meilleure musique.

Après tout le violon criard et la clarinette nazillarde peuvent avoir leurs charmes pour certaines oreilles.

A huit heures Maximus prit sa montre et commença à prêter l'oreille ; mais ce fut seulement vers neuf heures que les premiers invités firent leur apparition. On entendait par tout le corridor ces chuchottements étouffés, ce bruissement des soieries emmaillottées qui font frémir le cœur du maître de maison.

Maximus, tout gonflé, distribuait des saluts de droite à gauche, et jetait des petits bonjours agréables parmi les arrivants. Il était fort convenablement habillé de noir. Seulement, sur la basque gauche de son habit, s'étalait une grande médaille en or retenue par un ruban marron long de six pouces. Il avait obtenu cette médaille au concours d'agriculture l'année précédente, comme premier prix pour un jeune bœuf de deux ans.

— Je l'ai gagnée, disait-il ; je ne vois pas pourquoi je l'enfourrais au fond d'un tiroir.

— C'est cela, avait dit Gilles ; l'agriculture étant la plus noble profession des hommes, je ne vois pas pourquoi les lauriers conquis dans ses rangs ne seraient pas montrés avec honneur !

Il avait dit cela la main appuyé sur le cœur et l'œil au plafond. Maximus, après cela, serait mort, plutôt que de ne pas mettre sa médaille.

En haut, Céleste recevait les dames. Elle portait, ce soir-là, une robe montante en soie à fond jaune ramagée de fleurs rouges et noires et garnie de dentelles aussi nombreuses que les cordages d'un navire à trois ponts. Sur la tête, le col et les bras, de l'or, des perles, des diamants jetés à profusion et pêle-mêle : une véritable vitrine de bijoutier. Ses grandes mains étaient à l'étroit dans une paire de gants dont les doigts rebelles ne lui montaient qu'à la seconde phalange. Maximus trouvait cette toilette supérieurement riche : Gilles la proclamait tout simplement divine.

Enfin, à dix heures, les fanfares éclatèrent dans une grande salle : il y eut un frémissement dans l'as-

semblée quand Maximus, rouge de plaisir, ouvrit la danse avec la femme d'un lieutenant colonel.

Le premier quadrille se dansa comme tous les quadrilles : on s'amusait partout ; les éclats de rire étouffés derrière les éventaill, les regards qui se croisaient, les plaisanteries-fines, tout cela avait un cachet qui reflétait cette bonne vieille et franche gaieté gauloise que cultivaient nos ancêtres et que leurs neveux commencent à oublier.

La dernière mesure du quadrille venait de se faire entendre ; Maximus circulait parmi les danseurs, décochant des sourires aux dames et donnant de grandes poignées de main à ceux de ses invités qu'il n'avait jamais vus. Il était heureux, cet excellent Maximus et se disait : — Tout ce monde jouit, tout ce monde s'amuse et c'est moi seul qui suis la cause de cette gaieté, de ce bonheur.

Gilles se multipliait ; il allait, venait, voyait à tout ; on l'apercevait en même temps parlant bas au chef d'orchestre et faisant des signaux mystérieux aux domestiques. C'était la personnification de l'employé plein de zèle, de l'administrateur vigilant.

Ernestine était mise avec une distinction parfaite ; une simple robe blanche faite d'un tissu léger et toute unie, dessinait sa taille qu'entourait une ceinture en ruban bleu. Les cheveux, roulés en énormes tresses derrière la tête, n'avaient pour tout ornement qu'une petite rose blanche au milieu de laquelle un diamant de la plus belle eau faisait l'effet d'une véritable goutte de rosée. Elle ne portait aucun de ces bijoux énormes qui écrasent la jeunesse de nos jours et empêche souvent qu'on ne distingue du premier coup d'œil la mère d'avec la fille. Un cercle d'admirateurs lui faisait cour ; aimable également pour tous, elle avait pour chacun un mot bienveillant, une chose agréable à dire. Parfois son regard plongeait rapide au milieu de la foule des danseurs : une espèce de petite moue d'impatience et presque de dépit passait sur sa lèvre, mais sa physionomie reprenait aussitôt son expression habituelle. Cependant l'heure s'était avancée. La jeune fille avait déjà dansé plusieurs quadrilles et sauté quelques galops. La musique jouait maintenant une de ces adorables valse à trois temps que dansent encore les blondes filles du nord et que nous avons remplacé par cette course sans mesure, furieuse, haletante qui s'appelle de nos jours la valse à deux temps. Les couples tournoyaient souriants et gracieux. Les mamans regrettaient leurs vingt ans et les pères en voulaient à leurs cheveux blancs et à leur embonpoint. Les vieux garçons—il y en a partout et toujours,—songeaient qu'après tout, la vie à

deux peut bien avoir son bon côté. Enfin la fièvre de la danse avait envahi toute la salle.

Ernestine valsait ; mais, tout en valsant, elle continuait à examiner les groupes de jeunes gens qui encombraient les portes. Tout-à coup, son cavalier la sentit tressaillir ; son souffle se précipita ; une imperceptible rougeur lui monta au front.

— Je suis fatiguée, dit-elle, reposons-nous un instant ; voici justement un canapé, asseyons-nous un peu.

Au même instant, Giacomo Pétrini traversait le salon, derrière les couples, et venait saluer Céleste. C'est son entrée qui avait causé l'émotion d'Ernestine : elle le suivait du coin de l'œil.

La musique avait cessé ; les danseurs causaient par groupes, ou se promenaient dans les passages. Giacomo, après avoir présenté ses hommages à Céleste, se fit un chemin vers Ernestine qu'entourait de nouveau un groupe d'élégants dorés sur tranche. L'arrivée de Giacomo leur fit faire la grimace et, rivaux de tout-à l'heure, ils se donnèrent la main pour démolir le nouveau venu. Il n'avait jamais fréquenté les bals et, par conséquent, il était inconnu de la plupart des visiteurs de Maximus.

— Qu'est-ce que ce grand sombre ? disait un petit muscadin aux cheveux jaunes et plats.

— Connais pas, disait un autre, en frisant sa moustache d'un air dédaigneux et les yeux fixés au plafond.

— C'est peut-être un prince déguisé, glissa un troisième, avec une petite moue admirable d'ironie.

— Déguisé est le mot, dit un jeune précieux aux binocles d'or.

— Ou bien c'est un prince de coulisse, ajouta le petit monsieur aux cheveux jaunes.

— Il a du fréquenter la gymnase ; quels muscles ! dit un grand maigre.

— C'est peut-être un professeur de boxe, appuya un gros garçon aux cheveux roux.

Et il le fixait effrontément.

Un peu plus loin Giacomo attirait encore l'attention et était l'objet de conversations animées.

— Quelle belle tête ! disait une jeune fille à sa voisine, quelle expression dans le regard et l'adorable moustache !

— Ce doit être un espagnol ; comme il est brun !

— Mais non ! reprit un jeune homme, je crois reconnaître ce beau ténébreux ; c'est le ténor de cette troupe italienne qui donne en ce moment des représentations à Québec.

— Oh ! pour vous qui êtes, un ténor, assez léger même, répliqua la jeune fille, tous les jolis garçons ont des ténors.

— N'importe, qu'il soit espagnol ou ténor, dit un vieux monsieur, c'est un bel homme tout de même, et quand j'étais à cet âge.....

Les commentaires allaient leur train mais Giacomo avait l'air de ne s'apercevoir de rien ; il marchait droit et fier et passa sans cérémonie devant le petit monsieur aux cheveux jaunes et plats pour aller s'incliner devant Ernestine.

La jeune fille rougit beaucoup et lui tendit la main.

— Vous avez tardé beaucoup, ce soir, c'est bien mal à vous fit-elle.

— Mademoiselle, veuillez bien croire qu'il a fallu des obstacles insurmontables, pour me retenir si longtemps.

— Oh ! une excuse, nous connaissons cela, c'est facile à trouver.

— Vous êtes cruelle, mademoiselle : un médecin, vous le savez ne peut pas hésiter entre le plaisir et son devoir.

— Voyons, je vous croirai, si vous me dites, là, sans hésiter ce qui vous a retenu.

Bien volontiers, quoique ce ne soit pas gai. Au moment où je m'apprêtais à partir on accourait me chercher en toute hâte pour un pauvre enfant qui venait de s'empoisonner avec des allumettes chimiques, je ne pouvais pas balancer et je suis resté près de lui tant que tout danger n'a pas été écarté. J'ai eu enfin la consolation de le remettre sauvé dans les bras de sa mère. J'en appelle à votre cœur, n'ai-je pas bien fait et me pardonnez-vous ?

Ernestine avait des larmes dans les yeux.

— De grand cœur, Monsieur, comme vous l'avez si bien dit, le devoir avant le plaisir. Je regrette seulement que vous n'avez pas donné ces explications d'abord à mon tuteur, qui est très-inquiet.

Je les lui donnerai tout à l'heure, mademoiselle, mais j'ai eu devoir vous demander d'abord pardon, à vous qui êtes la reine de cette fête, la reine de....

Il allait ajouter quelque chose de plus tendre, mais, à ce moment, Maximus se présenta, le sourire aux lèvres :

— Pardon, dit-il, de vous interrompre, mais je viens de vous apercevoir et je voulais.....

— J'allais justement vous présenter mes civilités et mes excuses pour être venu si tard ; j'en donnais les raisons à Mademoiselle qui vous dira qu'elles sont excellentes.

— Bien, bien, nous causerons de cela plus tard ; maintenant je compte sur vous pour me rendre un service.

Voyons, ajouta-t-il, en lui tapant familièrement sur l'épaule, j'ai commis auprès de ces dames l'in-

discretion de leur parler de votre charmante voix et elles veulent absolument vous entendre. Là, seriez-vous assez bon pour nous chanter quelque chose ; j'ai un excellent piano, il me coûte trois cents piastres et sort de la meilleure fabrique française : essayez-le, vous m'en donnerez des nouvelles.

Pétrini ne se fit pas prier. Il s'avança au piano, pendant que tous les regards étaient fixés sur lui.

Aux premiers accords qu'il fit entendre, le silence se fit dans l'assemblée. En ce temps-là, on était assez poli pour écouter ; les conversations s'interrompaient, personne ne parlait. Ces choses sont changées ; aujourd'hui on n'écoute plus guères. Il est entendu que les chanteurs et les pianistes viennent aux soirées expressément pour le plaisir d'animer les conversations, de mettre un peu d'entrain dans les causeries languissantes et de permettre aux gens timides de placer un mot.

Giacomo préluda par quelques accords et commença cette ravissante sérénade de Don Pasquale que Brignoli a immortalisée depuis parmi nous. Sa voix superbe soutenue par une méthode excellente et un goût exquis donnait à cette musique de Donizetti tout le charme et la suavité que le grand maître a su y répandre.

Les jeunes filles rêvaient de balcons et de guitares ; les jeunes gens jalousaient et les vieux songeaient, quand, tout à coup, des cris retentirent dans l'entrée : « au feu ! au feu ! ! »

Tout le monde se précipita : ce fut une tumulte indescriptible, une panique épouvantable.

Au milieu de toute cette cohue, coudoyant les uns renversant les autres Gilles Peyron se frayait un passage et se précipitait par le long couloir vers l'aile occupée par Ernestine où l'on apercevait déjà une lueur d'un rouge sombre à travers les croisées.

Arrivé là il descendit un escalier dérobé qui donnait sur le jardin et se trouva sur le théâtre de l'incendie.

Une foule de laquais étaient déjà rendus avec les gens du voisinage.

Le brave Chagru avait organisé la chaîne jusqu'à la citerne du jardin.

Les flammes dévoraient un bâtiment en bois qui touchait presque par un côté les appartements d'Ernestine.

Il n'y avait pas encore de danger immédiat pour le château mais il fallait de toute nécessité abattre la construction enflammée, car l'ardeur du feu faisait déjà craquer les vitres au balcon de la tourelle.

En ce moment Pétrini arriva, d'un coup d'œil il se rendit compte de la situation.

—Vite des cordes, des haches, dit-il, renversons la bâtisse.

En un clin d'œil tout fut apporté, car chez Maximus chaque chose était en règle et à sa place.

Giacomo grimpa lestement au moyen d'une échelle, sur la couverture, la hache à la main et les cordes roulées autour de sa ceinture.

Il fit dans le haut du toit deux trous énormes pour découvrir les chevrons aux quels il fixa solidement les cordes.

Tout cela fut l'affaire d'un moment, car les flammes le menaçaient déjà.

Il se laissa glisser plutôt qu'il ne descendit jusqu'à terre,

Tout le monde se suspendit au deux cordes et sous le choc le toit s'éroula avec un craquement sinistre au milieu d'une gerbe immense d'étincelles et de flocons de fumée.

A ce moment Pétrini aperçut une forme blanche se dresser près de la fenêtre du balcon puis retomber lournement en arrière.

Il reconnut la robe d'Ernestine et s'armant d'une échelle il s'élança comme un fou vers la fenêtre.

D'un coup de poing il la fit voler en éclat et se précipita dans l'appartement.

Ernestine était étendue sur le tapis sans mouvement et la figure horriblement contractée.

On se rappelle que Gilles Peyron avait suivi pour sortir le couloir conduisant à la chambre de la jeune fille. L'escalier dérobé ouvrait quelques pas seulement avant d'arriver à cette chambre.

Toute la foule des danseurs, croyant la maison menacée, s'était précipitée sur les pas de l'intendant pour sortir au dehors. Ernestine s'était trouvée entraînée par ce mouvement et poussée jusqu'à sa chambre.

Par la fenêtre du balcon elle avait vu l'action courageuse de Pétrini et ne le croyait pas encore rendu à terre quand la toiture s'était abîmée.

Elle crut voir le jeune médecin écrasé sous les décombres ; cette pensée jointe à l'éclat subit des flammes jaillissant tout-à-coup sur la fenêtre, lui fit perdre connaissance et c'est alors qu'elle tomba à la renverse.

Pétrini la saisit dans ses bras et la transporta en toute hâte sur un des canapés placés à l'autre bout du couloir.

En peu de temps elle revint à elle et ne peut s'empêcher de pousser une exclamation de surprise mêlée de joie lorsqu'elle vit le jeune médecin à ses côtés.

Pétrini comprit cette exclamation et surtout l'expression du regard qui l'accompagnait. Il en fut franchement heureux.

—Allons, se dit-il, le mal des uns fait le bien des autres : il ne s'agit que de savoir en profiter.

Cependant on avait réussi à éteindre complètement l'incendie en achevant de jeter par terre la construction enflammée.

On ne voyait plus qu'une fumée épaisse et noire qui s'échappait des débris à demi consumés et inondés par l'eau de la citerne.

Toute ombre de danger avait disparu, mais l'entrain était mort : Les invités se retirèrent peu à peu et bientôt il ne resta plus dans les salons qu'un ou deux joueurs attardés en quête d'une canne ou d'un chapeau.

Quand Giacomo vint souhaiter le bonsoir à Maximus, celui-ci lui saisit la main d'un air ému :

—Mon ami, lui dit-il, et sa voix tremblait—vous avez exposé vos jours pour sauver les nôtres et vous

avez arraché ma pupille à une mort éminente ; moi Maximus Crépin, je vous en remercie publiquement ; vous pouvez maintenant considérer cette maison comme la vôtre ; vous aviez mon estime et mon amitié, vous venez de gagner ma reconnaissance, et la reconnaissance de Maximus Crépin n'est pas un vain mot.

Ce petit speech avait été dit dans le vestibule en présence d'une vingtaine de personnes qui approuvèrent avec éclat.

—Je n'ai fait que mon devoir dit Pétrini en mettant la main sur son cœur ; mais vos paroles, monsieur me sont une bien douce récompense, et croyez bien que je ne les oublierai jamais.

Enfin le roulement de la dernière voiture s'éteignit dans l'avenue et le château rentra dans l'ombre et le silence.

(A continuer.)

UN EPISODE DE 1837

(Suite.)

CHAPITRE XI,



IR William King, lieutenant au 32e de ligne, ne manquait pas de raisons pour redouter une excursion à Caughnawaga, principalement en compagnie des dames de Repentigny.

Aux colonies, la vie de garnison est une vie de désœuvrement. On s'y ennue comme dans un exil. Pour tromper le temps et charmer les heures d'oisiveté, sir William King avait cultivé diverses amourettes « inconséquentes, très-inconséquentes, » suivant son expression. Entre autres une jeune sauvagesse de Caughnawaga, la fille de Mu-us-lu-lu. Le bruit courait même, dans le village, que ce chef n'ignorait pas cette intrigue.

Les sauvages ne souffrent pas volontiers que les autres races s'introduisent dans leur bourgade pour y courtiser les Indiennes.

La présence de sir William dans la bourgade indienne avait été remarquée plus d'une fois.

Les habitants se fâchèrent. Ils résolurent de jouer à l'officier un tour dont ils sont coutumiers.

Craignant de se faire voir, Sir William s'était caché dans une saussaie sur le bord du fleuve. Là, il avait allumé un cigare et se félicitait sincèrement d'avoir échappé au danger de traverser Caughnawaga.

—C'eût été épineux, très-épineux, *by jove*, murmura-t-il, en se noyant dans un nuage de fumée bleuâtre.

Par malheur, il comptait sans les Indiens qui l'avaient amené avec les dames de Repentigny.

Reconnu par ceux-ci, qui étaient des ennemis de Mu-us-lu-lu, il ne devait pas échapper au châtimement dont on l'avait menacé.

Dès qu'ils eurent amarré leur canot au rivage, ils volèrent aux premières maisons et annoncèrent que l'Habit-Rouge était au village.

La nouvelle se répandit avec la célérité de l'éclair. Une vingtaine d'hommes, autant de femmes, entrèrent bientôt la saussaie où sir William admirait toujours son bonheur « providentiel, très-providentiel, » en humant les parfums du meilleur havane qui eût été jamais importé à Montréal.

Surpris par cette bande hostile, il essaya pourtant de faire résistance. Mais que pouvait-il ? On lui lia les mains l'une contre l'autre ; on lui passa aux jambes une corde qui, sans lui interdire complètement la marche, le gênait et l'empêchait de courir.

Alors seulement, et quoiqu'il en coûtât à son amour-propre, sir William, incapable de lutter, se mit à crier, dans l'espoir que Mu-us-lu-lu ou quelque âme charitable viendrait à son secours.

Mais aussitôt les sauvages, sachant que la police de Montréal était dans le village, lui appliquèrent sur la bouche une vieille guenille en guise de bâillon.

Les cris de l'officier cessèrent, et personne ne se montra pour s'interposer entre ses bourreaux et lui.

Ceux-ci alors se divisèrent en deux partis : les uns l'entraînèrent vers le bois, les autres s'en furent chercher dans leur hutte, qui une chaudière, qui du goudron ou de la résine, qui une tonne vide, qui des poches (1) pleines de ce duvet de canard sauvage dont les Iroquois faisaient alors commerce avec les matelassiers de Montréal.

Tous ces objets furent portés dans une clairière, à deux ou trois cent pas à l'intérieur du bois.

La foule dressa un bûcher, en chantant et en dansant, comme aux plus belles époques de l'histoire de la tribu. Cependant on s'abstenait de vocifération de peur d'attirer les *policemen*.

Le bûcher prêt et allumé, la chaudière fut placée dessus ; on la remplit de goudron et de résine, et les sacs de duvet furent ouverts.

L'infortuné jeune homme se fatiguait en efforts inouïs, mais infructueux, pour parler. Ne prévoyant que trop le supplice honteux auquel il était réservé, il eût payé son pardon d'une partie de tout ce qu'il possédait. Mais les sauvages ne le voulaient écouter. Ils riaient de son visage boursoufflé, de ses yeux écarquillés par la tension des muscles, de la sueur qui coulait à grosses gouttes de son front. Ils se moquaient des larmes de rage dont ses paupières étaient gonflées.

Le goudron et la résine étant fondus, mêlés ensemble, on versa le contenu de la chaudière dans la tonne vide, dont un des fonds avait été enlevé.

Ensuite, sur le gazon de la clairière, les sauvages s'en firent un lit de duvet.

(1) C'est le vieux mot français, toujours employé au Canada comme équivalent de *sac*.

Quand cela fut terminé et que le liquide se fut un peu refroidi de manière à être presque supportable à la main, les Iroquois saisirent par le corps l'Anglais épuisé et le plongèrent dans la cuve de goudron.

Empêtré dans cette glu, meurtri, brûlé, les chevilles maintenues par une corde, le pauvre sir William était toujours à la merci de ses persécuteurs, qui, échauffés par les excès de leur barbarie, ne songeaient plus que ses déchirants appels pouvaient être entendus des gens du grand connétable.

L'ayant traîné sur le lit de duvet et roulé jusqu'à ce qu'il fut tout couvert de plumes, ils le relevèrent, coupèrent la corde qu'il avait aux jambes, et les chassèrent devant eux, hors du bois, vers le village.

Pendant qu'elle s'accomplissait, madame de Repentigny et sa fille entrèrent, comme il a été dit, dans le wigwam de Nar-go-tou-ké.

A la vue de Colomo-o, la mère avait demandé par un regard rapide à Léonie.

— Est-ce là ton sauveur ?

— Oui, murmura la jeune fille en baissant douloureusement les yeux vers le sol.

Elle avait l'âme navrée. Des pleurs silencieux s'amassaient déjà sous ses paupières et commençaient à glisser sur ses joues.

En l'apercevant, Co-lo-mo-o tressaillit. Mais ce tressaillement fut léger, rapide. L'éclair n'est pas plus prompt, ne laisse pas plus de trace. Un calme impénétrable lui succéda.

La scène avait duré quelques secondes seulement.

— Daignez vous asseoir, mesdames, disait le grand connétable en approchant un banc de bois ; les sièges, ajouta-t-il gaiement, sont rares et peu confortables ici mais à la guerre comme à la guerre.

Je suppose, dit madame de Repentigny, que vous ne l'emmènerez pas en prison ?

— S'il refuse de parler, j'y serai forcé, bien malgré moi, voyant l'intérêt que vous lui témoignez.

Et, interpellant Co-lo-mo-o d'un ton paternel :

— Allons, mon ami, lui dit-il, soyez raisonnable.

Répondez à nos questions. Que Diable, nous ne lui voulons pas plus de mal qu'à vous, à votre père ! C'est simplement pour un examen que nous le cherchons. Dites-moi où il est, et on vous lâche, vous et votre mère, quoiqu'elle ait, m'a-t-on dit, malmené mes gens.

L'Indien ne prononça aucune parole ; mais à cette allusion touchant Ni-a-pa-ha, il abaissa ses regards sur elle et un nuage couvrit son front.

— Vous le voyez, mesdames, j'y mets toutes la douceur, mais je n'en puis rien faire, malgré ma

bonne volonté. Il brave la justice, l'insensé ! Oh ! mais, mon drôle, nous avons à la prison une petite collection d'instruments qui desserraient les dents à un mort !

—Voulez-vous me permettre de lui parler ? dit madame de Repentigny.

—Enchanté de vous être agréable, madame, répondit galamment le grand connétable.

Et, après un moment de réflexion :

—Si vous désirez l'entretenir en tête-à-tête ? reprit-il.

—Non, c'est inutile, je vous remercie, monsieur. Tout le monde peut entendre ce que j'ai à dire à ce brave garçon. Il a arraché ma fille à la mort qui la menaçait sur le *Montréalais*, et nous sommes heureuses, elle et moi, de lui exprimer en public notre reconnaissance.

—Oh ! oui, s'écria vivement Léonie, et, pour ma part, cette reconnaissance sera éternelle.

S'animant, elle fit un pas vers Co-lo-mo-o et lui dit :

—Croyez bien, monsieur, que vous n'aurez pas obligé une ingrate. S'il est quelque chose que nous puissions faire pour vous, dites. Mon père a du crédit, il ne refusera pas de l'employer pour le sauveur de sa fille.

Le nuage qui assombrissait le front du Petit-Aigle se dissipa. Une lueur brillante resplendit sur son visage, mais il resta muet.

—Voulez-vous, continua la jeune fille, que nous prions le grand connétable de vous enlever ces liens qui blessent vos bras ?

L'Indien ne sembla pas avoir entendu cette offre.

Et votre pauvre mère, poursuivit Léonie, voulez-vous que nous lui fassions rendre la liberté ?

—Je vous remercie et pour elle et pour moi, mademoiselle, répondit Co-lo-mo-o, en très bon français, mais avec cet accent unique, fascinateur, qu'on la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique septentrional qui parviennent à parler notre langue.

Léonie ne s'attendait pas à la réponse ; elle devint rouge comme une cerise.

Si vous en avez le pouvoir, ajouta le Petit-Aigle, soyez assez bonne pour faire ôter les cordes qui meurtrissent les poignets de ma mère. Quant à moi, je vous sais gré de votre attention, mais cela est inutile. Fils d'un chef illustre, je serai digne de lui !

Alors retentit dans le wigwan ce cri déchirant que sir William avait lancé, en parvenant à se délivrer de son bâillon.

—Qu'est-ce que cela ? dit le magistrat surpris ; voilà deux fois que j'entends crier. Il se passe ici

quelque chose d'extraordinaire. John, allez voir ce que ça signifie.

Tandis que l'agent de police exécutait cet ordre, madame de Repentigny s'approcha du grand connétable et lui parla à voix basse en faveur de Co-lo-mo-o.

Des rires bruyants, des clameurs, le vacarme d'une population en émoi, troublèrent tout à-coup leur entretien.

Le rideau qui ne tenait lieu de porte au wigwan fut arraché, et une forme humaine, hérissée de plumes des pieds à la tête, comme un monstrueux volatile, se précipita dans la salle, poursuivie par une centaine de sauvages vociférant comme des éneergumènes !

—Des armes ! qu'on me donne des armes ! hurla l'étrange figure.

À la vue de cette grotesque apparition, madame de Repentigny ne peut retenir un sourire ; Léonie se réfugia derrière sa mère.

Le grand connétable avait repris sa magistrale dignité.

—Passez dans cette pièce, je vous en prie, dit-il aux deux dames, en leur montrant la porte d'un des cabinets qui servaient de chambre à coucher.

En se trouvant devant madame et mademoiselle de Repentigny, sir William King, on l'a reconnu, recula en proie à la plus profonde confusion qui ait jamais frappé un homme.

Il eût voulu être à cent pieds sous terre. La mort lui aurait semblé préférable à cette odieuse humiliation.

Il tenta de fuir, de se sauver.

Une foule curieuse, avide, insultante, impitoyable, lui barrait le passage.

CHAPITRE X

En entrant dans le cabinet, Léonie ne put retenir un petit cri de surprise.

La propreté élégante, si je puis m'exprimer ainsi, et l'ordre merveilleux qui régnaient dans ce cabinet le lui avaient arraché. Il était étroit, resserré, d'une simplicité primitive, et, cependant, les ustensiles, les outils nécessaires à plusieurs métiers, y étaient renfermés ; et cependant tout y était à sa place propre, rien n'y dénotait, chaque chose, chaque disposition semblait avoir été faite expressément pour cette pièce, qui, de plus, servait de chambre à coucher.

—Tiens, un portrait qui te ressemble ! s'écria madame de Repentigny, en dérangeant quelques feuilles.

La jeune fille se rapprocha de sa mère, qui examinait une ébauche aux deux crayons, fixée par quatre épingles à la cloison.

— Ah ! mon Dieu, mais c'est vrai ; on jurerait que c'est moi ! exclama-t-elle, après avoir jeté un coup d'œil sur le dessin.

A ce moment on frappa doucement à la porte.

— Mesdames, dit le grand connétable, en se montrant, sir William...

— Bien, bien ! nous savons, monsieur, répondit madame de Repentigny.

Et, s'adressant à sa fille :

— Viens, Léonie.

Léonie et sa mère sortirent du wigwam au milieu d'un attroupement considérable.

Le grand connétable les suivit de près avec son captif et quelques agents de police. Mais, arrivées à l'endroit où on les avait débarquées, madame de Repentigny ne trouva plus ses bateliers. Ils n'avaient garde de se montrer après l'attentat dont ils étaient les principaux auteurs. En vain madame de Repentigny offrit-elle de l'argent à d'autres Indiens pour les traverser. La crainte des policemen l'emportait sur la cupidité. Heureusement que le grand connétable renouvela sa proposition, qui, cette fois, fut acceptée.

Les dames de Repentigny, son greffier et lui montèrent dans un canot, avec deux rameurs ; on embarqua dans un autre Co-lo-mo-o entre quatre agents de police, et le magistrat donna l'ordre du départ.

A cet instant, un homme chétif fendit la foule curieusement assemblée sur le rivage, s'avança vers le canot qui contenait le Petit-Aigle et fit un signe aux agents de police.

— Qu'est-ce que veut ce nabot ? dit rudement l'un en le repoussant.

— Laisse-le, dit un autre, c'est Jean-Baptiste le quêteur. Il veut traverser ; faisons-lui la charité, ça nous portera bonheur.

Le bancal était déjà dans l'embarcation.

Les deux bateaux quittèrent le quai en même temps.

Léonie, songeuse, le cœur oppressé, hasardait, par moment, sur le Co-lo-mo-o, des regards timides et sympathiques ; le Petit-Aigle, les mains liées sur le dos, semblait indifférent à ce qui l'entourait. Assis derrière lui, Jean échangeait des signes avec les hommes de police, sans avoir l'air de le connaître.

On atteignit ainsi le milieu du Saint-Laurent ; les deux canots marchant de conserve.

Tout à coup le bancal, qui s'était dressé comme

pour examiner un objet à distance, perdit son équilibre et tomba sur le Petit-Aigle.

Les policemen partirent d'un éclat de rire.

Le muet se releva lentement, et, comme s'il eût entendu les rieurs, se tourna vers eux avec colère. L'hilarité des agents de la force publique redoubla.

Mais alors Co-lo-mo-o et le nain sautèrent dans le fleuve, chacun d'un côté.

— Tirez dessus ! tirez dessus ! commanda le grand connétable, qui avait vu ce mouvement.

Oh ! monsieur ! dit Léonie, en lui arrêtant le bras, car le magistrat avait déjà armé un pistolet.

C'était inutile ; Jean Baptiste et l'indien, dont le premier avait coupé les entraves, dans sa chute prétendue, s'étaient enfoncés sous l'eau.

— Il faut les poursuivre ! Nous les attraperons ! nous les attrapperons ! Dix piastres à celui qui prendra le sauvage ! cria le grand connétable.

L'autre canot se mit aussitôt à donner la chasse au fugitif, dans la direction des rapides. Celui de l'officier de police allait suivre la même route, quand madame de Repentigny dit à ce dernier :

— Mais, monsieur, on nous attend à Lachine ; vous ne voulez pas, j'espère, que nous participions à vos recherches !

— C'est juste, madame ; pardon de mon oubli. Je vais vous faire conduire à terre.

Cette réponse soulagea Léonie d'un grand poids. Dans le fond de son âme, elle priait Dieu pour que le Petit-Aigle échappât aux agents de police, et ses yeux demeuraient rivés sur le fleuve.

Elle désirait et tremblait, en même temps, de voir reparaître son sauveur.

Mais le canot du grand connétable arriva à Lachine sans que Léonie eût, de nouveau aperçu Co-lo-mo-o ou le nain.

Le lunch, chez Xavier Cherrier, fut assez triste, malgré les efforts du jeune homme et de sa femme pour l'égayer. Léonie était soucieuse ; sa mère partageait son anxiété, et les plaisanteries de leur hôte sur l'échaffourée de sir William ne parvinrent pas à leur dérider le front.

Tous quatre revinrent à Montréal.

A la sollicitation de sa fille, madame de Repentigny envoya un domestique pour savoir si le Petit-Aigle avait ou non été repris.

On lui rapporta qu'on ne savait ce qu'il était devenu et que, désespérant de s'en emparer, la police avait abandonné sa poursuite.

Cette réponse rasséra Léonie ; car elle avait l'intime assurance que Co-lo-mo-o ne s'était pas noyé.

Dans la soirée, sir William se fit annoncer. La jeune fille se sentait de bonne humeur. Au lieu de

le plaisanter de sa mésaventure, elle ne lui en parla que pour le plaindre, et avec une commisération qui enchantait l'officier, peu habitué à de semblables témoignages d'affection.

Outre sir William et Cherrier, plusieurs personnes notables de la ville avaient été retenues à dîner par madame de Repentigny.

Le repas fut animé, joyeux, la maîtresse de la maison ayant préalablement interdit toute conversation politique.

Mais, après le dessert, les dames quittèrent la table suivant la mode anglaise ; on enleva la nappe, et les domestiques apportèrent des carafes de vin, des noix, des noisettes et différentes espèces de fruits secs.

Les messieurs, délivrés de leur consigne, commencèrent alors à parler des événements du jour. Sir William King, qui avait bu en véritable enfant du nord, fit une sortie furibonde contre les Canadiens-Français. Quoique plusieurs des assistants appartenissent à cette nationalité, la plupart étant fonctionnaires publics, et, comme tels, plus jaloux de leurs emplois que de leur dignité personnelle, n'osaient lui répondre. Quelques-uns même applaudissaient chaudement.

—Nous tondrons, s'il le faut, jusqu'à la peau, ces moutons entêtés s'écria sir William en manière de conclusion.

Ce sera probablement pour vous *remplumer*, répondit Cherrier, en grugeant une amande.

À cette allusion, le visage de l'officier passa du pourpre au éramois.

—Est-ce une insulte ? tonna-t-il.

—Mais, à votre choix, répliqua tranquillement Cherrier.

—Monsieur !... reprit l'Anglais, haussant encore le ton.

—Ah ! messieur, du calme, je vous prie ; n'oublions pas que nous sommes chez des dames, intervint un des convives.

La provocation en resta là, et l'entretien rede-
vint général. Chacun pensait, sauf les intéressés, que cette dispute n'aurait pas plus de suites que les fumées du vin, auxquelles on l'attribuait généralement.

Mais, le lendemain, Cherrier reçut dans la matinée, deux officiers anglais, porteur d'un cartel de la part de sir William King. On lui laissait le choix des armes.

—C'est bien, monsieur, leur dit le jeune homme ; entre quatre et cinq heures, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

Xavier était très-brave. Un duel ne l'effrayait pas. Il détestait depuis longtemps sir William King, dont

l'impertinente fatuité lui agaçait les oreilles, suivant son expression ; depuis longtemps aussi il ne négligeait aucune occasion de rabaisser sa morgue aristocratique.

Mais Xavier aimait sa femme ; il l'aimait passionnément. Et l'idée d'une rencontre, qui pouvait être mortelle, l'attrista un moment.

Il réfléchit durant une heure en se promenant dans son cabinet, puis il écrivit quelques lettres, traça au crayon cinq ou six lignes sur un carré de papier, le roula entre ses doigts, et monta à une volière qu'il entretenait sous les combles de sa maison.

Dans cette volière, une demi-douzaine de pigeons roucoulaient amoureusement. Xavier en saisit un, lui attacha le rouleau de papier au cou, ouvrit une lucarne, et lâcha l'oiseau, qui prit aussitôt son essor vers le Saint-Laurent.

Trois heures après, un homme de haute stature était introduit dans le cabinet de Cherrier.

—Comment, mon ami, dit-il, après lui avoir serré la main, vous voulez vous battre au moment où nous avons besoin de tous nos bras, de toutes nos intelligences ! C'est une sottise, pardonnez-moi ma rude franchise.

—Il m'était impossible de refuser, monsieur !

Quel est votre adversaire ?

—Sir William King, un officier anglais.

—Un officier anglais ! dit l'inconnu en trassail-
lant.

Ah ! c'est différent. Je prends votre partie, le voulez-vous ?

—Merci, monsieur, soyez mon témoin, cela suffira.

—Vous avez raison. Je ne savais ce que je disais. Quelles armes ?

—Le pistolet. Mon autre témoin sera M. Décoigne. Souhaitez-vous vous entendre avec lui ?

—Assurément. Où aura lieu la rencontre ?

—Il vaudrait peut-être mieux aller sur la frontière, car les lois.....

—Non, non, dit l'étranger. C'est trop loin, et nous n'avons pas de temps à perdre. Je connais un endroit charmant. Si vous voulez vous en rapporter à moi.....

Cherrier s'inclina en signe d'assentiment. Après quelques nouveaux pourparlers les deux hommes se quittèrent.

Xavier était si tranquille que sa femme ne soupçonna pas le danger auquel il allait s'exposer.

Le lendemain, deux canots transportèrent six hommes sur un des îlots de Boucherville, à six lieues environ de Montréal.

Parmi ces hommes se trouvaient Xavier Cherrier King.

Il se présentèrent mutuellement leurs témoins : MM. Villefranche et Décoigne pour Cherrier, Steven et Johnson pour King.

En abordant, Villefranche avait les traits contractés. A en juger par sa physionomie, une tempête terrible grondait dans son sein. Malgré l'air de force et d'énergie que respirait toute sa personne, il chancelait presque.

Le terrain fut choisi dans une éclaircie gazonnée, au milieu de laquelle s'élevait un petit tertre.

— Il y a vingt ans... déjà murmura le principal témoin de Cherrier, en embrassant ce tertre dans un regard sombre et douloureux.

— Etes-vous prêts, messieurs ? demanda M. Steven.

— Oui, dirent les deux adversaires.

Ils devaient tirer à vingt-cinq pas, et rester en place ou marcher facultativement l'un sur l'autre.

On leur remit à chacun un pistolet chargé.

Ils se postèrent.

— Allez, dit M. Steven, d'une voix brève.

Les deux antagonistes étaient également altérés de vengeance. Ils ne bougèrent pas de place.

Une double explosion retentit. Xavier tomba à la renverse, baigné dans son sang.

— Ah ! grommela Villefranche, entre ses dents ; ce misérable Anglais nous échappe ; j'espérais pourtant bien l'enterrer ici ! Mais, patience, patience, je le retrouverai !

CHAPITRE XI

LES GARNISAIRES DE L'ILE AU DIABLE.

Après le départ des deux canots qui emmenaient Co-lo-mo-o et la police, les Iroquois attroupés sur le rivage du Saint-Laurent, à Caughnawagha, s'étaient lentement retirés dans leurs loges.

Seules deux personnes, deux femmes, ne quittèrent point le bord du fleuve.

L'une, debout à la pointe d'un rocher, drapée dans sa couverture, muette, immobile comme un marbre, mais le front plissé, les yeux sombres, profondément rentrés sous leurs orbites, les traits contractés, la lèvre frissonnante, semblait quelque manitou indien descendu sur la terre pour y venger les insultes faites à son peuple.

L'autre, accroupie, la tête penchée, le visage plongé dans ses mains, les cheveux flottant au vent, pleurerait à chaudes larmes. Puissante aussi, sa douleur s'exhalait en sanglots déchirants. Mais que loin elle était de celle qui gonflait le sein de sa compagne, sans pouvoir s'épancher ! Cependant, si

latitude austère de celle-ci effrayait presque, la posture humble, désespérée de celle-là, navrait le cœur.

La première était Ni-a-pa-ah, mère de Co-lo-mo-o ; la seconde était Hi-ou-ti-ou-li, la Fauvette-Légère, fille de Mu-us-lu-lu, sœur de la maîtresse de sir William King.

Hi-ou-ti-ou-li aimait Co-lo-mo-o. Après la famille de Nar-go-tou-ké, la sienne était celle des Iroquois de Caughnawagha dont le sang s'était conservé le plus pur.

On avait même espéré qu'un mariage entre leurs enfants éteindrait la haine qui divisait les deux chefs. Par malheur, aucun d'eux n'était disposé à faire une concession à l'autre.

Co-lo-mo-o avait accueilli avec une indifférence complète l'amour d'Hi-ou-ti-ou-li. Et la jeune fille, malgré sa jeunesse rayonnante de beauté, se consumait dans le chagrin et les pleurs ; car, dédaignée par l'objet de son culte, elle était encore en butte aux mauvais traitements de ses parents qui ne lui pardonnaient pas sa tendresse pour le fils de leur ennemi.

Tout d'un coup Hi-ou-ti-ou-li relève la tête, puis elle s'élança vers Ni-a-pa-ah :

— Ma mère, dit-elle, je vais suivre le Petit Aigle ; venez avec moi ; partons ; je connais, parmi les Fransé (1) de Montréal, des chefs influents. Nous irons chez eux ; nous leur parlerons ; ils rendront la liberté ..

Elle s'arrêta court, la pauvre enfant, et baissa les yeux.

Aux premiers mots, Ni-a-pa-ah avait haussé les épaules, ensuite elle s'était retournée lentement et avait repris le chemin de sa cabane, sans accorder un regard à la belle éplorée.

L'affliction chez nous efface les rangs, elle fait taire les inimitiés. Il n'en est pas de même chez les Peaux-Rouges. L'aversion subsiste à travers toutes les vicissitudes de la vie. Elle en dépasse les limites pour se transmettre, plante vénéneuse, vivace, indéradicable, de générations en générations.

La femme de Nar-go-tou-ké éloignée, Hi-ou-ti-ou-li reporta sur le fleuve ses yeux humides.

Le temps était fort clair et la vue embrassait les deux rives.

A ce moment, la Fauvette-Légère aperçut le bancal, qui se levait dans le canot et tombait sur Co-lo-mo-o.

(1) Les Indiens appellent ainsi les Canadiens-Français.

Elle pressentit l'intention de Jean-Baptiste. Son cœur battit violemment. Les pleurs séchèrent sous sa paupière. Son regard doubla d'intensité.

Le Petit-Aigle se jette à l'eau, aussitôt Hi-ou-ti-ou-li saute dans un canot et s'avance vers le milieu du Saint-Laurent.

Cependant, Jean-Baptiste avait, pour couper les liens du jeune chef, profité du passage d'un de ces longs trains de bois que les Canadiens-Français appellent *cages*.

Co-lo-mo-o comprit bien que la cage pouvait lui être d'une grande utilité.

Lorsqu'il plongea, une distance de cinquante à soixante brasses environ le séparait des canots de la police.

Mais au lieu de nager tout d'abord vers la cage, le jeune homme prit une direction opposée, et, après quatre ou cinq minutes, se montra à fleur d'eau derrière une petite île.

Du bateau lancé à sa poursuite, on le distingua.

L'Indien n'en demandait pas davantage. Se renfonçant immédiatement sous les flots, il pointe alors sur la cage, pendant que les gens de police, trompés par son stratagème, le chassent vainement autour de l'île.

Le train de bois marche avec lenteur.

Co-lo-mo-o ne tarde guère à le rejoindre. Quand il juge en être tout près, il remonte, et une grosse botte d'herbes aquatiques paraît à la surface du fleuve.

Ces herbages, c'est Co-lo-mo-o qui les a cueillis près de l'île. On dirait, qu'arrachés de quelque crique par la force du courant, ils s'en vont bien innocemment à la dérive. Mais, dans leur touffe épaisse, se cache la tête du Petit-Aigle. Il respire, tout en observant ses ennemis, à présent descendus sur l'île pour l'y chercher.

Cependant Co-lo-mo-o est fatigué. Longue est la course qu'il a fournie sans pouvoir reprendre haleine. Il s'accroche à un des arbres qui composent la cage et examine les hommes chargés de la diriger.

C'est que déjà se font entendre les voix mugissantes des rapides; c'est que déjà aussi les vagues sont devenues trop impétueuses pour qu'il soit possible de regagner la rive à la nage, et que Co-lo-mo-o sait qu'à moins de monter sur le train, il court risque d'être déchiré par les rochers qui hérissent le Saint-Laurent au saut St. Louis.

Que les *cageux* soient des Canadiens-Français ou des Irlandais, et le Petit-Aigle leur demandera assistance, car les uns et les autres détestent les Anglais.

Mais à leurs grosses figures sanguinolentes, à leurs

yeux bleus, à leurs favoris roux comme leurs cheveux, Co-lo-mo-o reconnaît des Ecossais, ces fidèles serviteurs de la couronne d'Angleterre, que le temps a rendus plus royalistes que le roi lui-même.

Impossible de s'adresser à ces hommes. Malgré le respect,—un peu exagéré,—qu'on leur prête pour les lois de l'hospitalité, ils s'empareraient assurément du jeune sagamo et le livreraient à la police, en arrivant à Montréal.

Pourtant l'on n'aperçoit plus dans l'espace les policemen. A peine la cime des arbres de l'île où ils ont débarqué est-elle encore visible.

Co-lo-mo-o réfléchit.

Il faut se décider, et promptement: de plus en plus on approche des rapides, et voilà que les cageux se hâtent de diviser leur train en plusieurs parties, suivant l'habitude, afin qu'il ne soit pas rompu par les écueils, en descendant la cataracte.

Que faire? se confier à eux. C'est la dernière chance de salut. Il n'y a plus à hésiter.

Co-lo-mo-o en prend la résolution. La perspective de la prison est encore préférable à une mort imminente.

Il dresse la tête; il fait un mouvement pour se hisser sur la cage; le bruit d'un canot frappe son oreille.

Suspendu à l'un des bois flottants, Co-lo-mo-o se retourne, plein de rage, prêt à replonger dans l'abîme et à périr dans son sein, plutôt qu'à se livrer aux ennemis de sa race.

Mais non, le brave Iroquois ne succombera pas ainsi; non, il ne languira pas cette fois dans un noir cachot.

—Vite! vite! mon frère! lui crie une voix inquiète.

Un des cageux répond:

Eh! où diable va-t-on comme cela, la belle? As-tu envie de sauter les rapides avec nous? Au moins, viens ici, près de moi, tu seras plus en sûreté que dans ta coquille de noix.

—Pardieu! c'est qu'elle est jolie, cette coquille! ajouta un second. Ah! mais qu'est ce que cela veut dire?

Cette exclamation fut arrachée au marinier par la soudaine apparition de Co-lo-mo-o.

Reconnaissant la personne et la voix qui l'avaient appelé, l'Indien prit son élan, monta sur la cage et d'un bond, fut dans le canot, à côté d'Hi-ou-ti-ou-li.

—Ces sauvages, ça vous a de drôles d'inventions? dit le premier des Ecossais qui avait parlé.

—A quel jeu jouent-ils? dit l'autre.

—Au jeu de l'évasion, intervint un troisième. L'homme est un prisonnier, je l'ai remarqué, tout à

l'heure, dans le bateau de la police. Il s'est échappé. Mais il y a sans doute une prime pour sa peau ; je m'en va tâcher de l'avoir.

En disant ces mots, le cageux prit, sur un fagot, un long fusil simple, l'épaula tranquillement et fit feu.

Un cri perçant retentit.

—Touché ! touché ! je l'ai touché ! s'exclama l'Écossais, en brandissant triomphalement son fusil en l'air.

L'on n'entendit rien, car les tronçons de la cage s'étaient tour à tour engagés dans la passe des rapides.

—Mon frère est blessé ! répétait avec angoisses Hi-ou-ti-ou-li, en voyant quelques gouttes de sang qui roulaient sur la joue de Co-lo-mo-o.

—Non, ma sœur, répondit le jeune homme.

—Mais tu as été atteint !

—Légalement. Ramons, ramons ; à droite ! ferme ! repartit le Petit-Aigle qui, aussitôt dans le canot, avait saisi une pagaie et faisait des efforts surhumains pour résister à la violence des eaux.

Ce n'était point une entreprise aisée. Des lames courtes, furieuses, irritées, déferlaient avec fracas autour de l'esquif, menaçant de l'engloutir ou de le précipiter avec elles à travers les écueils. Pour braver leur colère, pour la vaincre, il fallait joindre l'énergie à la prudence, l'habileté au sang-froid.

Ces qualités, Co-lo-mo-o les possédait heureusement à un haut degré.

Secondé avec autant d'intelligence que de courage par Hi-ou-ti-ou-li, il parvint, après une lutte acharnée avec le terrible élément, à placer un certain intervalle entre les rapides et son embarcation.

Hors du danger le plus pressant, il se demanda ce qu'il devait faire. Retourner au village eût été une maladresse. Aussi le Petit-Aigle n'y songea-t-il point. Le meilleur parti qu'il pût adopter, c'était de joindre son père sur l'île au Diable.

Mais une difficulté se présentait. Hi-ou-ti-ou-li était fille de Mu-us-lu-lu ; ne le trahirait-elle pas ? D'ailleurs, l'île au Diable servait de retraite à une foule de gens, Canadiens et Indiens, en hostilité ouverte avec le gouvernement anglais. Tous s'étaient liés par un serment solennel à ne jamais révéler cet asile.

Co-lo-mo-o résolut de sonder la Fauvette-Légère.

—Je remercie, dit-il, ma sœur du service qu'elle m'a rendu. En revenant à Caughnawagha, je lui ferai des présents qui lui prouveront que mon cœur n'est point ingrat.

—Hi-ou-ti-ou-li, répondit-elle, ne demande rien

Si son frère Co-lo-mo-o est heureux, elle aussi est heureuse ; s'il souffre elle aussi souffre.

—Ma sœur est bonne, reprit le sagamo. Pourquoi l'esprit du père de ma sœur n'est-il pas semblable au sien ?

L'Indienne soupira, et le Petit-Aigle poursuivit :

—L'esprit du père de ma sœur lui parle pour les ennemis de notre race.

—Mais, s'écria vivement la jeune fille, l'esprit d'Hi-ou-ti-ou-li lui parle pour les amis de Co-lo-mo-o. En le voyant pris par les Habits-Rouges elle a pleuré ; en le voyant se jeter dans la Grande-Rivière, elle a été réjouie et elle est venue à lui pour l'aider s'il avait besoin de son secours.

Le sachem, se tournant vers elle, lui envoya un regard de gratitude, et il dit :

—Ma sœur veut donc du bien à Co-lo-mo-o ?

—Hi-ou-ti-ou-li veut pour Co-lo-mo-o ce qui lui est agréable.

—Elle sera fidèle à ceux qu'il aime ?

—Oh ! oui, répliqua-t-elle avec ardeur.

—Alors, dit le Petit-Aigle, si je lui découvrais un secret, elle le garderait comme la Grande-Rivière garde les cailloux qu'on laisse tomber dans son lit ?

Si mon frère confiait un secret à Hi-ou-ti-ou-li, dit-elle chaleureusement, c'est qu'il l'aimerait ; et s'il l'aimait, Hi-ou-ti-ou-li mourrait avec joie pour lui faire un plaisir.

—Ma sœur n'aperçoit-elle rien là-bas, sur la rive ? interrogea Co-lo-mo-o, changeant brusquement le sujet de la conversation.

La Fauvette-Légère regarda un instant dans la direction qu'il indiquait.

Puis, elle répondit :

—Je vois les Habits-Rouges. Que mon frère n'aille pas de ce côté !

—Non, Co-lo-mo-o n'ira point. Il se rendra dans un autre lieu où il pourra échapper aux griffes de ses lâches ennemis, si Hi-ou-ti-ou-li veut lui promettre de ne point le trahir.

—Hi-ou-ti-ou-li le jure sur la croix qu'adorent les chrétiens ! répondit gravement la jeune Iroquoise en étendant son bras vers le petit clocher de la chapelle de Caughnawagha, qui se profilait dans le lointain,

Satisfait de ce serment, le fils de Nar-go-tou-ké oublia qu'il était défendu aux non-initiés de pénétrer dans l'île au Diable et manœuvra hardiment vers ce point.

Sa compagne le laissa faire sans prononcer une parole, quoiqu'elle ignorât l'existence du cordage qui facilitait l'accès de l'îlot ; et quoique, par consé-

quent, elle dût d'abord juger le dessein de Co-lo-mo-o follement téméraire.

Mais n'avait-elle pas dit, ne pensait-elle pas que ce serait un bonheur pour elle de mourir, s'il était nécessaire, en le servant ?

Surprise à la vue du câble dont Co-lo-mo-o se saisit afin de haler le canot jusqu'à la seule place abordable, elle le fut bien davantage quand une foule de gens, à l'extérieur farouche, les entourèrent au moment de leur débarquement.

Parmi eux, il y avait des Canadiens, des Indiens, des Irlandais et quelques Anglais.

Tous étaient armés.

Ils remplissaient l'étroite crique où Co-lo-mo-o amarrait son canot. Plus encore que la jeune fille, ils paraissaient étonnés. La plupart lui lancèrent des regards menaçants.

Nar-go-tou-ké, son fusil à la main, marcha vers Co-lo-mo-o, et, lui frappant sur l'épaule :

— Pourquoi, dit-il d'un ton rude, mon fils amène-t-il ici cette fillé de loup ?

— Elle m'a sauvé la vie, balbutia le jeune homme, tremblant d'avoir offensé son père.

— Et c'est pour la récompenser de lui avoir sauvé la vie que mon fils la conduit à sa perte ? reprit la Poudre en portant le pouce sur le chien de son fusil.

— Les Habits-Rouges me poursuivaient...

Nar-go-tou-ké ne lui donna par le loisir d'achever.

— Qu'importe ! s'écria-t-il. Mon fils nous a vendus en montrant notre refuge à cette squaw de malheur. Il périra avec elle.

— Il est vrai que les règlements de notre association décrètent la mort contre les délateurs et les

profanes, dit un Canadien-Français ; mais avant de condamner ce jeune homme, on devrait l'entendre.

— Mes règlements à moi, riposta impétueusement la Poudre, sont qu'il est mon fils, qu'il a manqué au respect qu'il me devait en amenant ici cette fille, et que, pour le punir, je vais le tuer comme il le mérite.

— Si je vous ai manqué de respect, je suis prêt à subir mon châtement ; mais épargnez Hi-ou-ti-ou-li, dit bravement Co-lo-mo-o.

— Épargner le vil rejeton de Mu-us-lu-lu ! Non ! non ! dit aigrement Nar-go-tou-ké.

Et deux petits coups secs résonnèrent.

L'irascible sagamo venait d'armer son fusil.

— Grâce pour Co-lo-mo-o ! grâce pour votre fils ! supplia Hi-ou-ti-ou-li en se jetant à ses genoux ; grâce pour lui, je vous en conjure ! Moi, je ne découvrirai pas votre secret, je l'ai juré..... Si vous doutez de la parole d'Hi-ou-ti-ou-li, sacrifiez-la, et ne faites pas de mal à Co-lo-mo-o !

— Il faut délibérer, dirent plusieurs voix.

Nar-go-tou-ké ne les entendit pas. Il ajusta le Petit-Aigle, toujours calme, impassible, et pressa la détente. Le coup partit. Mais une main vigoureuse avait subitement rabaissé le canon du fusil, et le plomb meurtrier s'était logé en terre.

— Poignet-d'Acier ! Poignet-d'Acier ! murmurèrent les spectateurs.

Exaspéré par cette opposition soudaine à l'horrible forfait que, dans son emportement aveugle, il eût accompli, la Poudre avait tourné sur ses talons comme sur un pivot, et, la prunelle enflammée, la provocation à la bouche, il défiait le nouveau venu.

(A CONTINUER.)

ETIENNE LE MANCHOT.

(Suite et Fin.)

Un jour, maître Nicolas, dont les manières prenaient depuis quelque temps plus de bizarrerie et de rudesse, acheta une magnifique pendule de Boulle, qu'il installa dans son salon, contre la muraille, sur une riche console d'écaïlle et d'or. La sonnerie de cette belle pièce d'horlogerie, son carillon qui tintait les heures, les demi-heures, les quarts d'heures, et même les demi-quarts d'heures, enfin un petit automate qui sortait d'un palais d'or, et

qui venait sous la forme d'un ange, sonner gravement de la trompette, lui causaient une joie extrême et occupaient entièrement son attention. Il semblait avoir oublié tout pour ne s'occuper que de sa pendule. Retardait-elle ou avançait-elle d'une minute avec les horloges publiques, il consultait un méridien qu'il avait fait placer dans son jardin, et trouvait toujours moyen de se convaincre, à tort ou à raison, que sa pendule concordait fidèlement avec le

soleil. Du reste, il eût plutôt accusé le soleil lui-même que l'objet de son orgueil et de sa sollicitude. Seule, Ursule avait le privilège de seconder son oncle dans les soins qu'il donnait à ce meuble bien-aimé; elle en essayait la poussière sous sa direction, et enfin, elle en portait la clef toujours attachée au trousseau, qu'il était alors de mode, pour les femmes, d'attacher à leur ceinture.

Un matin qu'Ursule, montée sur une chaise, nettoyait la glace qui fermait le chef-d'œuvre de Boule, tout à coup la pendule tomba de son socle, et vint se briser lourdement sur le parquet.

Maître Nicolas jeta un cri de fureur et adressa de violents reproches à sa nièce, qui ne répondit que par des larmes.

Quand il eut repris un peu de calme, il examina le socle de la pendule et reconnut avec indignation qu'on avait limé, avec perfidie, les clous qui le soutenaient, de manière à ce que le moindre choc pût les briser et faire tomber la pendule.

Il appela Thérèse.

— Vous allez sortir sur-le-champ de ma maison, dit-il.

— Je sortirai quand ma maîtresse me l'ordonnera, répliqua l'insolente créature.

Maître Nicolas saisit sa canne, et il en aurait frappé la servante, si sa nièce n'eût retenu son bras. Cette scène violente causa une telle émotion au vieillard qu'il en ressentit un malaise inquiétant; à la pâleur livide de la colère succéda, par une réaction naturelle, une rougeur violacée; ses yeux s'injectèrent de sang, et il se plaignit d'une pesanteur douloureuse à la tête.

Ursule, inquiète, s'empressa de préparer un bain de pieds à son oncle; elle y donna tous ses soins, s'assura que la chaleur de l'eau était convenable, et ne voulut s'en rapporter à personne du soin de porter à maître Nicolas le bassin qui contenait le pédiluve. Au moment où elle se disposait à passer chez son oncle, dame Rose détourna son attention par quelques paroles: Thérèse profita de cette perfide diversion pour verser dans le bassin un grand pot d'eau bouillante. Vous pouvez juger du cri de douleur que jeta maître Nicolas lorsqu'il plongea ses pieds dans le vase brûlant.

— Sortez, cria-t-il à Ursule, sortez; ne vous présentez jamais à mes yeux: votre maladresse et votre insouciance me tueront.

La pauvre enfant voulut rester; il lui fit violemment signe de s'éloigner, et elle le vit dans un tel état d'exaspération qu'elle obéit.

A peine eut-elle quitté le vieillard, pour aller se

réfugier en pleurant dans sa chambre, qu'il tomba à la renverse et sans connaissance sur son lit.

Thérèse était aux aguets pour savoir quel serait le résultat de sa ruse digne de Satan lui-même. Heureuse de son succès, elle suivit à pas de loup Ursule, et quand celle-ci fut entrée dans sa chambre, elle entendit qu'on en fermait la porte à double tour.

— J'obéis aux ordres de votre oncle, glapit en même temps la voix aiguë et fausse de la vieille; maître Jobelin ne veut point que vous en sortiez avant huit jours: on vous montera plus tard du pain et de l'eau.

Et elle s'éloigna.

Ursule n'éprouvait qu'un chagrin, c'était d'avoir irrité son oncle contre elle; elle n'avait qu'une inquiétude, la pensée de le savoir malade sans pouvoir lui donner ses soins.

Pour être historien véridique et impartial, il faut dire que dame Rose n'avait point remarqué l'évanouissement de son mari. Ce fut dans l'après-midi seulement, à l'heure de se mettre à table, qu'elle s'inquiéta de ne point le voir paraître.

Elle alla frapper à sa porte, il ne répondit point; elle l'appela, et il garda le même silence.

Alors elle se hasarda à ouvrir la porte: maître Nicolas, les pieds nus, gisait encore renversé sur son lit, dans l'attitude où il était tombé le matin. Ses yeux entr'ouverts étaient d'une fixité effrayante; une immobilité de cadavre raidissait tous ses membres.

Dame Rose elle-même se sentit prise de frayeur et de compassion en présence de ce triste spectacle; elle sonna vivement et donna ordre à Thérèse d'aller chercher sur-le-champ un médecin qui demeurerait dans le voisinage. Thérèse obéit; seulement, avant de s'acquitter de sa commission, elle resta une demi-heure à causer avec une commère du quartier. Enfin le médecin arriva.

Au premier coup d'œil il comprit que l'apoplexie avait frappé sans ressource le pauvre procureur. Il recourut à la saignée, employa les révulsifs les plus violents, et parvint à rendre quelque sensibilité au malade.

— A moins d'un miracle, dit-il à Dame Rose, vous n'aurez plus de mari ce soir.

Il prescrivit ensuite quelques soins à donner à l'agonisant, et s'éloigna:

— Car, ajouta-t-il, Dieu seul désormais doit avoir affaire ici.

Rien ne parut changer dans la situation de maître Nicolas jusque vers le soir. Le peu de vie qui lui restait semblait l'abandonner de plus en plus, et déjà Dame Rose avait envoyé deux fois chez le curé

pour s'informer si le vieux prêtre, qui était allé remplir au loin un des saints devoirs de son ministère, se trouvait enfin de retour. Tout à coup, par un mouvement brusque et inattendu, maître Nicolas ouvrit les yeux, agita les bras, et se leva sur son séant. Dame Rose jeta un cri de terreur et Thérèse recula épouvantée.

—Ursule ! bégaya-t-il ; Ursule.

Thérèse s'avança hardiment.

—Mlle Ursule est sortie, dit-elle.

—Ursule ! répéta la voix sourde du malade ! Je veux voir Ursule !

Dame Rose se tourna vers Thérèse pour lui ordonner d'aller chercher la jeune fille ; mais la servante répondit par un signe de tête négatif.

—Monsieur l'a chassée, dit la méchante femme ; nous ignorons en quels lieux elle est allée.

Maître Nicolas fit un mouvement de douleur.

—Ursule ! je veux voir Ursule ! reprit-il avec l'obstination aveugle d'un enfant. Puis il retomba sur son lit et murmura d'une voix qui devenait de plus en plus inintelligible :

—Ursule ! Ursule ! Ursule !

Ursule, enfermée dans sa chambre, pleurait et priaït, bien loin de soupçonner la maladie de son oncle. Tout à coup, le glas d'une sonnette qui tintait dans la rue et le bruit des pas d'une grande foule vinrent frapper son oreille. Elle courut précipitamment à la fenêtre ; c'étaient les derniers sacrements que le curé du village, au milieu de ses paroissiens, des flambeaux à la main, allait porter à quelque mourant.

A cette vue, une pensée douloureuse serra son cœur : elle se sentit presque défaillir.

—Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! protégez-moi ! Je sens que j'ai besoin, plus que jamais, de votre divin appui.

Cependant le pieux cortège approchait de plus en plus et semblait se diriger vers la maison même dans laquelle se trouvait Ursule. Puis voilà les spectateurs qui s'agenouillent sur les marches de cette maison dont le prêtre passe le seuil.

Son oncle ! c'est son oncle !

—A l'aide ! au secours ! ouvrez-moi cette porte ! ouvrez-moi cette porte !

Et elle se mit à frapper avec violence contre la porte qui résistait à ses efforts. Elle appelait ; elle se désespérait ; l'éloignement de sa chambre et le bruit causé par l'arrivée du prêtre et des personnes qui l'accompagnaient empêchèrent qu'on l'entendit.

Cependant le prêtre commençait les rites saints et redoutables consacrés par la religion catholique dans ces moments solennels. Il parla au mourant de re-

pentir et d'espoir ; enfin, il lui administra les onctions des huiles bénites ; maître Nicolas semblait insensible à ce qui se passait autour de lui, et ne répondait aux prières du prêtre que par un râlement sourd.

Tout allait être terminé, quand on vit Ursule accourir, les cheveux en désordre, pâle et désespérée. Le désespoir lui avait donné la force de briser la porte.

—Mon oncle ! s'écria-t-elle, mon oncle ! oh ! je veux mourir avec vous !

Cette voix parut rendre quelque sentiment au vieillard ; il étendit la main vers une petite armoire qui se trouvait, comme il était alors d'usage, placée dans la ruelle de son lit, y prit à tâtons un papier cacheté, le remit dans les mains du prêtre, murmura le nom d'Ursule, et retomba. Tout était accompli ; une âme chrétienne était aux pieds du souverain juge, attendant son miséricordieux arrêt.

Le prêtre plaça le papier dans son sein et continua pieusement les cérémonies funèbres. Quand il eut récité les derniers versets des prières des morts, fermé les paupières du trépassé et jeté un peu d'eau bénite sur son front déjà pâle et décomposé, il lut le nom inscrit sur le paquet que lui avait remis le trépassé :

—Qui de vous ici, demanda-t-il, se nomme Ursule Jobelin ?

—Moi, répondit une voix faible et mourante.

Le prêtre regarda à ses pieds et vit, à terre, la jeune fille désespérée, qui pleurait et se livrait aux plus vifs témoignages de la douleur.

—Voici un paquet qui porte votre nom, et que m'a remis le chrétien pour l'âme duquel nous allons dire un dernier *De profundis*. Je vous donne ces papiers en présence de tous les fidèles qui m'ont assisté et qui m'assistent encore dans mes devoirs près de ce lit de mort.

Ursule reçut à genoux le paquet cacheté sur lequel la main chérie de son oncle avait tracé le nom d'une nièce à laquelle il avait témoigné, durant toute sa vie, une tendresse si dévouée. Elle voulut connaître sans retard quels ordres lui prescrivaient les dernières volontés du vieillard, et brisa le cachet.

Aussitôt dame Rose et Thérèse s'élançèrent vers l'orpheline comme pour saisir les papiers. Le prêtre remarqua ce mouvement, et se plaça sans affectation entre les deux femmes et Ursule ; puis, se tournant vers les deux personnes qui l'avaient accompagné :

—Mes frères, dit-il, vos devoirs de chrétien sont accomplis en ces lieux. Veuillez vous retirer et m'attendre quelques instants, jusqu'à ce que mes devoirs de prêtre soient également terminés. Priez

pour celui qui n'est plus ; bientôt j'irai vous rejoindre avec les saintes huiles et le divin viatique.

Les fidèles, qui se tenaient agenouillés dans la chambre, un cierge à la main ; obéirent et se retirèrent aussitôt ; sur un signe du curé, le clerc et l'enfant de chœur les imitèrent, tandis que Thérèse et dame Rose regardaient ce qui se passait, en silence et avec une surprise pleine de colère :

— Mon enfant, dit le prêtre quand il ne resta plus d'étrangers dans la chambre, maintenant ouvrez le paquet que m'a remis, pour vous, votre oncle, à son lit de mort, et voyez si vous n'avez besoin ni de ma protection, ni de mes conseils.

Ursule, toujours agenouillée, regarda Thérèse et sa tante avec terreur.

— Eloignez-vous, dit le curé à la servante ; qui vous donne l'audace de rester ici quand j'ai donné l'ordre, au nom de Dieu, dont je suis le prêtre, de quitter la chambre mortuaire ?

Thérèse s'éloigna, semblable à un loup que le fusil d'un chasseur écarte d'une proie qu'il allait dévorer.

Quant à vous, madame, reprit le curé en s'adressant à dame Rose, vous êtes la tante et la protectrice naturelle de cette jeune fille, veuillez rester.

En disant ces mots d'un air grave et solennel, il fit signe à Ursule de décacheter le paquet. Elle déchira l'enveloppe. L'enveloppe contenait un autre papier fermé avec soin par trois cachets de cire. On lisait dessus :

« Ma dernière et expresse volonté est que ce paquet soit remis, sans être décacheté, à mon fils Antoine Jobelin, qui se trouve en ce moment loin de moi. »

— Donnez-moi ce paquet ; je le remettrai à mon fils qui ne saurait tarder à revenir bientôt.

— Ne voyez-vous point d'obstacle à ce désir de madame votre tante ? demanda le prêtre.

— La volonté de mon oncle me prescrit de remettre moi-même à mon cousin les papiers que contient cette enveloppe ; je dois me conformer littéralement à l'expression de ses ordres.

Dame Rose jeta sur sa nièce un regard qui l'eût tuée s'il eût eu la terrible puissance que la trahison donne au basilic.

— Cette enfant a raison, dit sans s'émouvoir le prêtre, auquel n'échappa point le coup d'œil mortel de la haineuse femme ; si le défunt eût voulu charger madame de remettre elle-même ces papiers à son fils, il n'eût point désigné Ursule pour le faire. Il faut obéir à la dernière volonté de votre oncle et garder précieusement ces papiers jusqu'au retour de votre cousin.

Ursule écouta les paroles du prêtre avec anxiété ; puis, après une courte hésitation, elle dit :

— Mon père, veuillez rester dépositaire de ces papiers. Si Dieu, avant le retour d'Antoine, me faisait la grâce de m'appeler à lui, vous les rendriez à celui à qui ils sont destinés.

— Petit serpent ! s'écria dame Rose, vous ne craignez pas de témoigner une pareille défiance à celle qui vous a recueillie sous son toit, et sans laquelle vous ne seriez qu'une mendicante sans asile et sans pain !

— Je n'ai point oublié les bienfaits de mon oncle, répondit Ursule en baissant les yeux.

— Votre oncle ne vous a fait d'aumône qu'avec mon bien, c'était un mendiant comme vous et un ingrat comme vous.

Si mon père ne l'eût recueilli par charité, s'il n'eût trouvé en moi une femme qui l'épousa par compassion, il aurait vieilli dans la misère, et n'aurait eu d'autres ressources, durant sa vieillesse, que de solliciter la charité publique.

— Oh ! ma tante ! ma tante ! ne dites pas de telles paroles devant le lit mortuaire de mon bienfaiteur.

— Je les dirai ! je les répéterai !

Le prêtre l'interrompit avec indignation.

— Eh quoi ! vous ne respectez ni la vie ni la mort ! C'est en présence de la divine eucharistie et d'un cadavre que vous vous livrez à l'insulte et à l'emportement ! Que le Seigneur vous pardonne, car vous avez besoin de son pardon.

Puis se tournant vers Ursule :

— Chère enfant, dit-il, soyez sans crainte ; je placerais ces papiers dans le tabernacle même de ma paroisse, et ils n'en sortiraient que pour être remis, par vous, à votre cousin. Vous n'avez plus ni père ni mère, vous restez seule au monde ; si tout appui vous manquait, rappelez-vous que Dieu est le père des orphelins, et que son vieux prêtre, tout pauvre qu'il est, vous ouvrira ses bras quand tous les autres seront fermés pour vous.

En achevant ces paroles, il appela son clerc, prit le saint ciboire et les huiles de l'extrême-onction, et sortit lentement de ces lieux funèbres.

Quand il fut éloigné, Thérèse rentra dans la chambre mortuaire, et Ursule resta seule en présence de ces deux méchantes femmes.

Dame Rose alla découvrir le visage du trépassé sur lequel le prêtre avait rejeté le drap ; elle prit ensuite Ursule par la main, et l'entraîna vers le cadavre.

— Regardez bien votre oncle. Regardez-le pour la dernière fois, vous qui l'avez tué par votre maladresse et par votre désobéissance, dit-elle, regardez-

le ! Le bain bouillant dans lequel vous lui avez fait plonger les pieds, la colère que vous lui avez causée en brisant sa pendule, ont provoqué l'appoplexie foudroyante à laquelle il a succombé. Vous avez payé ses bienfaits par la mort.

Ursule recula en jetant un cri d'épouvante et d'horreur.

—Oui, reprit l'impitoyable créature, vous avez tué votre oncle !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? s'écria Ursule en s'arrachant aux étreintes de sa tante et en se précipitant à genoux devant un crucifix. Tout à coup elle se releva.

—Non, dit-elle, non, cela n'est point vrai ; ce crime est votre ouvrage ; c'est Thérèse qui avait limé le clou de la pendule de manière à ce qu'elle se brisât au moindre toucher ; c'est encore Thérèse qui a versé de l'eau bouillante dans le vase que j'avais préparé !

—Elle m'accuse de ses méfaits ! glapit Thérèse avec une audace furibonde.

—Mon oncle ! mon oncle ! protégez-moi ! murmura Ursule en se réfugiant près du lit mortuaire.

—Hors d'ici ! glapit dame Rose ; vous n'avez que faire près de celui que vous avez trompé durant toute sa vie par votre flatteuse hypocrisie. Allez, sortez de cette chambre, petite misérable, qui avez détruit la paix et le bonheur de mon ménage. Allez, vous qui m'avez encore insultée tout à l'heure avec une audace sans exemple ; allez, vous qui avez tué votre oncle.

Ursule tomba évanouie.

—Relevez-la, Thérèse, emportez-la dans sa chambre, et jetez-lui de l'eau au visage jusqu'à ce qu'elle reprenne connaissance. Quand vous la verrez revenue à elle, sortez et ayez soin d'enfermer à double tour cette petite peste ; elle ne manquerait point, sans cette précaution, d'aller pleurnicher près de ce bavard de curé, et je ne le veux pas.

—Mais pourquoi ne la laissez-vous point faire ? demanda Thérèse. Une fois sortie de chez vous, vous en seriez débarrassée, elle n'oserait plus y revenir.

—Je ne veux pas qu'elle me quitte ! répliqua dame Rose avec une telle expression de haine et de vengeance que Thérèse elle-même en eut presque peur.

—Je comprends, dit l'odieuse fille en souriant comme Satan doit sourire ; je comprends.

Et elle chargea rudement dans ses bras Ursule toujours évanouie.

Huit ou dix minutes après, quand elle redescendit, elle trouva Dame Rose fouillant dans toutes les armoires et s'emparant des clefs.

Elle montra à sa digne servante le trousseau qu'elle tenait à la main :

— Me voici redevenue la maîtresse, dit-elle ; maintenant rien ne saurait m'enlever ma puissance absolue dans cette maison.

§ V.—ANTOINE.

Il faut maintenant laisser écouler quelques années, et entrer dans le parloir de dame Rose, vers sept heures du soir. Ce parloir était une grande pièce que tapissait entièrement une boiserie en chêne, brunie par le temps et ornée de ciselures. Trois femmes assises devant une table, et toutes trois vêtues de deuil, travaillaient en silence à la clarté d'une chandelle fumeuse ; car à cette époque l'usage des lampes ou crassets était abandonné à la classe ouvrière, et celui des bougies, regardé comme un véritable luxe dans la bourgeoisie, n'était usité que dans les occasions d'apparat. Dame Rose occupait un grand fauteuil devant la cheminée ; Thérèse se tenait à sa droite. A l'extrémité de la table, près de la porte et de manière à ne recueillir en aucune façon les effets du feu que les vastes proportions du parloir rendaient à peu près nuls, se trouvait Ursule pâle et chétive. Elle travaillait en silence.

— Voyons votre ouvrage, dit tout à coup dame Rose.

Ursule tressaillit, se leva, quitta sa place, et vint apporter à sa tante la broderie qu'elle faisait.

— Comme cela est grossièrement brodé ! s'écria la vieille femme ; on n'a jamais rien fait avec plus de négligence ! C'est sans doute parce que cette broderie m'est destinée.

Et elle jeta loin d'elle, à terre, la broderie qu'Ursule alla ramasser sans une plainte, sans un mot.

— Mais me répondez-vous ? pourquoi cela est-il si mal fait ?

Ursule leva les yeux sur la mégère, et ne répondit point.

— M'obéirez-vous ? me répondez-vous ? ne cesserez-vous jamais ces airs de retenue et de résignation qui me sont insupportables ?

Ursule montra à sa tante ses mains rougies et gonflées par le froid.

— Mes doigts glacés pouvaient à peine tenir l'aiguille ; et puis, je suis loin de la chandelle, que mes yeux ne parviennent point à distinguer les fils de ma broderie.

— C'est-à-dire qu'il faut que Thérèse et moi, qui sommes vieilles, nous nous gênions et nous nous privions de lumière pour vous ? Sortez

d'ici, mademoiselle, retirez-vous de ma présence. Montez dans votre chambre... Eh bien ! vous n'obéissez pas ?

Ursule hésita quelques instans, et essuya une larme :

— Ma tante, c'est que j'ai bien faim ! balbutia-t-elle.

— Quand on ne veut point travailler, on ne mérite point de manger, répliqua durement dame Rose. Vous vous passerez de souper. Montez dans votre chambre ; accompagnez-la, Thérèse ; vous l'enfermerez.

Thérèse se leva avec une joie mal dissimulée et suivit Ursule.

La jeune fille semblait en proie à une agitation profonde et à une lutte douloureuse avec elle-même. A la fin, la honte fut vaincue, et une voix tremblante et basse dit à Thérèse :

— Un peu de pain, par pitié, Thérèse ; j'ai bien faim.

Il y avait tant de souffrance dans cette prière, que le cœur sans pitié de la vieille servante s'émut de compassion pour la première fois de sa vie.

— Je vous apporterai à souper quand votre tante sera couchée, dit-elle.

Ursule prit la main de Thérèse et la serra dans les siennes ! Oui, Ursule serra la main de sa persécutrice ! Dame Rose l'avait réduite à ce degré de malheur et d'accablement.

Ursule était enfermée dans sa chambre depuis une demi-heure environ, quand un bruit de chevaux se fit entendre sous les fenêtres de la maison. On entendit le cavalier mettre pied à terre, monter les degrés du perron et agiter le marteau de la porte. Thérèse alla ouvrir, et deux gros baisers retentirent aussitôt sur ses vieilles joues.

— Madame ! s'écria-t-elle ; madame, quel bonheur ! c'est monsieur Antoine qui revient.

Dame Rose accourut et se jeta dans les bras de son fils. Son fils la serra longtemps contre sa poitrine. Après ce premier moment donné à sa mère et aux émotions du retour, Antoine entra dans le parloir.

Alors la joie qui épanouissait son front se rembrunit, et des larmes brillèrent dans ses yeux.

— Mon père ! mon pauvre père ! dit-il.

Puis portant les yeux autour de lui :

— Mais il manque quelqu'un ici, ajouta-t-il. Où donc se trouve ma cousine Ursule ? Elle doit avoir dix-sept ans, depuis trois années que je l'ai vue, et si elle a tenu ce qu'elle promettait, elle ne saurait manquer d'être jolie.

— Ursule est jolie, répliqua dame Rose. Par malheur, son caractère n'est guère en rapport avec sa beauté ; sans le respect que je porte à la mémoire de votre père, j'aurais déjà chassé de chez moi cette mauvaise créature. Pour ne pas en venir à cette extrémité, j'ai sans cesse besoin de me rappeler la tendresse que mon mari portait à celle qui le méritait si peu.

— Je savais Ursule maladroite, mais je ne la soupçonnais point méchante.

— Sa madresse a tué votre père, interrompit dame Rose, qui raconta avec toute la perfidie dont elle était capable la mort de maître Nicolas, causée, dit-elle, par un bain de pieds brûlant qu'avait préparé Ursule.

Antoine soupira.

— Je suis fâché d'être revenu dans cette maison ; j'aimais ma cousine, et voilà qui détruit à jamais l'affection que je lui avais vouée. Je repartira demain sans la voir.

— Demain ! reprit dame Rose ; demain ! N'êtes-vous venu dans cette maison que pour une étrange ?

— J'aimais Ursule, je l'avoue : mon père m'avait parlé souvent de son dessein d'en faire ma femme, et la réalisation de ce projet était le plus doux de mes rêves. Plus d'une fois il m'avait fait regretter de tenir l'épée, et de porter le titre de cornette d'une compagnie de cavalerie. Maintenant je remercie Dieu de ne point avoir renoncé à l'état militaire. Il y aura peut-être bientôt une bonne balle pour moi.

— Aimez-vous donc à ce point une pareille créature ?

— Je l'aimais comme les anges, dont je lui supposais la bonté. Maintenant que vous m'ôtez cette croyance, je ne l'aime plus ; mais je regrette la foi que j'avais en elle. Je repartirai demain sans la voir.

— C'est un projet sage et courageux, Antoine, et je vous engage à y persévérer, malgré le chagrin que me causera votre départ. Il y a des occasions où une mère doit immoler sa propre tendresse au bonheur de son enfant.

En effet, Antoine repartit le lendemain, au point du jour, pour Paris.

— Vous viendrez me voir, n'est-ce pas, dit-il en s'éloignant, après avoir embrassé sa mère ; vous viendrez me voir souvent, vous le promettez ? Vous ne sauriez comprendre la douleur dans laquelle m'a jeté l'indigne conduite d'Ursule.

Déjà monté sur son cheval, il s'en alla au galop, et le bruit de sa monture l'empêcha d'entendre un cri

douloureux parti d'une des fenêtres de la maison : c'était Ursule qui avait entendu les dernières paroles de son cousin. Sur le bruit qui se faisait devant le logis, elle s'était mise à la fenêtre pour examiner ce qui le causait. Elle n'avait pu qu'entendre les dernières paroles d'Antoine, et le voir s'éloigner avec rapidité.

— Antoine ! dit-elle ; Antoine ! Lui aussi, il m'accuse et me condamne ! C'est trop, oh ! c'est trop de souffrance ! Mon Dieu ! mon Dieu ! n'aurez-vous point à la fin pitié de moi ?

Dame Rose, par un geste infernal, montra à Thérèse Ursule qui pleurait à la fenêtre.

— Elle ne la reverra plus, dit-elle de manière à être entendue de la jeune fille. Jamais ! il l'a juré. Antoine ne lui pardonnera jamais ni son ingratitude, ni la mort de son père.

§ VI.—CHEZ LUI.

Il y des momens dans la vie où le désespoir donne au corps et à l'esprit une vigueur résolue, qu'ils ne trouveraient jamais dans leur état normal. Cette surexcitation est d'ordinaire accompagnée d'un sang-froid extrême et d'une netteté merveilleuse dans les idées ; à force de souffrances on ne souffre plus. L'âme semble dégagée des liens terrestres de la matière, et ne garde que son essence divine qui la domine entièrement. Après la douleur du premier coup que lui avaient porté l'injustice et le départ de son cousin, Ursule s'oublia elle-même pour ne penser qu'à celui qui la jugeait avec tant de cruauté et sans l'entendre.

— Mon Dieu ! dit-elle, mon Dieu ! il part pour toujours, il quitte à jamais ces lieux, et il ignore que son père lui a légué en mourant des ordres suprêmes à exécuter. Il part, et il ne connaîtra pas les volontés que mon oncle m'a chargée de lui transmettre, et dont la pensée préoccupait le vieillard au moment de quitter la terre et d'aller rendre compte de son existence à Dieu. Peut-être le repos de son âme est-il attaché à l'exécution de ces derniers ordres. Que faire ? Sainte Vierge ! et vous, ma patronne, bienheureuse Ursule, inspirez-moi !

Elle se mit en prière, et supplia avec ferveur Dieu de lui inspirer le parti qu'elle devait prendre en cette occasion. Après quelques minutes d'oraison, elle se releva plus forte et plus résignée qu'elle ne s'était jamais sentie. Elle s'habilla, prit dans un petit coffret, caché soigneusement sous du vieux linge, au fond d'une armoire, le peu d'argent qu'elle possédait, c'est-à-dire quatre ou cinq écus de six livres, puis elle descendit l'escalier doucement et

avec précaution, parvint à passer une porte qui prenait issue sur le jardin de la maison, se glissa le long des murs du parc, et gagna la campagne sans avoir été vue de personne.

Ce premier succès lui donna bon espoir pour la réussite de son projet. Elle marcha donc résolument à travers le village et entra dans la maison du curé. Le vieillard la reçut avec bienveillance. Il était le confesseur d'Ursule, et partant il se trouvait à même d'apprécier, dans toute leur pureté, la candeur et l'innocence de la jeune fille.

Elle lui conta tout : l'arrivée de son cousin, les cruelles paroles qu'on avait dites sur elle, et enfin le départ d'Antoine sans avoir reçu le dépôt que son père en mourant avait laissé pour lui à Ursule.

— Il faut écrire à votre cousin la mission que vous avez reçue de maître Jobelin à son lit de mort, et lui envoyer le paquet, conseilla le curé.

— Je connais trop ma tante, pour ne pas craindre qu'elle fasse intercepter le paquet. D'ailleurs, mon oncle, en mourant, m'a ordonné de remettre son testament dans les mains de mon cousin. J'obéirai littéralement aux ordres de mon bienfaiteur et de mon second père.

Le curé réfléchit quelques instans et reprit :

— A une autre jeune fille que vous, Ursule, je défendrais ce voyage ; à vous qui montrez une intelligence et un dévouement au-dessus de votre âge, je le conseillerai. Partez donc, et mettez votre espoir en Dieu ; vous réussirez dans votre entreprise. Tenez, voici le testament de votre oncle ; partez, Ursule. Je ne cesserai jusqu'à votre retour de prier le Seigneur qu'il vous prenne sous sa protection.

Ursule reçut du curé le paquet de papiers écrits par son oncle, le cacha dans son sein, et se mit en route pleine de confiance et de force.

Ce voyage se passa d'abord sans encombre. Elle prit place dans une patache publique, et arriva jusqu'à la barrière, où, suivant l'usage, le conducteur la déposa avec les autres voyageurs. Il s'agissait maintenant de découvrir l'adresse de son cousin ; elle s'adressa résolument au sous-officier qui commandait le poste, et lui demanda dans quel quartier de la ville casernait le régiment auquel appartenait son cousin ; elle lui nomma le colonel de ce régiment.

Le sergent trouva cette question singulière dans la bouche d'une jeune fille, seule et sans personne pour la protéger. Il ne lui en donna pas moins, en souriant, les renseignemens qu'elle demandait.

Ursule monta aussitôt dans un cabriolet de place, se fit conduire dans la Cité, où se trouvait le régi-

ment, et là elle renouvela, près de la sentinelle, ses investigations sur la demeure de l'enseigne Antoine Jobelin.

La sentinelle lui montra une maison en face de la caserne.

Au moment d'entrer chez Antoine, Ursule se sentit le cœur prêt à manquer. Elle eut besoin de s'asseoir quelques instans sur les marches de l'escalier, pour se remettre et prendre du sang-froid. Elle employa ces instans à prier et à se recommander aux saints. Un peu remise de son trouble, elle monta hardiment ensuite jusqu'au troisième étage, et frappa à une petite porte sur laquelle se trouvait écrit le nom de Jobelin.

—Entrez, dit une voix, celle d'Antoine.

Ursule leva le loquet de la porte, la poussa et entra.

Antoine, à la vue de sa cousine, ne témoigna ni surprise, ni émotion.

—Que me voulez-vous ? demanda-t-il froidement, sans se lever et sans même se découvrir. Dépêchez-vous de parler. J'ai hâte de finir cette entrevue avec la malheureuse qui a tué mon père.

Ursule, pâle comme une trépassée, tira de son sein le testament de maître Nicolas, et, sans prononcer un seul mot, le présenta à Antoine.

Antoine, en reconnaissant l'écriture de son père, ne put réprimer un cri de surprise et de douleur ; ses yeux se remplirent de larmes. Il prit le papier et le porta respectueusement à ses lèvres.

—L'écriture de mon père, murmura-t-il d'une voix entrecoupée, une lettre de mon père !

—Il me l'a donnée en mourant pour vous, et je viens m'acquitter de ce devoir.

Antoine porta de nouveau le papier à ses lèvres et brisa le cachet.

A peine eut-il jeté les yeux sur le testament, qu'un sourire plein d'amertume crispa ses lèvres.

Il se leva et jeta le papier à Ursule.

—Tenez, lui dit-il, tenez ; gardez ces papiers pour votre honte et pour votre punition. Je n'exécuterai pas les dernières volontés de mon père. Vous êtes cause de cette désobéissance à un ordre donné par un agonisant à son fils ! ou plutôt je ne lui désobéis point, car, du haut du ciel, il me défend d'accomplir ce qu'il avait ordonné, par une erreur dont il ne reconnaît maintenant que trop l'étendue. Prenez ce papier, gardez-le pour votre châtement, et puisse sa vue vous inspirer un repentir dont vous êtes peut-être incapable, vous qui payez les bienfaits de ma mère par l'ingratitude et l'insulte, vous dont la négligence et la dureté ont tué mon père devenu le vôtre. Allez, que je ne vous revoie plus jamais

en ce monde et dans l'autre ; allez, je n'ai que de l'indifférence et du mépris pour vous !

Ursule, attérée, obéit sans savoir ce qu'elle faisait. Elle se retira machinalement plus morte que vive, et dans un état à faire compassion au cœur le plus impitoyable. Ce fut seulement arrivée dans la rue qu'elle songea à jeter les yeux sur le testament de son oncle. Voici ce qu'il contenait :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, « moi, Nicolas Jobelin, sain de corps et d'esprit, « j'ordonne à mon fils Antoine, pour dernière volonté « et ordre suprême, d'épouser, après ma mort, si « Dieu ne m'accorde pas la grâce de voir s'accomplir « auparavant cette union, sa cousine et ma nièce « Ursule Jobelin, orpheline de mon frère Etienne et « mon enfant d'adoption. »

Venaient ensuite la signature du veillard et la date qui montraient que le testament avait été écrit deux jours seulement avant la mort de maître Nicolas.

—Mon oncle ! mon oncle ! s'écria Ursule, vous qui seul avez su juger mon cœur, ne demanderez-vous pas à Dieu de me rappeler enfin vers lui, et de me donner dans le ciel une place à vos pieds ?

Elle hésita quelques instans pour délibérer sur le parti qu'elle avait à prendre.

—Je vais repartir pour la maison de ma tante résolut-elle après une courte hésitation. Que m'importent, maintenant, après les paroles que vient de me dire Antoine, que m'importent les persécutions et l'opprobre ?

Elle remonta en voiture, regagna la patache de Neuilly, et arriva vers une heure du soir chez dame Rose.

Dame Rose, secondée par Thérèse, avait ameuté tout le quartier, et raconté à chacun la fuite scandaleuse d'Ursule.

En voyant Ursule revenir calme, sans émotion apparente, et seulement un peu plus sereine que de coutume, les deux vieilles femmes et les commères qui les entouraient ne purent se défendre d'une sorte de stupéfaction.

—Et d'où venez-vous, glapit dame Rose en élevant la voix au fausset le plus aigu que cette voix eût jamais atteint.

—Je viens de porter à mon cousin le testament de son père.

—Vous venez de Paris ? vous venez de voir Antoine ? sans ma permission, sans même m'avoir consultée !

—Je viens d'accomplir un devoir, ma tante.

—Et vous croyez que je souffrirai plus longtemps chez moi un pareil scandale ! Vous croyez que ma

faiblesse recevra plus longtemps dans ma maison une créature indocile qui va courir seule, à Paris, chez un officier ? Non, il n'en sera point ainsi ; vous allez sortir de chez moi, sur-le-champ et pour toujours.

Thérèse tressaillit de joie.

— Allez, vous qui m'obéissez, Thérèse, ajouta dame Rose en se tournant vers la servante, allez chercher les effets de mademoiselle ; jetez-les à la porte, et qu'elle en fasse ce qu'elle voudra. Si dans un quart d'heure je la retrouve en ces lieux, je la ferai chasser par les soldats du guet, qui la mèneront à Bicêtre : c'est la place que mérite une créature de son espèce.

Thérèse s'élança dans la chambre d'Ursule, et revint portant un paquet qui contenait tout le menu trousseau de la jeune fille.

Elle le jeta à terre, et trouva moyen, comme raffinement de méchanceté, de le pousser dans le ruisseau.

Le courage d'Ursule lui manqua tout à fait, quand elle vit que la résolution de dame Rose était sérieuse.

— Au nom du ciel ! s'écria-t-elle en se jetant aux pieds de sa tante, révoquez l'ordre que vous venez de donner ; que voulez-vous que je devienne, seule, sans protection, sans asile, sans ressource ?

— Une fille de votre conduite et de votre caractère ne tardera point à trouver des protecteurs, interrompit avec un odieux sourire Thérèse qui ne pouvait réprimer sa joie féroce.

— Ma tante ! par pitié, pardonnez-moi. Je serai désormais soumise à vos moindres volontés. Si vous ne voulez plus de moi comme nièce, eh bien ! gardez-moi comme votre servante.

— Voici trop longtemps que dure cette scène ridicule ; sortez !

— Pardon ! pardon !

— Sortez ! vous dis-je.

— Grâce !

— Thérèse, appelez le valet d'écurie ; dites-lui de venir avec son fouet. Il chassera à grands coups cette effrontée qui ne veut pas délivrer de sa présence la maison respectable qu'elle déshonore.

— Mon Dieu ! il ne me reste qu'à mourir. Me voici seule au monde, sans personne pour me protéger !

— Il y a quelqu'un pour vous protéger, dit une voix qui sortit de la foule que cette scène commençait à rassembler devant la porte.

Ursule tourna vivement la tête ; elle vit un vieillard enveloppé dans une grande veste. Une petite cassette était suspendue à sa ceinture par une écharpe en cuir.

Le vieillard ouvrit les bras pour y recevoir Ursule. Une main manquait à l'un de ces bras.

— Mon père ! s'écria-t-elle, mon père !

— Mon enfant ! ma fille ! répondit le vieillard, et tous les deux s'embrassèrent en pleurant.

— C'est Dieu qui vous envoie pour me protéger. Votre retour est un miracle du ciel. Hélas ! j'ai si longtemps pleuré sur votre mort ! mais Dieu vous avait conservé pour me consoler et me protéger en ce jour.

— Maintenant que voici votre père retrouvé, mademoiselle, vous allez, je l'espère, vous éloigner et faire cesser le scandale qui rassemble toute cette foule devant ma maison.

Le vieillard regarda autour de lui, et dit aux assistants, avec un sourire étrange et en leur montrant un petit coffret :

— C'est ma belle-sœur ! dame Rose. Elle m'a toujours méprisé parce que j'étais pauvre et qu'il me manquait une main et de la fortune. Mais à présent..., à présent, ajouta-t-il, en riant plus fort ; à présent... ah ! ah !... elle me fera bon accueil : il ne me manque plus rien, et j'ai là, dans ce coffret, de quoi me gagner son affection... Si elle savait ce que contient ce coffret... Il n'est pas bien lourd cependant ce coffret qui vient de Jeypore, dans l'Inde, la patrie des diamans ! comme on l'appelle. Elle me tendrait les bras, elle m'ouvrirait toutes grandes les portes de sa maison ; elle me donnerait un nom que ses lèvres n'ont jamais prononcé, elle m'appellerait son frère.

En disant cela, il serra le coffret contre sa poitrine.

Allons, ma sœur, oublions le passé, ouvrez-moi votre maison ; ne me jugez pas sur mes humbles vêtements. Je suis riche ; je possède un trésor que nul autre ne possède. Dans peu, vous pourrez vous convaincre si la fortune me sourit ; elle a tardé longtemps, la coquette, mais à présent elle n'en fait que mieux les choses. Ma sœur, je vous le demande encore une fois, et ce sera la dernière, voulez-vous oublier le passé comme je l'oublie, et vivre désormais, ainsi que doivent le faire, un beau-frère et une belle-sœur qui s'aiment ?

En parlant ainsi, une fiévreuse agitation animait ses joues, et son regard brillait d'un feu qu'Ursule ne pouvait considérer qu'avec un vague sentiment de terreur.

— Eh bien ! reprit-il en se tournant comme pour partir, eh bien ! me chassez-vous, ou me dites-vous de rester, ma sœur ?

— Il ne sera point dit que le frère de mon mari n'ait point reçu l'hospitalité chez la veuve de celui qui l'aimait tendrement, répliqua dame Rose dont

les petits yeux s'attachaient, pétillans de cupidité, sur le coffret que tenait Etienne; votre retour sera, comme vous le demandez, un gage de réconciliation et d'oubli. Je pardonne à Ursule. Entrez, mon frère, cette maison deviendra la vôtre tant que vous le voudrez.

— J'accepte, dit le vieillard en prenant dame Rose à l'écart; mais c'est à une condition: vous allez faire acheter sur-le-champ un coffre-fort, le plus solide qui sera dans Paris; vous ferez sceller ce coffre-fort dans votre cave; la cave sera fermée en outre par une porte en chêne, revêtue de fer, que garniront trois serrures des plus solides et des plus compliquées; il ne faut pas moins de précautions pour garder mon trésor. Si l'on en soupçonnait la valeur, chaque jour on ferait des tentatives pour s'en emparer; mais je serai là pour le défendre! Je coucherai devant la porte du caveau, armé de pistolets; car voyez, dit-il, je ne marche qu'avec des armes; elles m'ont servi, allez, pour arriver jusqu'ici en possession de mon coffret. J'ai parcouru la Suède, la Norvège, le Danemark, la Russie, la Perse, l'Inde et des pays inconnus au reste de la terre; ils ne possèdent rien dont la valeur puisse se comparer au contenu de mon coffret.

— Et que contient ce coffret? demanda dame Rose.

— Le dire maintenant serait perdre à jamais mon trésor; cette boîte renferme un objet que vous verrez bientôt, et un papier portant quatre signatures; mais ce papier, c'est la possession d'un trésor: quand je consentirai à le montrer au roi, le roi m'appellera aux honneurs et n'aura point assez de richesses pour me récompenser; chut! chut!

En parlant ainsi, il se livrait à des mouvements saoudés; sa voix prenait des inflexions bizarres; ses yeux s'agitaient avec une vivacité presque extravagante, et il brandissait avec force le moignon de son bras privé de main.

A cette époque, les exemples de grandes fortunes faites rapidement à l'étranger étaient nombreux et occupaient avec vivacité l'intérêt public. On avait vu un pauvre savetier, partir pour les Indes, revenir à Paris, après six années d'absence, possesseur d'une fortune de deux millions; son talent à prendre les rats lui avait valu de ne pas mourir de faim, en débarquant dans une partie de l'Asie qui s'en trouvait infestée. Bientôt il parvint à réaliser quelques économies qu'il sut multiplier par des spéculations audacieuses; le sort continua à lui être favorable; il fréta des bâtiments, réalisa des bénéfices énormes, et rentra dans Paris, possesseur de quatre mille écus de revenus. On citait encore un

sergent, devenu le rival du savetier par son luxe et par son opulence. Quelques autres récits du même genre, racontés à une époque où la curiosité générale n'avait point, comme de nos jours, deux cents journaux pour s'alimenter, avaient servi à répandre dans l'opinion publique que rien n'était plus facile que de s'enrichir au delà des mers. Les trésors qu'Etienne rapportait du Nord, dans son coffret, n'avaient donc rien que de très-vraisemblable et de très-simple pour dame Rose. Peut-être étaient-ce des diamans; peut-être des lettres de change commerciales. L'avarice sordide de la vieille femme et sa cupidité éhontée n'avaient donc point hésité à lui inspirer un bon accueil pour Etienne. Pas une pensée de doute sur la réalité de ses trésors ne lui était venue à l'esprit; elle attachait des regards amoureux sur le coffret dont ne se dessaisissait pas le manchot.

Ce coffret était de nature à la fortifier encore dans ses croyances: des lames de fer, hérissées de têtes de clous, le couvraient tout entier et se trouvaient renforcées encore par des bandes de cuivre épaisses de quatre à cinq lignes. Trois serrures et deux cadenas le fermaient hermétiquement, et les pentures se trouvaient protégées par une sorte de petite cuirasse de fer qui leur laissait du jeu, sans permettre ni au ciseau d'y arriver, ni à l'œil de les voir.

A peine entré dans la maison de sa belle-sœur, Etienne demanda qu'on fit venir le plus habile serrurier du pays. Dès que l'ouvrier fut arrivé, il lui expliqua minutieusement les travaux qu'il voulait faire faire pour fortifier la cave, et termina ses instructions en montrant une bourse où se trouvaient encore une trentaine de pièces d'or.

— Tout cela est à vous, dit-il, si demain matin les travaux que je vous commande sont prêts, mis en place, et surtout confectionnés avec la solidité dont j'ai besoin.

Puis, quand le serrurier fut éloigné.

— Ma sœur, dit-il, je ne dormirai point cette nuit. Malgré la fatigue de mon voyage, je veillerai sans cesse sur mon trésor; je le tiendrai serré dans mes bras, et mes yeux ne s'en détacheront pas un instant. Perdre ce coffret, ce serait perdre la vie! car ce coffret contient, pour Ursule, une dot, la plus riche dot de la France, et, je vous l'ai dit, des titres de noblesse pour moi. Quand le roi Louis le Grand apprendra ce que renferme cette boîte rapportée en France à travers tant de périls, il remerciera Dieu et versera des larmes de joie. Voyons, Ursule, qui veux-tu épouser? Tu es en âge de prendre un mari, ma fille. Choisis! Elève les yeux aussi haut que tu le voudras; mon coffre est un talisman qui aplanira

tous les obstacles, de quelque nature qu'ils puissent te paraître.

A ce mot de mariage, le souvenir d'Antoine un instant oublié par le retour d'Etienne, ressaisit violemment Ursule dont le visage se baigna de larmes qu'elle essaya vainement de retenir.

— Tenez, mon père, dit-elle, voici une lettre que mon oncle avait tracée l'avant-veille de sa mort; c'est pour moi un trésor précieux, car elle est une preuve de la tendresse qu'il me portait. Hélas! il l'avait écrite dans la pensée de me rendre heureuse, et elle n'a servi qu'à combler mon désespoir. Placez cette lettre dans votre coffre; sa vue me déchire le cœur. Un temps viendra, je l'espère, où elle sera pour moi une consolation.

Etienne prit le testament de son frère, l'ouvrit, et le lut avec attendrissement.

— Pourquoi ces dernières volontés de Nicolas vous causent-elles un si vif chagrin, Ursule? demanda sévèrement le vieillard: vous ressentez donc pour votre cousin une bien vive aversion, que la pensée de l'épouser vous jette dans le désespoir?

— Hélas! murmura Ursule, mon plus grand bonheur eût été d'obéir à mon oncle; mais Dieu n'a point voulu m'accorder cette félicité.

— Quoi donc s'y oppose? insista le vieillard.

— Quelques préventions injustes de mon fils, se hâta d'interrompre dame Rose vers laquelle Ursule venait de porter un regard plein de tristesse. Quelles d'amoureux, rien de plus! Je me charge de les réconcilier. Demain, je manderai à Antoine de venir; je lui expliquerai tout; je dissiperai son erreur, et les fiançailles se feront aussitôt, c'est la volonté de son père! Si j'eusse su plus tôt le contenu de ce testament, le mariage serait déjà accompli. Maître Nicolas a eu tort de manquer de confiance à mon égard.

— Un instant, interrompit avec solennité le père d'Ursule; un instant: avant de parler de mariage, il faut parler de dot; que donnez-vous à votre fils, ma sœur?

— Antoine est majeur, et possède, par l'acte de mon contrat de mariage, la moitié de ma fortune, environ cinquante mille écus.

— Etienne laissa échapper un sourire dans lequel se trouvait une légère nuance de dédain.

— Pensez-vous que cinq cent mille livres soient un apport convenable pour ma fille, demanda-t-il avec orgueil?

Le visage de dame Rose, s'empourpra de joie et d'avarice.

— Dès demain nous signerons le contrat, s'écria-t-elle; je vais partir sur l'heure pour Paris; j'en

ramènerai Antoine, et je donnerai rendez-vous, demain matin, au notaire.

En effet, deux heures après, elle revenait avec Antoine, qui se jeta, en entrant, aux pieds de sa cousine.

— Ursule! ma chère Ursule! me pardonnerez-vous jamais d'avoir pu vous accuser? de ne point avoir repoussé par le mépris, comme je le devais, les calomnies dont on n'avait point craint de vous souiller?

Ursule posa sa main sur les lèvres d'Antoine.

— Chut! dit-elle, chut! il n'y a plus de place ici que pour le bonheur.

— Et pour l'amour, ajouta Antoine; ma douce et bien-aimée femme, rien au monde ne saurait plus nous désunir, n'est-ce pas?

Elle cacha son visage sur l'épaule de son père.

Il était minuit quand chacun se retira dans sa chambre; et je dois ajouter que personne ne dormit jusqu'au lendemain matin; Ursule pas plus qu'Antoine, dame Rose et Thérèse pas plus qu'Etienne. Ce dernier, armé de pistolets, et son coffre-fort sur les genoux, semblait redouter les attaques de quelque brigand, et se tenait prêt à défendre son précieux coffre au prix de sa vie. Grâce à Dieu il n'advint rien de ce qu'il craignait, et aucun accident ne troubla la tranquillité de la famille jusqu'à l'arrivée du tabellion.

Celui-ci, d'après les ordres de dame Rose, avait passé la nuit à rédiger le contrat, auquel il ne restait plus qu'à apposer les signatures. On se réunit dans le parloir, on lut les articles à haute voix. Etienne, son coffret sur ses genoux, écouta cette lecture attentivement, fit quelques observations, demanda une ou deux légères modifications, et, quand tout fut conclu, tira de son sein les clefs du coffre.

Dame Rose se leva et accourut avec avidité.

— Mon fils, dit le vieillard, car je suis heureux de pouvoir donner ce nom à l'enfant de l'homme vertueux qui servit de père à ma fille; mon fils, je dois, avant de signer ce contrat de mariage, te montrer sur quel trésor se trouve hypothéquée la dot que je donne à Ursule.

— J'aurais épousé Ursule sans dot, interrompit Antoine; j'ai assez d'aisance pour elle et pour moi; je regrette presque qu'elle soit riche, car il ne m'est pas possible de lui prouver combien les dernières volontés de mon père sont l'expression du plus ardent désir de mon cœur, et quel regret j'ai d'avoir pu méconnaître un instant sa pureté digne des anges.

— Ce sont des sentiments et des regrets que je

partage, ajouta dame Rose; aussi je veux signer au contrat la première.

Elle prit la plume et apposa son nom au bas de l'acte.

— Imitez-moi, Antoine, dit-elle.

Antoine obéit sans peine, je n'ai pas besoin de le dire.

— Voilà qui est bien, insista Étienne; mais, ma fille et moi nous ne signerons qu'après avoir montré les titres de notre fortune; cela est d'usage, n'est ce pas, monsieur le notaire?

Le notaire répondit par un signe d'assentiment.

Étienne plaça le coffret sur la table, de manière à ce que chacun pût voir à l'aise ce qui contenait. Il détacha ensuite les clefs nouées autour de son cou, et les plaça toutes les trois dans les serrures, non sans prendre des précautions minutieuses en les ajustant. Après quoi, il les fit tourner l'une après l'autre, avec un grincement.

Le couvercle du coffre, poussé par un ressort, se releva brusquement; il laissa voir une forte plaque d'acier, fermée par deux autres serrures. Étienne les ouvrit comme les premières et ôta la plaque.

Le regard de dame Rose plongea plus rapide que l'éclair dans l'intérieur de la boîte.

Elle n'y vit qu'un papier, un petit paquet et une main grossièrement momifiée.

Étienne prit la main et la montra solennellement.

— C'est ma main, dit-il avec son sourire étrange, la main qu'on m'a coupée jadis et que j'ai retrouvée dans les déserts de la Russie. Je l'ai payée des trésors; mais qu'importe, puisque c'est ma main? Voyez, ce certificat l'atteste. Il est signé par quatre cosaques qui ne savaient pas écrire; ils y ont mis leur croix. Ainsi le roi Louis le Grand va retrouver enfin la main de son fidèle et habile dessinateur Étienne Jobelin. Quelle sera la joie de ce monarque très chrétien, qui aurait donné la moitié de son royaume pour reposséder cette main, sans laquelle il ne peut gouverner! car les dessins du parc de Versailles resteraient incomplets. Je la lui céderai pour trois millions, mais à la condition qu'il la fera replacer à mon bras.

Dans la stupéfaction générale, personne n'avait interrompu ces étranges paroles, où la folie du pauvre vieillard se montrait à nu. Ursule pleurait et se livrait au plus affreux désespoir; car elle avait lu dans les yeux de sa tante qu'il n'y avait plus d'espoir de mariage. Le notaire ne savait quelle contenance tenir; les témoins, vieux amis de la famille, gardaient leurs yeux baissés.

Mon fils n'épousera jamais la fille de ce vieux fou! s'écria enfin dame Rose.

Antoine l'interrompit.

— Ma mère, dit-il mon père en mourant m'a ordonné d'épouser ma cousine Ursule; j'obéirai à mon père, et, en cela, je ne fait du reste que suivre les sentiments de mon cœur. Non, Ursule, rien ne saurait nous séparer: ce n'est pas quand un nouveau chagrin vous frappe que ma tendresse doit vous manquer. Venez signer le contrat, je vous le demande à genoux.

Cependant maître Jobelin ne cessait de fouiller dans le coffret; à la fin, il en tira un objet enveloppé dans du papier.

— Tiens, dit-il à sa fille, voici une bagatelle pour cadeau de noces. Remettez cela à ma fille, monsieur le notaire.

Le notaire développa le petit paquet et jeta un cri d'admiration:

— Un diamant! s'écria-t-il, un diamant d'une valeur de plus d'un million!

— Je vais porter ma main au roi, dit le vieux Étienne sans s'émouvoir, et en refermant avec soin, sur les ossements, les trois serrures de son coffret.

Disons, pour compléter cette histoire, que le mariage d'Ursule et d'Antoine eut lieu à quinze jours de là, mais qu'Étienne Jobelin passa le reste de son existence sans guérir de sa folie. Il formait toujours le projet d'aller réclamer au roi des millions, pour sa main soi-disant retrouvée. Dame Rose mourut de froid; elle n'avait point voulu, par avarice, durant un hiver rigoureux, faire de feu dans sa chambre. Thérèse dut à la charité d'Ursule de ne point manquer de pain dans sa vieillesse. Enfin, le diamant d'Étienne, connu depuis dans le commerce sous le nom du Sancy, fut vendu six cent mille livres au roi Philippe d'Espagne.

On le sait, ce diamant, le premier qui ait été poli, appartenait jadis à Charles le Téméraire. Le duc de Bourgogne le portait enchâssé à son armure, le jour de la bataille de Morat. Longtemps perdue, la pierre précieuse fut retrouvée par Étienne, dans l'Inde, entre les mains d'un Suisse réfugié à Jeypore. Le Suisse avait hérité du diamant, ramassé jadis sur le champ de bataille par un de ses ancêtres, qui n'en connaissait pas la valeur réelle.

Depuis, le diamant le Sancy devint et est encore la propriété des rois de France.

LE DANGER DES FLEURS.

I. — UNE JEUNE MÈRE.

Gina Pardo, belle et forte fille de quatre ans, rôdait seule un jour au fond du jardin de sa mère. Surveillée de loin par celle-ci et par un vieux jardinier qui l'aimait comme ses fleurs, la jeune créature dansait parmi les arbres chargés de fruits, en écoutant les oiseaux s'égosiller sur les branches.

C'était le mois où les plantes, même en France, répandent leurs parfums les plus subtils. Mais en plein vent, durent les jours d'été, l'haleine des fleurs n'a rien de redoutable, et la petite Gina, qui s'en nourrissait chaque matin dans ce jardin, parfumé comme un coin de l'Espagne, n'en était que plus fraîche et plus robuste.

Tout à coup, elle s'arrêta, saisie d'étonnement, devant un haut rosier où fourmillaient les roses ; elle venait d'y découvrir une chose si nouvelle pour ses yeux de quatre ans, qu'elle en oublia toutes les autres merveilles du jardin. L'objet de sa surprise était un nid de mésange à demi caché sous les feuilles et les fleurs, et cinq petits becs larges et vifs qui poussaient leurs cris pressés, sortant de cette fraîche alcôve où les avait installés leur mère.

Les oreilles de Gina tintaient non-seulement de ce qu'elle entendait, mais de tout ce qu'elle croyait entendre. Le silence qui semble bruir au milieu d'un vaste jardin désert, le souffle des feuilles mollement froissées l'une par l'autre, puis les cris incessants de cinq nouveau-nés remplissaient toute cette jeune intelligence, et l'absorbaient du bonheur le plus vif qu'elle eût jamais senti.

La mésange descendit bientôt de l'air dans le rosier où l'appelait sa famille, tandis que le nid, balancé par les petits criards, semblait aussi dire de son mieux : « Venez ! venez ! venez ! » et la mésange ne manquait pas de venir. Son fin corsage et ses ailes palpitantes se glissaient jusqu'aux oisillons plus bruyants du bonheur de la revoir.

La présence de l'enfant curieux, dont le visage se mêlait aux fleurs, n'intimidait nullement la mère affairée. Elle remplit les becs avides de graines broyées que le sien contenait pour eux, et après leur avoir parlé dans un murmure qu'entendent très-bien entre eux les oiseaux, elle tira de l'aile et s'enleva

d'un courage renouvelé vers une curée nouvelle. Le nid repu digéra tranquillement et se tut, car la pourvoyeuse avait dit aux petites têtes nues : « Attendez ! »

Gina ne revenait de son admiration.

Sa mère, jeune Espagnole, élevée en France depuis l'âge de douze ans, au fond d'un pensionnat rigide, et mariée à quatorze avec un jeune homme de vingt-deux, retenu souvent loin d'elle par sa position de consul d'Espagne à Paris, Mme Térésa Pardo venait à bas bruit sous les arbres, ne sachant que penser de l'immobilité de la petite fille la plus mouvante du monde.

Gina ne bougeait, en effet, pas plus que le rosier qui la tenait en extase. L'idée de prendre le nid et de regarder dedans jusqu'au fond lui faisait manquer le cœur ; mais les fleurs formaient à l'entour un cercle infranchissable, parce qu'elle savait déjà que les fleurs sont un peu vivantes et souffrent d'être écerasées.

Cette connaissance lui venait du jardinier Ramos, très-versé dans la science des biens de la terre, quoi qu'il n'eût jamais su signer son nom qu'avec une croix. Ayant surpris un jour la turbulente petite qui aidait une tulipe à s'ouvrir avec le bout de son brodequin, et l'ayant instamment priée de n'en rien faire, il avait ajouté dans sa sollicitude pour les plantes :

— Vos pieds n'y feraient pas grand mal, car ils ne sont guère plus grand qu'une feuille de lilas ; mais votre corps est sur vos pieds, et vous êtes robuste comme un jeune chêne ; je crois donc qu'il est plus raisonnable de marcher à côté des tulipes que d'enfoncer vos pieds dedans.»

Gina l'avait compris, sans répondre, mais en caressant doucement la tulipe du bout de ses petits doigts discrets.

Elle s'en ressouvait encore en ce moment ; de plus, le sommet du rosier dépassait de beaucoup la portée de ses deux bras tendus. Elle ne put donc que soupirer, et jamais soupir de Gina n'atteignait sa mère sans la remplir d'émotion. Après qu'elle en eut appris la cause, elle lui remontra doucement que cette forêt de roses était aussi inviolable que son propre berceau, dont maman Térésa ne laissait ap-

procher personne impunément quand sa fille y dormait.

Gina, dolente, se laissa conduire aux arbrés couverts de fruits, qui eussent offert des consolations à des enfants plus affligés qu'elle. Mais, en levant la tête pour répondre à leur invitation, elle s'en trouvait à une telle distance, que sa mère, la haussant de toute sa force, bien qu'élançée et souple comme un tremble, ne parvint qu'à lui faire mieux voir le fruit sans pouvoir l'aider à le prendre.

Le vieux jardinier Ramos, les ayant vues ainsi de loin, se mit à rire et quitta, plein d'empressement, la vigne qu'il soulageait du poids de trop de feuilles.

— Il faut donc que je vienne au secours ? cria-t-il en se découvrant courtoisement devant ses jeunes maîtresses.

— Oui, Ramos, dit Gina dépitée et charmante. Je suis toujours trop petite pour tout ce que je veux faire. Grandis-moi, bon Ramos, jusqu'à la pomme rouge de là-haut ; je veux la cueillir toute seule.

Ramos, présentant la table solide de sa large poitrine, et tenant avec précaution les petites jambes impatientes de l'enfant, l'approcha du fruit mûr dans l'arbre, et le fruit fut rapidement cueilli par deux mains à peine assez grandes pour le contenir sans le laisser tomber. Un cri perçant de joie raconta le triomphe de Gina. C'était là le remerciement du serviteur, qui s'en allait tout fier, après avoir redescendu l'enfant dans l'herbe, quand Mme Pardo, dénouant un foulard éclatant qui l'abritait du soleil, l'offrit au jardinier.

— Porte-le, dit-elle, en mémoire de ce fruit qui, grâce à toi et doublement, a rendu ma fille heureuse.

Ramos ayant cherché quelque temps une belle réponse, qui ne lui vint pas, leva son chapeau de paille d'un air militaire, et courut montrer à sa femme le carré de soie qu'il laissait flotter devant lui comme une banderole.

Et, se parant devant un miroir de cette grâce nouvelle de sa maîtresse, la jardinière Aldonza dit qu'elle ne serait heureuse qu'en mourant pour madame !

Car les bons serviteurs retrouvaient toute l'Espagne absente, et jusqu'au chocolat embaumant leur logis, dans cette maison d'Auteuil, pleine de madones fleuries, de guitares et de petits saints dorés, où revenait presque chaque soir le jeune maître, avec le désir qu'on éprouve de revoir le pays natal.

Cependant Gina reportait si ardemment les yeux vers la pièce d'eau que bordaient le rosier et les saules, que la mère et l'enfant s'y retrouvèrent na-

tuellement ramenées l'une par l'autre avant de quitter les délices du jardin.

Après que l'oiseau, redescendu plusieurs fois dans son ménage, eut permis à Mme Pardo de l'examiner plus attentivement, elle acquit la certitude que c'était une mésange.

Depuis ce jour, les fleurs et le nid quittèrent plus les rêves de Gina. Sur les genoux de sa mère, elle y pensait ; sous ses cheveux touffus, que cette mère tressait et baisait tour à tour, Gina s'élançait à la mésange nourricière.

Et le nid, balancé dans les roses, fit naître à la fin en elle la fantaisie étrange d'être elle-même couchée au fond des rameaux verts, parmi toutes les fleurs plantées à l'entour !

Possédée par cette idée fixe, le matin elle n'attendait plus que sa robe fût agraffée ni ses jarrettières nouées, pour voler au nid ; elle se sauvait n'ayant qu'un bas ou un brodequin, voire même un soulier mignon de sa mère, le traînant à son pied en courant guetter le ménage, au grand soleil et sans avoir mangé. Mme Pardo, qui la poursuivait partout pour lui faire de l'ombre et de la protection, la voyant une fois plus pensive et se parlant à elle-même, s'inquiéta sérieusement de ce qui pouvait à ce point préoccuper sa fille et la rendre ainsi muette comme un poisson.

Cette mère de dix-huit ans à peine, grandissant encore, née à la Havane, et de bonne heure orpheline s'initiait seul, jour par jour, à ses devoirs, épiait avec une patience infinie les instincts, les grâces et les moindres tristesses de sa petite bien aimée. Mais elle n'avait jamais eu le bonheur que l'on veillât ainsi sur elle, et personne n'avait instruit son ignorance de tout ce qu'elle brûlait d'apprendre pour le transmettre à son enfant. Durant les absences obligées de l'époux, leur commun protecteur, ces deux êtres charmants ne parvenaient souvent à s'entendre qu'à force de s'aimer. Prier Dieu, bégayer l'alphabet, dont chaque lettre apprise était payer par un baiser, tresser des couronnes dans le champ pour les suspendre à la madone de l'alcôve, apprendre par cœur des boléros pour les danser avec Térésa, était tout ce qui composait encore l'éducation de Gina Pardo. Elle s'élevait au grand air à la manière des plantes fraîches, mais ardentes, qui demandent de l'eau vive, du soleil et de l'ombre. Ramos savait cela pour ses fleurs à lui ; Térésa s'efforçait de le comprendre pour son unique plante à elle ; mais elle ne le savait pas encore assez !

— A quoi penses-tu donc là toute seule et si longtemps ? demanda-t-elle, ce matin-là, à sa fille, devant l'arbuste fascinateur.

Gina la regarda profondément ; puis, avec le ton mystérieux de la confidence :

—Je me raconte une fable, répondit-elle ; écoute. « Il y avait autrefois une petite fille qui aimait tant sa mère qu'elle n'en pouvait plus de l'aimer. Sa mère avait un beau jardin où elle laissait courir son enfant. L'enfant était très-contente et très-sage, et s'appelait... chut !... je dirai son nom quand il le faudra. Voilà que dans le jardin il était venu un rosier grand comme papa Fernand, et dans le rosier il était descendu un oiseau ; et l'oiseau en avait apporté cinq tout petits, sans ailes et sans plumes. Pour-quoi les avait-il apportés dans le rosier du jardin ? Pour les rendre aussi contents que la petite fille... »

Ici Gina s'arrêta pour regarder encore sa mère, tandis que sa mère l'aïda de sa respiration, tant elle avait peur qu'elle ne s'interrompît !

—« Bon ! reprit l'enfant ; mais voilà que les petits oiseaux étaient plus contents que la petite fille. Pourquoi cela ? parce que leur lit de mousse, pas plus large que la main d'une petite maman, était, non pas dans une chambre fermée, comme le berceau de la petite fille, mais dans les roses, bien balancé par des branches vertes, et qu'on voyait le jour à travers, avec cent mille fleurs, pour regarder dormir les petits oiseaux ». C'est tout

—Sa mère la couvrit de baisers et demeura passionnément ravie, comme si elle eût entendu réciter une grande chose. On dirait, pensait-elle, que cette petite bouche pleine de lait me raconte des histoires du paradis. Si son père l'écoutait comme moi, il n'aurait jamais la force de la quitter.

—Ah ! maman Térésa, poursuivit Gina, possédée de son envie, que les petits mésanges sont bien ! et que la petite fille, que je sais, voudrait aussi coucher comme eux toute une nuit dans les fleurs ! Il n'y a pas de petite fille au monde qui aurait dormi aussi bien que... celle-là. Ce serait tout juste comme si elle était oiseau : devine !

Mme Pardo se prit à sourire, de l'indicible sourire de mère, de femme et d'enfant qu'elle était, elle se figura Gina, balancée dans son berceau blanc parmi ces rideaux frais, baignée des senteurs divins qui l'attiraient elle-même si souvent au jardin. Qu'eût-elle pu répondre après ce sourire que Gina lisait plus couramment que les lettres de l'alphabet ? Mais surtout le cœur de l'enfant battit d'espoir à ces paroles de sa mère :

—Si tu l'avais demandé à Dieu ce matin dans ta prière, peut-être l'aurais-tu obtenu.

—Ah ! maman ! si je lui disais ma fable ? demanda vivement Gina. Crois-tu que Dieu ne s'ennuie

pas d'entendre toujours la même chose ?

—Il ne s'ennuie pas, non ! la voix de l'enfant ne laisse jamais le père ; quand tu lui dirais toujours : Mon père ! que votre règne arrive, que votre volonté soit faite ! Il ne s'en lassera pas. Parle-lui seulement avec ta voix sincère, comme tu me parles... Ah ! Gina, Dieu te donnera toutes choses comme je te les donnerais, vois-tu, si j'avais toutes choses, même un lit de fleurs pour y dormir, comme les petits mésanges !

Et Gina qui regardait attentivement les yeux profonds de sa mère, y posa ses deux petites mains en murmurant :

—Je vois... je vois... Je sais bien ce que je vois. En effet, le sacrifice des fleurs était résolu.

III.—LA MOISSON DES FLEURS.

La mésange sera-t-elle donc moins tendre que moi ? disait Térésa, tandis que Gina, surveillée par sa bonne, buvait le lait du soir et se laissait nouer sa coiffe pour dormir. Serais-je moins prévoyante que cette couveuse du rosier, poursuivait-elle et résolue au jardin, armée de longs ciseaux et traînant une grande corbeille par les allées. Oui, mon adorée Gina se ressouviendra toujours de son premier vœu, rempli par le sacrifice des fleurs de sa mère.

Elle mit en effet toutes ses forces à dévaster le rosier magnifique et coupa toutes ses fleurs à cent feuilles, gonflées de leurs parfums exquis, n'y laissant de feuillage que ce qu'il en fallait pour défendre du soleil brûlant le nid des frêles oiseaux.

Ainsi fut fait, avec un aveugle amour, la moisson des fleurs : narcisses, œillets, jasmins et roses, tout y passa... Térésa rentra triomphante, charriant les fleurs coupées que le jour mourant semblait plaindre, mais qui allaient rendre Gina ivre de joie comme une mésange.

Ramos, occupé depuis le matin à l'entour des espaliers de ses vignes, ne se doutait guère de la dévastation de son empire.

Que l'on juge de sa surprise, de sa colère, de son désespoir, lorsqu'il vit de grands ciseaux et des branches semées dans l'allée déserte, tous ses rêves de l'Orient anéantis : tubéreuses, lis, jasmins et le reste, et enfin son rosier de Hollande, le plus opulent que l'on eût décrit dans les annales des roses, à cette heure sans feuilles ni fleurs, pareil à un foudroyé !

Dès qu'il put recouvrer ses jambes, Ramos consulta une des bouteilles de xérés tenues en réserve pour la fête des jardiniers, afin de se rendre compte de ce qu'il soupçonnait sur ce haut attentat. Sa femme ne sut jamais exactement s'il ne la but pas tout entière, tant elle le vit marcher rapide et de

côté, armé jusqu'aux dents, sous son vieil uniforme de guérillas tiré du bahut, proférant tous les jurons oubliés depuis ses guerres d'Espagne !

Mais comment Ramos allait-il apprendre cette nouvelle à madame ? Que penserait-elle de sa surveillance en découvrant l'affront fait au jardin de ses maîtres ? Il est inutile d'ajouter qu'il fût mort avant d'oser prêter à sa maîtresse cette action violente. Ce n'était pourtant que trop cette chère et imprudente maîtresse.

IV.—LA NUIT DES FLEURS.

Quand Gina fut amenée devant le dôme embaumé et qu'elle y monta sous les rideaux enlevés aux mésanges, elle ne put que regarder sa mère et lui tendre les bras, car son ravissement n'était pas de ceux qui parlent. Frôlant de ses mains reconnaissantes les bouquets et les feuilles qui lui caressaient le visage, admirant l'éclat de son berceau resplendissant, elle se promit tout bas de rester pendant huit nuits sans dormir, et elle fit des couronnes : une pour sa mère, qu'elle lui mit sur la tête en la baisant ; une pour son père Fernand, voulant la voir attachée à son grand portrait ; une pour la madone blanche, aux pieds de laquelle Térésa la suspendit. Gina alors s'absorba dans l'accomplissement de tous ses souhaits. La lampe d'albâtre d'un côté, de l'autre d'abondantes bougies frappaient de tant de lumière les fleurs de son berceau, qu'elle demeura sans voix, n'ayant plus des yeux et une âme pour admirer ces choses. Les flambaux, à peine amortis par les tentures de mousseline derrière lesquelles ils brûlaient, lui semblèrent la lune et les étoiles entrés dans la chambre pour passer la nuit. Soudain, comme enfiévrée, elle parla dans le buisson ardent, elle parla sans s'arrêter, faisant tout haut des rêves que Térésa ne pouvait se lasser d'entendre. Après quoi, comme baignés d'ivresse, ses yeux charmés s'appesantirent, n'entrevoiant presque plus sa mère, penché sur elle et la balançant toujours, légère comme un oiseau.

—Non ! s'écria tout à coup Gina d'une voix énergique, je ne dors pas ; je ne veux pas dormir. Toi non plus, n'est-ce pas, maman Térésa. Mais ses esprits s'enfuyaient et ses mains se joignirent comme elle essayait encore de murmurer : Je ne veux pas.. Mon Dieu ! quand mon père... Alors elle s'en alla prier dans le sommeil ; Gina dormait.

Recueillie devant son innocente imprudence, Térésa put la contempler longtemps, et voulant elle-même en prolonger le bonheur, bien qu'il fut plus de minuit, ce qui est tard à la campagne, elle garda ses habits pour s'élançer à chaque instant et admi-

rer sa fille sous son baptême de fleurs. S'étant jetée enfin sur son lit sans en soulever les couvertures elle envoyait encore à travers la chambre les regards accablés de ses longs yeux brillants vers la petite dormeuse, dont le souffle n'arrivait plus que par intervalles jusqu'à elle.

Mais bientôt le vertige se réendit dans cette chambre close, où respiraient ensemble une femme, un enfant et tant de fleurs embaumant l'atmosphère. Térésa eut un rêve si semblable à la vérité, qu'elle ne croyait pas dormir au fond de son hallucination. Elle n'était pas étendue sur son lit, mais penchée à la fenêtre, d'où elle voyait son jeune mari tourner silencieusement autour de la pièce d'eau. Il y regardait Gina nager avec les cygnes, et les cygnes la porter sur leurs ailes ; et le frais scintillement du bassin l'attirait elle-même, tourmentée qu'elle était d'une grande soif. On eût dit que la vue de cette eau claire lui offrit à boire et soulageât ses yeux des éblouissements chauds qui les sillonnaient. Elle voulait et ne pouvait tendre les bras à Fernand, qui l'invitait à la rejoindre ; elle voulait et ne pouvait dire : « Que l'on m'aide donc à descendre, à toucher le gravier que l'eau mouille et les jones qui ruissellent ! » Ce doit être si froid ! si bon ! Que l'on m'y porte ! » Et ne pouvant parler, elle attachait ses regards altérés sur l'eau frappée par la lune, puis recommençait d'essayer à crier : « Je veux descendre, je veux tremper mon front dans l'eau. Mes tempes sont si serrées par la couronne de ma fille ! »

Alors elle crut entendre Fernand monter à sa prière et frapper sourdement à la porte ; puis, voulant sortir, elle cherchait une issue sans la trouver, en tâtant la muraille qu'elle ne reconnaissait plus ; et la vapeur grise s'immobilisait en lambris ; et, horreur !... les lumières étaient noires, les portes étaient sans clefs. Elle en ramassait péniblement par terre, mais elle ne savait plus qu'en faire sitôt qu'elle les tenait dans ses mains, par ce que les clefs se changeaient en fleurs et en plumes de mésange. Cependant son mari continuait à frapper plus fort en appelant : « Térésa ! ouvrez ! ouvrez ! ma chère Térésa ! » Tandis que tout se transformait pour elle en obstacles, sans qu'il lui fût possible de crier, car la voix lui mourait sur les lèvres. Et voulant courir, elle se heurtait contre une foule de fleurs à voix humaines qui prétendaient sortir avant elle. Alors elle s'indignait, puis s'effrayait de rire, n'ayant plus envie que de pleurer.

Bien résolu de passer la nuit en sentinelle sous les arbres, Ramos errait alors au fond du jardin,

regardant sans cesse du côté du perron, que surmontait la chambre de ses maîtres. Il cherchait à comprendre ce qui tenait madame éveillée au milieu de tant de lumières.

Inquiet enfin de ce mystère, et s'aidant d'une longue échelle, il y monta pour essayer de plonger du regard dans l'appartement illuminé.

Quelques éclairs blancs sillonnaient la chambre où Térésa luttait contre un sommeil de plomb. Éveillée à demi par intervalles, elle attribuait à l'orage la lourdeur importune qui faisait pencher sa tête et ses bras.

— Ah! que je suis pesante! balbutia-t-elle, sentant que ses lèvres ne remuaient pas, et que ses dents se serraient.

Tout à coup ses yeux tournoyants crurent entrevoir la madone blanche bouger comme pour se détacher du mur, et Térésa eut joie et peur.

— Non... c'est l'orage, pensa-t-elle sans respirer; mais quel mauvais sommeil! C'est inconcevable, cela. Mon Dieu!... qu'en dit elle donc, ma bien-aimée?...

Et par un effort déjà presque impossible, elle se lève sur ses pieds engourdis qu'elle veut étreindre...

Mais là, que voit-elle? Gina, plus blanche que sa petite chemise, les yeux fixes, ent'ouverts sans voir. Térésa s'excite à crier d'une voix que la chaleur étouffe: « Gina! Gina! » Nulle répons. Elle saisit l'enfant, dont les membres qu'elle agite restent sans mouvement sous sa pression brûlante. Térésa se débat contre elle-même, car l'instinct la surmonte et la pousse du côté de la fenêtre, devant le ciel où l'air souffle, où la lune court libre et rapide, tandis que, cernée de parfums, elle tente en vain de franchir cette barricade incompréhensible.

— Respirer, mon Dieu! respirer! dit-elle.

Et sa voix n'est plus qu'un rugissement comme celui de la lionne effarée. Mais trouvant entre elle et le ciel des carreaux fermés comme un mur, Térésa les rompt de la main désespérée d'une mère qui cherche la vie pour son enfant.

De son côté Ramos, planté en vigie sur l'échelle, voit plus distinctement l'ombre chancelante traverser la chambre et grandir en s'approchant de la fenêtre, puis se confondre avec la courtine qui s'agite violemment.

C'est alors qu'un carreau se brise avec éclat, et c'est à ne pas douter qu'une voix de femme a poussé, d'un suprême effort, cette clameur étranglée: « Du secours! mon Dieu! du secours pour ma fille! »

Enfin, c'est bien une femme qui s'affaisse au pied du rideau dont elle s'est approchée.

Ramos, délivré de son habit qu'il jette dans le

jardin, ignorant quel danger il va combattre, s'élançant, le sabre aux dents, vers le perron au pied duquel il a trainé l'échelle.

L'assurer contre le mur, l'escalader jusqu'à la fenêtre haute, en saisir l'appui, est pour lui une action plus prompte que la pensée. Passant sa tête à travers la vitre brisée, au risque de s'y déchirer le visage, il écarte vivement le rideau qui lui bat le front et l'empêche de voir...

Il voit, à la double lueur de la lune et de la lampe, Mme Pardo, étendue sur le plancher, serrant dans son bras gauche sa fille inerte et mate comme un cierge, tandis que du bras droit, d'où le sang ruisselle, elle tient encore convulsivement le rideau saisi et déchiré dans sa chute.

Plus vite que le voleur près d'atteindre sa proie, Ramos tourne l'espagnolette et s'ouvre un passage dans la chambre, dont les parfums suffocants lui font tout comprendre.

Les portes cèdent, les fleurs asphyxiantes volent sur la terrasse, le peu d'eau qu'il trouve est versée sur les deux visages pâles, dont le sommeil terrible le fait frémir.

En rappelant tous ses souvenirs, il cherche avec effroi le pouls de l'enfant et celui de la mère, qui semble arrêté chez l'une comme chez l'autre.

Et il est seul! et deux heures du matin sonnent au clocher du village, où nul que lui n'est debout!... et le médecin demeure à trois lieues!

Epouvanté de son impuissance, Ramos court à la fenêtre, appelle de sa voix qui bondit dans la nuit comme une cloche d'alarme, réveille en sursaut les servantes effrayées qui, nouant leurs jupes et chassant leur sommeil, montent à tâtons et se heurtent dans l'escalier. Elles vont devant elles, se signent et chancellent avec des transes indicibles, sans comprendre comment Ramos est chez madame, et ce qu'il demande d'une voix si formidable.

Il demande de l'eau, de l'aide, des soins de femme. Ne pouvant détacher l'enfant du bras crispé de sa mère, il se résout à les emporter ensemble dans la chambre plus vaste et plus éclairée de son maître.

Le pauvre Ramos, suppléant à toutes choses, gronde, prie, encourage les femmes en pleurs. Il guide leur zèle, tance leur trouble et leurs lamentations, défend toute compression nuisible, fait couper la ceinture et le corset étroit, d'invention détestable, puis il répand à flots le vinaigre et l'eau pure sur ces têtes immobiles qu'il incline doucement en arrière, afin de rappeler la respiration absente.

La lampe est écartée, et toute lumière mise à distance: le lit est roulé dans la chambre, où la fraîcheur circule sans obstacles.

Alors Ramos s'arrête ! il attend, concentré devant ce spectacle effrayant.

—C'est toujours l'orage, dit-il, qui fait mal aux fleurs et aux femmes.

Un soupir distinct de Térésa fait tomber les servantes à genoux. Sans que Mme Pardo puisse entr'ouvrir ses yeux appesantis, quelques larmes s'échappent des paupières closes, et quelques mots brefs commencent d'errer de son cœur à ses lèvres...

—En voilà une de sauvée, s'écrie Ramos tremblant d'espoir. A l'enfant, mon Dieu !

—L'enfant, bonne Vierge ! ajoutent deux voix suppliantes. A l'enfant, s'il vous plaît, car vous êtes la mère de toutes les mères !

—Je crois qu'elle revient, murmure Aldonza agitant doucement la petite fille pour l'aider à renaître, et elle se ranime par degrés sous les tendres pressions de ces pauvres femmes.

Une gorgée de lait, sortie tout à coup de la petite bouche décolorée, l'a contrainte à s'ouvrir ; puis une nuance rose y reparaît avec le mouvement et le souffle.

Enfin, après la terreur sans cris, après l'attente sans nom, Gina, essayant à trois fois ses paupières vacillantes, les tourne languissamment vers sa mère qu'elle croit là, veillant toujours près d'elle :

—Bonsoir, maman *Télesá* ! dit-elle faiblement tout bas.

Et sa mère a tressailli. Après quoi, soulevée par un élan céleste, cette mère éperdue regarde Gina vivante, et revient à la vie.

Le lendemain, l'époux retrouva ses deux bien-aimées moins agiles à courir vers lui, mais il les retrouva sauvées de la mort.

Par les soins actifs de l'intelligent jardinier, les jeunes maîtres étaient tous trois dans les bras l'un de l'autre.

V.—MORALITÉ

L'orage avait passé sans éclater sur le village. Il s'était dissipé lentement comme la menace de l'asphyxie, emportant la terreur loin de la maison : quelques grondements lointains rappelèrent seuls qu'il venait de planer dans l'air toute la nuit. Il n'en restait plus rien à l'aube, d'où l'aurore s'élança aussi pure que la veille.

Mme Pardo ne put de longtemps revivre tout entière après cette nuit de terreur, dont le souvenir oppressait sa respiration. Les jeux passionnées des enfants sont souvent le remords des mères !

Jamais plus les fleurs ne furent admises à dormir dans les chambres de la famille avertie. On les laissa respirer au jardin où la nature les plante, où l'homme doit les laisser et les admirer, où le bon Ramos les aime et les cultive encore.

MARCELINE VALMORE-DESBORDES.

SCIENCES SOCIALES.

CHRONIQUE DE L'ALBUM.

LA FEMME DANS LE MÉNAGE.

Ah ! quand la femme le veut, quand elle est attachée à sa maison, à sa famille, à ses devoirs, comme elle peut beaucoup, non seulement pour le contentement et l'harmonie, mais aussi pour la prospérité du ménage.

Il y a des femmes qui font tout en réchignant, qui vous cassent les oreilles du matin au soir, qui vous jurent sur tous les tons qu'elles n'étaient pas nées pour travailler ; ces femmes sont bien à plaindre, car outre qu'elles assombrissent tout autour d'elles,

elles ignorent les saintes consolations et les nobles satisfactions de l'occupation et du travail.

J'ai intitulé cette page : *La femme dans le ménage* ; ce titre est peut-être trop général, car les faits que je vais citer se rapportent surtout à la femme de la campagne. Mais peu importe ; les faits, j'en suis sûr, profiteront aussi bien aux unes qu'aux autres.

Au commencement de ce siècle, en 1815, la production des œufs suffisait à peine, en France, à la

consommation, et celle-ci n'était pas des plus actives. A cette époque de grande misère pour la France, par deux fois envahie, puis occupée et livrée à toutes les douleurs de la famine, affaiblie sur tous les points par la guerre et par les dévastations de l'ennemi, ravagée par la peste bovine, saignée à blanc, surchargée d'impôts, peu avancée dans son agriculture confiée depuis longtemps au travail insuffisant des hommes que le recrutement n'avait pu enlever, la nation était pauvre et les particuliers plus besogneux encore.

Pour personne la vie n'était facile, tout le monde alors a connu la souffrance. On se résigna; on supporta dignement les malheurs du temps, et chacun se mit sérieusement à l'œuvre pour réparer et se refaire, pour rendre au pays sa richesse et sa splendeur.

Nos campagnardes furent admirables de dévouement, de courage et d'abnégation; puissamment, très efficacement, elles secondèrent les cultivateurs, leurs maris, leurs pères ou leurs frères. Ceux-ci ne ménagèrent pas leur peine; aucun ne fit défaut et tous ensemble, par la toute-puissance du travail, ils accomplirent des prodiges. Jamais la nation ne fut plus véritablement grande qu'en ce temps-là, là où il n'y avait pour tous que privations et labeur opiniâtre.

C'est alors que la basse-cour prit un développement inconnu jusque-là, et que, les besoins de la consommation intérieure pleinement satisfaits, l'exportation des œufs commença et successivement s'éleva presque miraculeusement jusqu'à donner, sur les importations, un excédant de 40 millions de recettes.

Et tout cela se fit sans bruit, sans qu'on le remarquât, sans qu'on y prît attention, sans la moindre excitation, sans l'ombre d'un encouragement. Cet accroissement rapide de production et de richesse n'a ni précédent ni analogie en agriculture. Il a été l'œuvre exclusive et féconde de la femme, vouant tous les instants de sa vie au rachat et au bien-être de la famille, pliant sous la fatigue et sous l'écrasant fardeau des charges publiques.

Mais la basse cour n'est que l'une des branches

dont s'occupe avec fruit la femme du cultivateur. La production du lait, ses divers emplois et ses diverses transformations rentrent aussi dans le département de la ménagère, qui a su leur donner une profitable extension, sans atteindre à des résultats aussi brillants ou aussi généraux. Effectivement, si la fabrication du beurre et du fromage se poursuit traditionnellement en plusieurs contrées avec un succès complet, au plus grand profit de l'exploitation, elle est tellement routinière et arriérée dans un plus grand nombre d'autres, qu'elle ne livre à la consommation que des produits médiocres et se rendant à petit prix. C'est dans le domaine de la femme que reste aussi l'éducation des animaux de l'espèce porcine. Ici, par intuition, car les connaissances lui manquent, elle fait de son mieux et obtient beaucoup. Aux poules s'ajoutent d'ailleurs tous les autres oiseaux de la basse cour, source inépuisable de ventes journalières, et l'important élevage du lapin qui pourrait être facilement décuplé.

Ce que la femme a fait grand avec tous ces menus détails tient du prodige. On le doit à ses aptitudes propres, aux soins qu'elle fait appliquer en préjugant leur utilité; on le doit à son esprit d'ordre et d'économie, à l'habileté que lui donnent une pratique attendue et réfléchie, la répétition journalière des mêmes actes, la réflexion, l'habitude. Or, ces avantages ne viennent que lentement et particulièrement, ils ne s'acquièrent ni aussi vite, ni aussi complètement que lorsque l'esprit y est préparé par des leçons bien faites, par un enseignement spécial.

Aussi, et malgré tous les efforts, en dépit de tout le bon vouloir, mis par les mieux disposées ou les plus intelligentes au service de l'œuvre, celle-ci n'a pas été poussée, il s'en faut, à la perfection, à la plus haute prospérité. Au bas mot, les résultats pourraient être doublés dans un laps de temps fort court, comme pourraient être doublés aussi les résultats de la culture proprement dite, de la part d'exploitation qui est la tâche de l'homme. A son intelligente coopératrice, devrait revenir aussi le jardin, cette partie négligée jusqu'ici, et dont le rendement serait partout si élevé sous l'influence d'une direction éclairée.



Po
lerons
tions,
nation
ni de
vers l
No
à cou
pour
dans
qui m
trava
Le
qui le
là mē
dix o
fiers
cont
et des
tesqu
ties d
et de
gēme
vaux
toire.
faits
Po
serait
trices
les bo
après
quille
cont
votre
de ber
vait f
n'êtes
chine
recon
le har
plète
son m
Vo
machi
sir, j'
Paris

LES MACHINES A COUDRE.

Pour aujourd'hui, chères lectrices, nous ne parlerons ni du beau temps, ni du soleil, ni des élections, ni des récoltes, ni des conservateurs, ni des nationaux, ni de littérature, ni de poésie, ni d'amour, ni de rien de ce qui élève vos belles petites âmes vers les nuages bleus de la mélancolie et de la rêverie.

Nous allons parler, s'il vous plaît, de la machine à coudre, de cet instrument de travail, si précieux pour la bonne mère de famille, qui a tant à faire dans son intérieur, et pour laquelle cette machine, qui multiplie en quelque sorte ses facultés pour le travail, est devenue comme indispensable.

Les hommes sont fiers de leurs chemins de fer qui les mènent à une vitesse de vingt lieues à l'heure, là même où il y a dix ans ils faisaient misérablement dix ou douze lieues en six ou huit heures ; ils sont fiers de leurs télégraphes électriques, que l'on rencontre aujourd'hui partout, même au fond des océans et des mers ; ils sont fiers de leurs canaux, gigantesques artères, qui font couler dans toutes les parties du corps de la nation le sang chaud de l'activité et de la prospérité commerciales. Les hommes de génie qui ont attaché leurs noms à ces grands travaux de l'esprit humain, ont leur place dans l'histoire. La postérité les bénit pour les immenses bienfaits de leurs expériences et de leurs découvertes.

Pourquoi l'inventeur de la machine à coudre ne serait-il pas également connu de vous, chères lectrices ? Est-ce que vous seriez ingrates pour tous les bons services qu'il vous rend ? Quand, le soir, après une de ces courtes journées de labeur tranquille et salubre, qui donnent tant de paix et de contentement au cœur, vous vous dites, que avec votre petite machine à coudre, vous avez plus abattu de besogne, en six heures, que votre mère n'en pouvait faire, il y a quinze ans, en deux ou trois jours, n'êtes-vous pas heureuse de l'invention de ces machines, et ne vous sentez-vous pas pénétrées de reconnaissance pour l'homme qui, le premier a conçu le hardi projet d'opérer une révolution aussi complète dans les habitudes de la femme, au sein de son ménage ?

Voici donc quelques détails sur l'invention de la machine à coudre que mes lectrices liront avec plaisir, j'en suis sûr ; je les emprunte à un journal de Paris, qui rend compte de l'exposition de Lyon :

Il s'agit de la priorité de l'invention de la machine à coudre, revendiquée, cette fois solennellement, au profit d'un enfant du Rhône, Barthélemy Thimonnier. Disons d'abord que l'exposition des machines à coudre est, à Lyon, cette année, sinon plus considérable, au moins présentée avec plus d'ensemble qu'à Paris en 1867. Toutes les fabriques y sont groupées autour de l'échafaudage de machines et de drapeaux que les représentants de la maison Elias Howe ont élevé à la gloire de l'Américain, véritable inventeur, disent toutes les réclames, de la première machine à coudre ; c'est à côté du buste de Elias Howe que se dresse aujourd'hui celui de Thimonnier, et la lutte entre ces deux mémoires est commencée. Les champions de l'Américain ont proposé un pari de 10,000 fr., ceux du Français l'ont tenu en précisant ainsi la question : Barthélemy Thimonnier est-il, oui ou non, l'inventeur de la première machine pratique cousant à fil continu ? Dans tous les paris, la difficulté est de se mettre d'accord sur la position de la question.

Nous doutons que les partisans d'Elias Howe acceptent la discussion ainsi réduite à la constatation d'un fait que les recherches de la Société des Sciences industrielles de Lyon rendent indubitable. Il nous paraît certain qu'ils se retrancheront derrière ces considérations : que la machine Thimonnier n'est jamais entrée bien sérieusement dans la pratique ; que ce n'est point la connaissance du système Thimonnier qui a inspiré Howe ; que la première machine Howe est basée sur un autre principe que la machine Thimonnier ; que c'est ce principe qui a prévalu et que, par suite, Howe conserve intacte la gloire d'avoir le premier réalisé ce qu'on était en droit d'attendre d'une machine à coudre véritablement pratique. Si c'est ainsi, comme nous le pensons, qu'ils entendent discuter, ils peuvent rendre difficile le prononcé du jugement ; mais si réellement on cherche les véritables origines de la machine à coudre, on se trouvera toujours en présence de Thimonnier comme du premier inventeur d'un des systèmes qui pouvaient, par des perfectionnements successifs, être amenés à rendre les services qu'on obtient aujourd'hui des machines Howe et autres.

En effet, si nous en rapportons à la notice que M. J. Meyssin a consacrée à Thimonnier, nous voyons

que c'est en 1830 que celui-ci a pris son premier brevet pour une machine à un fil, une aiguille, donnant le point de chaînette. En 1845, il prenait un nouveau brevet de perfectionnement. Or, ce n'est qu'en 1846 que Howe, revenant à une idée, tombée dans l'oubli d'un de ses compatriotes, Walter Hunt, se faisait breveter pour une machine à deux fils, aiguille et navette. La question de propriété n'est donc pas douteuse, et le rapport du jury de l'Exposition universelle de 1855 a pu dire avec raison : "La machine Thimonnier a servi évidemment de type à toutes les machines à coudre modernes."

Cette machine, offerte par la veuve du pauvre tailleur à la Société des Sciences industrielles de Lyon, a été prêtée par celle-ci à l'Exposition. Il y en a deux états successifs, ainsi que le perfectionnement appelé *couso-brodeur* que M. J. B. Magnin, collaborateur de Thimonnier, avait présenté en 1855 à l'Exposition Universelle de Paris et qui mérita alors une médaille de première classe. Or, si l'on compare ces instruments primitifs à ceux si élégants et si précis qui les environnent, on éprouve le sentiment singulier qui résulte de la contemplation d'un embryon dans lequel les organes encore à peine distincts sont destinés cependant, en se développant, à produire un être bien fait et bien proportionné. Dans sa grossièreté primitive, la machine en bois Thimonnier ne faisait guère que doubler le nombre de points fournis en une minute par une habile ouvrière; mais un premier perfectionnement lui permettait de donner 200 points à la minute, et le couso-brodeur Magnin atteignait 300 points. Aujourd'hui, les machines en donnent 1,000 à 1,200; mais, comme pour l'œuf de Christophe Colomb, il fallait trouver d'abord le moyen d'en obtenir 100, et c'est à Thimonnier que revient cet honneur.

Thimonnier est mort à soixante-quatre ans, à Amplepuis; il était né à l'Arbresle en 1783, et la création de la machine à coudre avait été l'occupation de toute sa vie. Les faits divers des journaux nous l'ont montré dernièrement promenant sa machine dans ses voyages et la montrant comme objet de curiosité pour gagner sa vie. Il y a là une peinture pittoresque des misères de l'inventeur, mais elle pourrait faire regarder l'invention comme n'ayant jamais eu de succès plus sérieux. Il n'en est rien. Si Thimonnier a montré sa machine comme une pièce curieuse, ce n'a été que lorsque, en 1836, à bout de ressources, il se vit forcé de quitter Paris pour retourner dans son pays. Auparavant il avait dirigé, dans sa maison Germain, Petit et Co, rue de Sèvres, un atelier où fonctionnaient quatre-vingts de ses machines. C'était en 1831, et il confection-

nait déjà ainsi des vêtements militaires. Ce fut, à ce moment, l'émeute qui brisa l'avenir de la nouvelle invention. Il y avait alors, on se le rappelle, une vive irritation contre les machines chez les ouvriers, qui les accusaient de diminuer le travail; celles de Thimonnier furent brisées, et de longtemps il ne peut réussir à en vendre d'autres.

Un autre déboire l'attendait, et celui-là fut la cause du triomphe d'Elia Howe à l'Exposition Universelle de Londres, en 1851. Par une négligence inexplicable, la machine Thimonnier resta entre les mains du correspondant qui devait la présenter, et elle n'arriva à l'Exposition qu'après l'examen du jury. Celui-ci avait déjà médaillé Howe, et c'est sur cette médaille que ses représentants affirment aujourd'hui la priorité de l'Américain. Il nous semble difficile après les détails que nous venons de donner, de la lui conserver, au moins en France.

Nous devons ajouter, du reste, que la machine Howe est maintenant dépassée. Elle est lourde, elle est brillante, et il y a à côté d'elle une foule d'autres machines qui n'ont pas ces inconvénients. Nous n'en nommerons aucune, parce que nous savons que cette industrie est une de celles qui abusent le plus de la réclame et que nous ne voulons pas paraître complice d'un fabricant particulier. Nous préférons faire sur ce sujet une observation qui vient à l'esprit de tous ceux qui ont eu besoin de ces machines, et qui ne s'expliquent pas le prix exagéré auquel elles se maintiennent malgré la concurrence.

Il est certain que le prix de vente représente un bénéfice de plus de 100, 0/0 sur le prix de revient. En Allemagne, ce qu'on nous vend 250 fr. en vaut 120. Est-ce pour expliquer cette différence qu'on prend soin de donner à nos machines un air d'élégance dont elles pourraient fort bien se passer? Si c'est dans ce but que le palissandre, l'acier argenté, le bronze doré sont employés de préférence au noyer à l'acier simplement poli ou bruni, nous ne comprenons pas qu'il ne se trouve pas un spéculateur intelligent qui, réduisant au minimum le luxe de l'appareil, cherche à le livrer à un prix en rapport avec les ressources des travailleurs auxquels il est destiné. On croirait que la machine à coudre est un meuble inutile, fait pour orner le salon des dames de la haute société et que l'ouvrière n'en a nul besoin. En maintenant ces prix exagérés, sait-on bien ce qui se passe? C'est qu'en dehors des femmes qui achètent une machine pour faire croire qu'elles travaillent, quelquefois il n'y a que les entrepreneuses ayant déjà un capital important qui s'en procurent. Les véritables ouvrières sont incapables de leur faire une sérieuse concurrence par le même moyen. Elles

ne pe
gner
croît
ment
qu'of
en ou
manu
qu'ils

La
me, e
que la
effet c
férent
qui on
de cet

Len
l'enga
phénc
culait
ont de
pu s'e
logiqu
L'abb
lation
dire a
un de
la mo
avis d
nue er
ris, il
consis
cavité
leur s
ments

" le m
" exp
" exp
" insp
" intr
" don

Au
privile
des h
avec l
quelq

quelq

ne peuvent travailler qu'en atelier et continue à gagner cinquante sous par jour en produisant un surcroît considérable de travail ; leur sort n'est nullement amélioré par les facilités cependant réelles qu'offrirait l'emploi généralisé du nouvel instrument en outre, faute de concurrence, le prix des objets manufacturés à la machine reste le même que lorsqu'ils étaient fabriqués à la main, et personne ne

profite de l'économie de main-d'œuvre réalisée, si ce n'est l'intermédiaire.

Il y a donc dans cette industrie un progrès considérable à réaliser, et ce progrès consiste à rendre accessible aux plus petites bourses une machine à coudre simple, sans prétention, destinée plutôt à l'usage journalier qu'à l'ornementation d'un appartement.

LA VENTRILOQUIE.

La ventriloquie, qu'on appelle aussi engastrimysme, est la faculté de parler de manière à faire croire que la voix sort de l'estomac ou du ventre ; c'est en effet ce que ces deux mots expriment en langue différente, et c'est aussi ce que pensaient les anciens, qui ont constaté chez plusieurs individus l'existence de cette faculté.

Les savants ne sont pas d'accords sur la nature de l'engastrimysme : nous venons de voir que dans ce phénomène les anciens croyaient que la voix s'articulait au sein des cavités gastriques ; les modernes ont démontré que c'était une erreur ; mais ils n'ont pu s'entendre encore entre eux pour établir physiologiquement la formation de cette double voix. L'abbé Nollet pensait qu'elle résultait d'une articulation faite au moment de l'aspiration, c'est-à-dire au moment de l'entrée de l'air dans le larynx ; un de nos compatriotes, le docteur Lespagnol, que la mort a enlevé trop tôt à la science, a émis un avis différent. Dans une thèse inaugurale, soutenue en 1811 devant la Faculté de médecine de Paris, il a prétendu que tout le secret des ventriloques consistait à empêcher les sons de pénétrer dans les cavités nasales, et à les étouffer, pour ainsi dire, à leur sortie de la glotte. Richerand, dans ses *Éléments de Physiologie*, établit au contraire " que tout le mécanisme de la ventriloquie consiste dans une expiration lente et graduée, filée en quelque sorte, expiration qui est toujours précédée d'une forte inspiration, au moyen de laquelle le ventriloque introduit dans ses poumons une grande masse d'air dont il ménage la sortie."

Autrefois les ventriloques passaient pour des êtres privilégiés ; saint Chrysostôme les regardait comme des hommes divins. Le saint personnage croyait, avec la multitude, que le ventre prophétique de quelques prêtres imposteurs articulait des oracles.

L'engastrimysme a souvent été employée par les païens pour tromper les peuples superstitieux, et il est fort probable que la pythonisse, se débattant sur son trépied et feignant d'être obsédée par le dieu qui l'inspirait, n'était qu'une adroite ventriloque (1).

Quoiqu'il en soit, l'opinion de Richerand paraît avoir prévalu, et les savants sont généralement persuadés aujourd'hui que personne ne naît avec la disposition organique particulière que les ventriloques assuraient avoir reçue de la nature. La faculté plus ou moins grande d'obtenir des changements de tons dans la voix dépend de la souplesse et de la flexibilité des cartilages de l'appareil vocal.

La ventriloquie faisait partie des connaissances occultes dont les initiés aux mystères avaient seuls la clef, et les possesseurs de cet art, dont les principes sont indescriptibles, s'étaient bien gardés de dévoiler ce moyen si puissant d'en imposer à la crédulité des peuples, et les loups-garous, les revenants, les sorciers et les démons jouaient un rôle trop utile aux imposteurs pour qu'on en laissât soupçonner le secret ; c'est dans le dernier siècle seulement que la ventriloquie fut exercée sur nos théâtres et décrite par M. de la Chapelle.

Nous ne dirons pas ce qu'était le ventriloquisme chez les Juifs, chez les Egyptiens et à Rome. L'ignorance où l'on était alors de la cause de l'engastrimysme n'a pas peu contribué à ces supercheries religieuses que la crédulité publique décora souvent du nom de miracles, et plus d'un ventriloque sut user de son talent pour en imposer à la multitude et obtenir par la ruse ce à quoi ils n'avaient aucun droit. C'est ainsi que Louis de Brabant, valet de chambre de François 1er, sut, en imitant la voix d'un homme mort depuis quelque temps, persuader à la veuve qu'elle devait lui donner sa fille en ma-

(1) Fournier, *Dict. des Sc. méd.*

riage; et qu'il sut, une autre fois, se servant du même artifice, se faire compter cent mille francs par un banquier.

Nous ferions un volume si nous voulions recueillir l'histoire de toutes les aventures singulières, plaisantes, extraordinaires, auxquelles a donné lieu la science du ventriloquisme.

Saint-Gilles, dit l'abbé de la Chapelle, doué de l'admirable talent du ventriloquisme, me fit un jour entrer dans son arrière-boutique; nous nous mîmes à un coin de la cheminée, où je ne le perdais point de vue, le regardant presque toujours en face. Il y avait près d'une demi-heure qu'il me racontait des scènes très-comiques causées par son talent de ventriloque, lorsque dans un moment de silence de sa part et de distraction de la mienne, je m'entendis appeler très-distinctement par mon nom, mais de si loin et avec un son de voix si étrange que mes entrailles en furent émuës.

« Comme j'étais prévenu, je crois, lui dis-je, que vous venez de me parler en ventriloque ? » Il ne me répondit que par un sourire; mais dans le temps que je lui montrais la direction de la voix, qui m'avait paru venir du toit d'une maison opposée, à travers le plancher supérieur de celle où nous étions, je m'entendis dire bien distinctement, avec le même caractère, le même timbre qui venait de me surprendre, *Ce n'est pas de ce côté-là*; et alors la voix me parut venir d'un coin de la chambre où nous étions, comme si elle fût sortie du sein de la terre.

Je ne pouvais venir de mon étonnement; la voix me parut absolument anéantie dans la bouche du ventriloque; rien ne paraissait changer son visage, qu'il eut cependant soin, dans cette première séance, de me présenter que de profil, toutes les fois qu'il me parlait en ventriloque. Cette voix voltigeait à son gré; elle venait d'où il voulait; l'illusion était absolument complète. Tout préparé, tout en garde que j'étais, mes sens seuls ne pouvaient me désabuser; mais voici une autre scène plus intéressante par sa singularité.

Notre ventriloque se promenait avec un vieux militaire, qui marchait toujours tête levée et avec de grands écarts de poitrine. Il ne parlait et il ne fallait parler avec lui que de batailles, de marches, de garnisons, de combats singuliers, etc.

Pour réprimer un peu cette fureur assommante de parler toujours de son métier, Saint-Gilles s'avisait de lui servir un plat du sien. Rien n'amuse et ne corrige mieux qu'un ridicule en action.

Arrivés à un endroit assez découvert dans la forêt (c'était celle de Saint-Germain-en-Laye), notre militaire eut entendre qu'on lui criait du haut d'un

arbre: *On ne sait pas toujours se servir de l'épée qu'on porte.* — Qui est cet impertinent? dit aussitôt le brave militaire. — C'est apparemment, lui répondit Saint-Gilles, quelque pâtre qui déniche des oiseaux. — C'est un drôle, répliqua le premier, en branlant la tête, avec un visage dur et refrogné. — *Approche*, reprit la voix qui paraissait descendre le long de l'arbre, *tu as peur?* Oh! pour cela, non, dit le militaire, en enfonçant son chapeau sur sa tête et se disposant à l'attaque — Qu'allez-vous faire? lui dit Saint-Gilles en le retenant; on se moquera de vous. *La bonne contenance n'est pas toujours signe de courage*, continua la voix, toujours en descendant. — Ce n'est pas là un pâtre, lui dit Saint-Gilles. — Je le ferai bientôt repentir de ses impertinences, répondit le militaire. — *Témoin Hector fuyant devant Achille*, cria la voix du bas de l'arbre. — Aussitôt le militaire tirant son épée, la plonge à bras raccourci dans un buisson qui se trouvait au pied de l'arbre, et il en sortit un lapin qui se mit à courir à toutes jambes. — Voilà Hector, lui dit Saint-Gilles, et vous êtes Achille.

Cette plaisanterie désarma et confondit le militaire. Il demanda à Saint-Gilles ce que tout cela signifiait; celui-ci le lui expliqua; il lui dit qu'il avait deux voix qui faisaient de lui comme deux personnes: une ordinaire, c'est celle dont je me sers actuellement; l'autre qui m'éloigne de moi-même à une assez grande distance.

L'Académie des Sciences ne dédaigna pas elle-même d'étudier le phénomène dont notre artiste était si merveilleusement doué. Roy et de Fouchi furent chargés par elle de cet examen.

Les deux académiciens considérèrent d'abord le ventre de Saint-Gilles, sur lequel ils tenaient la main pendant qu'il exerçait ses fonctions d'*engastrimyste* ou de ventriloque, et ils reconnurent que l'abdomen n'avait aucun mouvement particulier qui pût concourir à la formation de la voix, et ce fut assez pour s'assurer que c'était à tort que l'on avait cru jusque-là que c'était cet organe qui modifiait la voix du ventriloque.

Quelles sont donc les causes de ce phénomène? L'abbé de la Chapelle les a très bien connues au jugement de l'Académie. Il les attribue à un jeu particulier des muscles du pharynx et du gosier, jeu que tout homme, organisé à l'ordinaire, peut acquérir par un exercice constant et soutenu, joint à une volonté opiniâtre et bien déterminé à y plier ses organes.

Cette faculté n'avait cependant coûté que huit jours de travail à Saint-Gilles, qui l'avait acquise à

la Mar
loque
Une
tention
lusion,
triloqu
l'intér
dehors
cela c
semble
Pui
tement
l'abbé
comme
dans l
il, de
périen
la dist
juger
modifi
rience
rons le
direct
distan
arrive
qu'il é
quoiqu
proche
prolon
d'une
lui att
rience
M.
voix s
que le
fie, et
elle ré
Vo
résum
" M.
sa dis
à l'aic
les so
pour
dernie
car el
comm
l'actio
ment
empê
D'apr
ce qu
qui v

la Martinique, à force de vouloir imiter un ventriloque avec lequel il s'était lié d'amitié.

Une chose cependant à laquelle il faut faire attention et qui concourt sans doute à augmenter l'illusion, c'est que, dans la manière de parler du ventriloque, l'air étant particulièrement frappé dans l'intérieur de la gorge, lors de l'expiration et non au dehors, comme dans la manière ordinaire de parler, cela contribue à donner à la voix le caractère qui semble la faire venir de loin.

Puis les sons des ventriloques s'articulent parfaitement dans l'arrière-bouche, pour quoi, se demande l'abbé de la Chapelle, n'y rapporte-t-on pas la voix comme on le fait à la partie antérieure de la bouche, dans l'usage ordinaire de parler? Cela vient, répond-il, de nos jugements d'habitude; il n'y a que l'expérience qui nous apprenne à juger par les yeux de la distance des objets; nous apprenons de même à la juger par les sons. Toutes les fois que l'air sera modifié de près, pour produire les sons que l'expérience nous a appris venir de loin, nous en rapporterons le bruit à la même distance et dans la même direction quand ils ne parleraient qu'à la plus petite distance de nos oreilles; or c'est précisément ce qui arrive lorsque le ventriloque parle auprès de nous et qu'il exerce ses facultés engastrimyques. La voix, quoique bien prononcée et très intelligible, se rapproche de la voix basse. Est-elle grêle, peu nourrie, prolongée et comme expirante? ce sont les qualités d'une voix faible qui vient de loin; on doit donc lui attribuer cette qualité, jusqu'à ce que l'expérience nous ait désabusés.

M. Comte, notre célèbre ventriloque, dit que la voix se forme, comme à l'ordinaire, au larynx, mais que le jeu des autres parties de l'appareil la modifie, et que l'inspiration la dirige dans le thorax, où elle résonne.

Voici comment M. le docteur Colombat de l'Isère résume la question :

« M. le docteur Lespagnole, a soutenu, en 1811, dans sa dissertation inaugurale, que c'est principalement à l'aide du voile du palais que l'on peut modifier les sons, de manière à graduer l'intensité de la voix pour produire l'illusion de la ventriloquie. Cette dernière théorie se rapproche beaucoup de la nôtre, car elle n'en diffère que parce que son auteur, qui, comme nous, est engastrimyste, ne parle que de l'action du voile du palais, et dit que c'est seulement cette action qui produit la ventriloquie, en empêchant que l'air ne sorte par les fosses nasales. D'après ce savant et estimable confrère, la différence qui existe entre la voix qui vient de près et celle qui vient de loin, c'est que l'on entend dans la pre-

mière des sons qui sortent de la bouche et du nez, tandis que dans la seconde ils ne sortent que de la cavité buccale. Ce que dit le médecin sur la sortie de l'air est un fait que chacun peut vérifier, si surtout on veut employer le mécanisme vocal que nous allons bientôt indiquer, comme étant celui qui, d'après notre propre expérience, produit la ventriloquie. Pour parler comme les engastrimystes, ou, si on aime mieux, pour *parler du ventre*, comme on le dit si improprement dans le monde, il n'est pas besoin d'avoir une conformation particulière des organes de la respiration et de la voix; il suffit seulement d'être doué d'une certaine souplesse de la partie supérieure de l'appareil phonateur; et avec un peu d'habitude et d'exercice, on parvient assez facilement à produire toutes les illusions vocales qui constituent l'art des ventriloques.

« Comme, d'une part, ajoute M. Colombat de l'Isère, les hommes ont en général un penchant secret et involontaire qui les porte à imiter toutes les actions dont ils sont témoins, et que, d'un autre côté, on a observé que de tous nos organes nul n'est plus propre à l'imitation que celui de la voix, je crois ne pas trop m'avancer en disant qu'une personne, surtout si elle est jeune, qui vivrait dans la société d'un ventriloque, ne tarderait pas à le devenir presque involontairement; de même que deux individus qui vivent longtemps ensemble finissent par être à l'unisson pour le ton de la voix, et, ce qui est plus admirable encore, leur voix acquiert à peu près le même timbre.

Convaincu que, pour être ventriloque, il suffit d'avoir des organes vocaux bien conformés et très mobiles, ainsi que des poumons très amples et perméables à l'air, nous sommes parvenus, avec un peu d'exercice, en faisant sur nous-mêmes, des expériences sur la formation de tous les sons vocaux, à imiter assez bien ceux des engastrimystes; pour produire parfaitement toutes les illusions qui constituent leur art, il ne nous manque qu'une plus grande habitude, et surtout la faculté si prédominante chez eux d'imiter toutes les inflexions vocales.

Pour parler avec la voix des ventriloques il suffit d'employer le mécanisme suivant: d'abord, après avoir fait une profonde inspiration, qui a pour but d'introduire la plus grande quantité d'air dans la poitrine, il faut contracter très fortement le voile du palais afin de l'élever, comme dans la voix de *fauçet*, de manière à boucher complètement l'orifice postérieur des fosses nasales; on doit également avoir soin de contracter la base de la langue, le pharynx, le larynx, les piliers, les amygdales, enfin toutes les parties qui forment le gosier, en même temps que

supposée à la cave et l'autre au grenier, le public n'apercevait pas même le mouvement de ses lèvres ; et, en vérité, on était tenté de courir au grenier et à la cave. A cette époque les journaux se criaient librement dans les rues : Fitz-James imitait les crieurs d'une manière frappante ; ils semblaient s'approcher de la fenêtre et s'en éloigner graduellement, et cela avec une illusion si parfaite que les personnes les mieux instruites de ce que la faculté du ventriloque peut produire doutaient encore et lui supposaient des compères. L'anecdote suivante donnera l'idée du degré d'imitation auquel il atteignait.

Fitz-James dînait un jour chez un restaurateur avec plusieurs de ses amis ; on arrive au dessert ; le ventriloque veut offrir aux convives un échantillon de son savoir-faire. Au milieu de la salle était un poêle dont le tuyau communiquait à une cheminée condamnée ; la table à laquelle était assis Fitz-James se trouvait placée à côté de la cheminée. Il établit une conversation entre lui et un individu présumé renfermé dans la cheminée ; les assistants, surpris, écoutent ; le maître de la maison s'épouvante ; les filles vont chercher la garde. Fitz-James soutient la plaisanterie : il demeure constant qu'un fripon s'est introduit dans la cheminée, qu'il ne peut sortir, qu'il a faim, qu'il avoue sa faute, qu'il demande du pain en attendant la punition qu'il convient mériter. La garde arrive, interroge le captif. Celui-ci répond on parle de démolir la cheminée. Que fait Fitz-James ? Il se place à côté du poêle, parle, et tout le monde de croire que le voleur s'est glissé dans le poêle par le tuyau. La plaisanterie devait s'arrêter là. Fitz-James dévoile son secret à la société ; la garde se retire en riant, et chacun reprend sa place à table et dans la cuisine, en riant aussi et en félicitant le ventriloque du don singulier que lui a fait la nature.

« Une autre fois il fit à peu près le même tour, qu'il mit sur le compte d'un refractaire. Ce pauvre diable faisait entendre une voix plaintive derrière le paravent de la cheminée. On se demande avec effroi ce que ce peut être : « Qu'importe ? dit Fitz-James, un homme seul et souffrant ne dois pas nous faire peur. » Il ouvre le paravent, il ne trouve personne. « Où êtes-vous donc ? s'écrie-t-il.—Je me sauve, répond la voix qui s'éloigne en montant ; je suis de la conscription, et vous me feriez prendre. » Les lois punissaient sévèrement quiconque donnait asile au conscrit refractaire ; un commissaire de police est requis, il arrive et fait casser la maison. On monte dans les greniers, la même voix se répète dans les greniers voisins et sur les toits ; et pendant que chacun est animé à la recherche du conscrit, Fitz-

James, alors beaucoup moins connu qu'il ne le fut depuis, s'éloigne prudemment ; de sorte que le commissaire de police et la garde, de guerre lasse, se retirent complètement mystifiés et à leur insu.

« Ne s'avisait-il pas, dans un cimetière, où des promeneurs examinaient une tombe, de faire tout à coup parler le mort, et de donner pour ainsi dire une sueur froide aux assistants.

« On le vit un jour, dans un grand dîner, parler mystérieusement, et cependant d'un ton animé, à une personne qui s'était glissée sous la table, et qui avait essayé de dérober une cuillère en argent ; la conversation était si naturelle que toutes les dames se levèrent en criant au voleur. Les scènes où Fitz-James produisait, sinon le plus d'effet, du moins donnait le plus de plaisir, étaient celles qu'il exécutait derrière un paravent, comme celle du *dentiste* qui arrachait successivement toutes les dents saines au lieu de la dent gâtée, et faisait souffrir le martyr au malheureux patient, en le félicitant de ce qu'il avait à présent une bouche nette ; celle du *malade*, où il allait presque toujours trop loin ; celles des *moines* ou *du couvent*, où les spectateurs entendaient, de la manière la plus distincte et la plus surprenante, le tintement de la cloche, le son de l'orgue, les chants des chœurs, etc.

« Je ne crois pas que dans les arts d'imitation aucun ne puisse produire une aussi complète illusion. Il est vrai que celle de la voix humaine est animée, et que le secours de l'intelligence s'unit à celui du mécanisme vocal. Rien ne manque certainement à la gloire de Fitz-James, puisqu'il a eu le célèbre Lalande pour panégyriste : voici comment s'exprimait ce savant dans une feuille publique :

« Lorsque la Chapelle publia, en 1772, son ouvrage intitulé les *Ventriloques* ou l'*Engastrimyse*, j'en donnai un long extrait dans le *Journal des Savants* de novembre, et dans l'*Encyclopédie* d'*Yverdon*. M. de Saint-Gilles, épicier de Saint-Germain-en-Laye, avait ce talent, et les commissaires de l'Académie attestèrent qu'ils avaient éprouvé une illusion complète, quant à la distance et à la direction de la voix ; cependant, lorsqu'il vint à l'Académie des Sciences le 22 décembre 1770, on éprouva point l'étonnement annoncé. Peut-être étions-nous trop prévenus, et Saint-Gilles trop intimidé ; mais en entendant le citoyen Fitz-James chez le citoyen Robertson, j'ai retrouvé tout ce que La Chapelle raconte des ventriloques dont parle Van-Dale, Brodeau et autres auteurs. Je l'ai vu, à côté de moi, faire sortir des réponses du fond d'un poêle, du haut de la cheminée, et de toute autre partie de la salle ou des pièces voisines ; et je n'ai pas douté des histoires surprenantes que l'on raconte dans l'ouvrage cité. Mais le baron de Mengen, qui possédait l'art du ventriloque, a expliqué lui-même le mécanisme de l'air et de la bouche, nécessaire pour cet

art singulier et rare, qu'on a appelé mal à propos art du ventriloque.

"LALANDE."

"Je n'ai pas besoin de consigner ici la mort de Fitz-James : tout Paris, toute la France a su qu'il avait été tué, en 1815, sur les buttes Montmartre,

par les Cosaques, dans la journée qui fit payer si chèrement à *nos alliés* le plaisir de contempler les murs de la capitale, et qui cependant ne sauva point Paris."

CLÉOMEDE EVRARD.

REPROCHE ADRESSÉ A BIEN DES MÈRES.

LETTRE DE THÉANO, FEMME DE PYTHAGORE, POETESSE LYRIQUE ET PHILOSOPHE, A NUBULE.

J'apprends que vous élevez vos enfants avec trop de délicatesse. Le devoir d'une mère n'est pas de préparer ses enfans à la volupté; il consiste à les former à la tempérance. En voulant remplir auprès des vôtres les fonctions d'une tendre mère, craignez de jouer le rôle d'un flatteur dangereux.

Vous les entretenez dans la mollesse, et vous pensez qu'ils auront la force d'y renoncer! Vous ne leur inspirez que le goût des plaisirs, et vous vous flattez qu'un jour ils leur préféreront ce qu'il y a de pénible! Ah! ma chère Eubule, vous croyez les bien élever, et vous ne faites que les corrompre! N'est-ce pas précisément ce qui arrive quand on dispose de jeunes cœurs à la volupté et de jeunes corps à la mollesse; quand on détruit l'énergie des âmes et qu'on rend les corps incapables de résister aux moins rudes travaux? Quoi! ce ne serait pas corrompre les enfans que d'en faire des esprits pusillanimes et des masses inactives?... Qu'ils prennent l'habitude de braver les peines et les dangers: un jour ils connaîtront les fatigues, un jour ils sentiront la douleur; si vous voulez qu'ils n'en deviennent pas les esclaves, préparez-les à n'en pas être vaincus. A leur âge rien n'est indifférent: ne leur permettez pas de tout dire, ne les abandonnez pas à tous leurs goûts...

J'ai peine à croire ce que j'entends: on assure que vous frémissez quand vos enfans pleurent; que votre principale étude est de les faire rire; que vous

avez la faiblesse de rire vous-même quand ils vous insultent, vous, leur mère, et quand ils battent leur nourrice! J'apprends aussi que vous êtes tout occupée à leur procurer de la fraîcheur en été, de la chaleur en hiver. Leurs caprices peuvent-ils être flattés, vous voilà toute prête à les satisfaire et à les prévenir. Ce n'est pas ainsi que les enfans des pauvres sont élevés; on ne les nourrit pas si délicatement; ils n'en croissent que mieux; ils n'en sont que mieux constitués... Voulez-vous élever une race de Sardanapales et détruire dans sa naissance la mâle vigueur de votre postérité?... Dites-moi donc, ma chère Eubule, que prétendez-vous faire d'un enfant qui se met à pleurer si l'on tarde un instant à lui donner à manger, qui refuse de se nourrir si on ne lui présente pas les mets les plus friands, qui tombe dans la langueur dès qu'il a chaud, qui grelotte au moindre froid, qui se fâche si on le reprend, qui s'empporte dès qu'on manque à deviner ses fantaisies, qui s'abandonne à la mollesse et ne contracte que des habitudes efféminées?

Soyez sûre qu'une éducation voluptueuse ne produira jamais qu'un esclave. Si de vos enfans vous voulez faire des hommes, éloignez-en la délicatesse; que leur éducation soit austère; qu'ils supportent le froid et le chaud, la faim et la soif; qu'ils aient des égards, de la complaisance pour leurs égaux, du respect pour leurs supérieurs; c'est ainsi que vous leur inspirerez la pureté des mœurs et la véritable noblesse des sentimens.



En
après
décem
après
sept
son é
nifac
lestin
avoir
jours
—En
1048
III r
si 2
1 mo
En
12 j
jours
En
—En
En
640,
En
saint
1003
En
avoir
mois
aussi
gna t
En
913,
En
En 1

CURIOSITES ET PHILOSOPHIE

DE LA

CHRONOLOGIE PAPALE.

CHAPITRE V

REGNE DES PAPES.

(Suite.)

I

En mars 752, Etienne II mourut 2 ou 3 jours après son élection, sans avoir été consacré.— En décembre 985, Jean XV mourut quelques jours après son élection, sans avoir été consacré.— En septembre 1590, Urbain VII mourut 13 jours après son élection, sans avoir été consacré.— En 986, Boniface VI régna 15 jours.— Le 5 octobre 1241, Célestin IV mourut 17 jours après son élection, sans avoir été consacré.— En 708, Sisinnius régna 20 jours.— En 898, Théodore II régna aussi 20 jours.— En mai 1501, Marcel II régna 21 jours.— En 1048, Damase II régna 23 jours.— En 1503, Pie III régna 26 jours.— En 1605, Léon XI régna aussi 26 jours. Ainsi XI Papes n'ont pas régné 1 mois.

En 235, saint Anthère régna environ 1 mois et 12 jours.— En 1276, Adrien V régna 1 mois et 9 jours.— En 903, Léon V régna 1 mois et 9 jours.

En 827, Valentin régna 1 mois et 16 jours.—

— En 1187, Grégoire VIII régna 1 mois et 28 jours.

En 1591, Etienne IX régna 2 mois et 1 jour.

En 972, Donus II régna environ 3 mois.— En 640, Sévérin régna 3 mois et 4 jours.

En 987, Romain régna environ 4 mois.— En 310, saint Eusèbe régna 4 mois et quelques jours.— En 1003, Jean XVIII régna 4 mois et 22 jours.

En 1276, Innocent V abdiqua librement, après avoir régné du 5 juillet 1294 au 19 mars 1295, 5 mois et 9 jours.— En 252, saint Lucius Ier, régna aussi 5 mois et 9 jours.— En 1143, Célestin II régna 5 mois et 13 jours.

En 903, Christophe régna environ 6 mois.— En 913, Landon régna 6 mois et 10 jours.

En 816, Etienne V régna 7 mois et 2 jours.— En 928, Léon VI régna 7 mois et 5 jours.

En 1057, Etienne X régna 7 mois et 29 jours.

En 984, Jean XIV régna environ 8 mois.— En 1276, Jean XXI régna 8 mois et 3 jours.— En 336, saint Marc régna 8 mois et 20 jours.— En 607, Boniface III régna 8 mois et 22 jours.

En 1046, Clément II régna 9 mois et 15 jours.— En 1058, Benoît X régna 9 mois et 20 jours.

En 1409, Alexandre V régna 10 mois et 8 jours.— En 1590, Grégoire XIV régna 10 mois et 10 jours.— En 684, saint Benoît II régna 10 mois et 12 jours.— En 682, saint Léon II régna 10 mois et 17 jours.— En 535, saint Agapet Ier régna 10 mois et 19 jours.

En 687, Conon régna 11 mois et 5 jours.— En 1144, Lucius II régna 11 mois et 14 jours.

Ainsi XI Papes n'ont pas régné 1 mois ; V régnèrent 1 mois ; I régna 2 mois ; II régnèrent 3 mois ; III régnèrent 4 mois ; IV régnèrent 5 mois ; II régnèrent 6 mois ; III régnèrent 7 mois ; IV régnèrent 8 mois ; II régnèrent 9 mois ; V régnèrent 10 mois ; II régnèrent 11 mois. Donc il y a XLIV Papes qui n'ont pas régné un an.

II

Saint Sixte II, élu en 257, régna probablement environ 1 an.— Gélase II, de 1118, régna 1 an et 5 jours.— Jean V, de 685, régna 1 an et 10 jours.— Benoît V, de 964, régna 1 an, 1 mois et 17 jours.— Etienne VII, de 896, régna 1 an et 2 mois.— Benoît VI, de 972, régna 1 an et 3 mois.— Saint Cornille, de 251, régna 1 an, 3 mois et 10 jours.— Marin Ier, de 882, régna 1 an, 4 mois et quelques jours.— Alexandre VIII, de 1689, régna 1 an 4 mois et 4 jours.— Victor III, de 1086, régna 1 an, 4 mois et 7 jours.— Adrien III, de 888, régna 1 an, 4 mois et 8 jours.— Amastase IV, de 1153, régna 1 an, 4 mois et 23 jours.— Donus Ier, de 676, régna 1 an, 5 mois et 11 jours.— Saint Marcel Ier, de 308, régna 1 an, 7 mois et 20 jours.— Pie VIII, de 1829, régna 1 an et 8 mois.— Le Bienheureux Benoit XI,

de 1304, régna 1 an, 8 mois et quelques jours.—
Adrien VI, de 1521, régna 1 an, 8 mois et 6 jours.
—Saint Zozyme, de 417, régna 1 an, 9 mois et 9
jours.—Jean IV, de 640, régna 1 an, 9 mois et 18
jours.—Urbain III, de 1185, régna 1 an, 10 mois
et 25 jours.—Saint Anastase II, de 496, régna 1
an, 11 mois et 25 jours.

Ainsi XXI Papes ont régné 1 an.

Boniface II, de 530, régna 2 ans.—Honorius IV,
de 1285, régna 2 ans et 2 jours.—Jean IX, de 898,
régna 2 ans et quinze jours.—Saint Sylvère, de 536,
régna 2 ans et 17 jours.—Innocent VII, de 1404,
régna 2 ans et 21 jours.—Etienne VIII, de 929,
régna 2 ans 1 mois et 12 jours.—Anastase III, de
912, régna 2 ans et 2 mois.—Victor II, de 1055,
régna 2 ans, 3 mois et 15 jours.—Saint Jean II, de
532, régna 2 ans, 4 mois et 26 jours.—Grégoire XV,
de 1621, régna 2 ans et 5 mois.—Clément IX, de
1667, régna 2 ans, 5 mois et 19 jours.—Saint Mel-
chiade, de 311, régna 2 ans, 6 mois et 9 jours.—
Benoit III, de 855, régna 2 ans, 6 mois et 10 jours.
Nicolas II, de 1059, régna 2 ans, 6 mois et 25 jours.
—Jean VII, de 705, régna 2 ans, 7 mois et 17
jours.—Sergius IV, de 1009, régna 2 ans, 8 mois et
23 jours.—Eugène Ier, de 654, régna 2 ans, 8 mois
et 24 jours.—Nicolas III, de 1277, régna 2 ans, 8
mois et 27 jours.—Saint Jean Ier, de 523, régna 2
ans et 9 mois.—Grégoire VI, de 1044, régna aussi
2 ans et 9 mois.—Grégoire V, de 996, régna 2 ans,
9 mois et 1 jour.—Innocent XIII, de 1251, régna
2 ans, 9 mois et 29 jours.

Ainsi XII Papes ont régné 2 ans.

Sergius II, de 844, régna 3 ans.—Saint Anas-
tase Ier, de 398, régna 3 ans et 10 jours.—Saint
Adéodat, de 615, régna 3 ans et 20 jours.—Urbain,
IV, de 1261, régna 3 ans, 1 mois et 4 jours.—Be-
noit IV, de 900, régna 3 ans et 2 mois.—Saint Calixte
Ier, de 1119, régna 3 ans, 2 mois et 10 jours.
—Jean VI, de 701, régna 3 ans, 2 mois et 13 jours.
—Clément III, de 1187, régna 3 ans, 3 mois et 3
jours.—Sabinien, de 604, régna 3 ans, 3 mois et 9
jours.—Calixte III, de 1455, régna 3 ans, 3 mois
et 29 jours.—Etienne IX, de 939, régna 3 ans, 4
mois et 15 jours.—Etienne IV, de 768, régna 3 ans,
5 mois et 27 jours.—Marin II, de 943, régna 3 ans
et 6 mois. Léon VII, de 936, régna 3 ans 6 mois
et 10 jours.—Eugène II, de 824, régna 3 ans, 6
mois et 11 jours.—Saint Agathon, de 678, régna 3
ans, 6 mois et 15 jours.—Saint Boniface Ier, de 418,
régna 3 ans, 8 mois et 7 jours.—Clément IV, de
1265, régna 3 ans, 9 mois et 20 jours.—Saint Igin,
de 139, régna 3 ans, 11 mois et 29 jours.

Ainsi XIX Papes ont régné 3 ans.

Martin II, de 1281, régna 4 ans, 1 mois et 4
jours.—Sylvestre II, de 999, régna 4 ans, 1 mois et
9 jours.—Nicolas IV, de 1288, régna 4 ans, 1 mois
et 14 jours.—Benoit Ier, de 574, régna 4 ans, 1
mois et 28 jours.—Adéodat, Ier, de 672, régna 4
ans, 2 mois et 5 jours.—Saint Félix IV, de 526,
régna 4 ans, 2 mois et 18 jours.—Lucius III, de
1181, régna 4 ans, 2 mois et 23 jours.—Paul IV,
de 1555, régna 4 ans, 2 mois et 27 jours.—Le Bien-
heureux Grégoire X, de 1271, régna 4 ans, 4 mois
et 10 jours.—Saint Etienne Ier, de 253, régna en-
viron 4 ans, et six mois. Saint Gélase Ier, de 492,
régna 4 ans, 8 mois et 19 jours.—Adrien IV, de
1154, régna 4 ans, 8 mois et 29 jours.—Jean XI,
de 931, régna 4 ans et 10 mois.—Pélage Ier, de
555, régna 4 ans, 10 mois et 18 jours.—Adrien II,
de 867, régna 4 ans, 11 mois et 12 jours.

Ainsi XVI Papes ont régné 4 ans.

Saint Félix Ier, de 260, régna environ 5 ans.—
Jean XXIII, de 1410, régna 5 ans et 13 jours.—
Etienne III, de 752, régna 5 ans et 20 jours.—Ju-
les III, de 1550, régna 5 ans, 1 mois et 16 jours.—
Honorius II, de 1124, régna 5 ans, 1 mois et 25
jours.—Saint Léon IX, de 1049, régna 5 ans, 2
mois et 7 jours.—Saint Pontien, de 230, régna aus-
si 5 ans, 2 mois et 7 jours.—Sixte-Quint, de 1585,
régna 5 ans, 4 mois et 3 jours.—Léon XII, de
1823, régna 5 ans, 4 mois et 12 jours.—Jean XIX,
de 1003, régna 5 ans et 5 mois.—Clément XIV, de
1769, régna 5 ans, 5 mois et 3 jours.—Benoit XIII,
de 1724, régna 5 ans, 8 mois et 23 jours.—Saint
Boniface V, de 619, régna 5 ans et 10 mois; Saint
Hilaire, de 460, régna aussi 5 ans, 10 mois.—Calixte
II, de 1119, régna 5 ans, 10 mois et 12 jours.
—Pie IV, de 1559, régna 5 ans, 11 mois et 15
jours.—Pie II, de 1458, régna 5 ans, 11 mois et
25 jours.

Ainsi XVII Papes ont régné 5 ans.

Etienne VI, de 885, régna 6 ans et 23 jours.—
Saint Martin Ier, de 649, régna 6 ans, 2 mois et
12 jours.—Saint Pie V, de 1556, régna 6 ans, 3
mois et 24 jours.—Théodore Ier, de 642, régna 6
ans, 5 mois et 9 jours.—Alexandre IV, de 1254,
régna 6 ans, 5 mois et 14 jours.—Boniface VI, de
608, régna 6 ans, 8 mois et 13 jours.—Célestin III,
de 1191, régna 6 ans, 9 mois et 9 jours.—Paul II,
de 1464, régna 6 ans, 10 mois et 26 jours.—Jean
XIII, de 965, régna 6 ans, 11 mois et 6 jours.

Ainsi IX Papes ont régné 6 ans.

Saint Urbain Ier, de 228, régna environ 7 ans.—
Constantin, de 703, régna 7 ans et 12 jours.—
Saint Pascal Ier, de 817, régna 7 ans et 17 jours.—
Grégoire XI, de 1370, régna 7 ans, 2 mois et 28

jours.—Sergius III, de 904, régna 7 ans et 3 mois.
—Benoit XII, de 1335, régna 7 ans, 4 mois et 6 jours.—Innocent VIII, de 1484, régna 7 ans, 10 mois et 27 jours.

Ainsi VII Papes *régnèrent* 7 ans.

Jean XII, de 956, régna environ 8 ans.—Saint Sixte III, de 432, régna 8 ans et 18 jours.—Nicolas V, de 1447, régna 8 ans et 19 jours.—Urbain V, de 1362, régna 8 ans, 1 mois et 23 jours.—Saint Léon IV, de 847, régna 8 ans, 3 mois et 6 jours.—Saint Marcellin, de 296, régna 8 ans, 3 mois et 24 jours.—Eugène III, de 1145, régna 8 ans, 4 mois et 10 jours.—Benoit VII, de 375, régna 8 ans et six mois environ.—Grégoire XII, de 1406, régna 8 ans 7 mois et 5 jours.—Léon X de 1513 régna 8 ans 8 mois et 20 jours.—Boniface VIII, de 129 régna 8 ans, 9 mois et 18 jours.—Clément V, de 1305, régna 8 ans, 10 mois et 15 jours.—Saint Entyehian, de 275, régna 8 ans 11 mois quelques jours.—Saint Eélix III, de 483, régna 9 ans 11 mois et 17 jours.—Saint Sixte 1er, de 119, régna près de 9 ans.

Ainsi XV Papes ont régné 8 ans.

Saint Clément 1er, de 91 régna environ 8 ans.

—Saint Ormisdas, de 514, régna 9 ans et 11 jours.

—Saint Soter, de 168, régna 9 ans et quelques mois.—Innocent XII, de 1691, régna 9 ans, 2 mois et 5 jours.—Jean XX, de 1024, régna 9 ans et 3 mois.—Saint Evariste, de 100, régna aussi 9 ans et 3 mois.—Jules II, de 1503, régna 9 ans, 3 mois et 20 jours.—Saint Nicolas-le-Grand, de 858, régna 9 ans, 6 mois et 20 jours.—Clément XII, de 1730, régna 9 ans 6 mois et 24 jours.—Agapit II, de 946, régna 9 ans et 7 mois.—Innocent VI, de 1352, régna 9 ans, 8 mois et 26 jours.—Saint Célestin 1er, de 422, régna 9 ans et 10 mois.

Ainsi, XII Papes ont régné 9 ans.

Benoit IX, de 1033, régna environ 10 ans.—Jean VII, de 872, régna 10 ans et 2 jours.—Saint Paul 1er, de 757, régna 10 ans et 1 mois.—Clément X, de 1670, régna 10 ans 2 mois et 24 jours.—Saint Victor, de 193, régna 10 ans, 3 mois et 10 jours.—Saint Zacharie, de 741, régna 10 ans, 3 mois et 14 jours.—Innocent X, de 1644, régna 10 ans, 3 mois et 23 jours.—Saint Denis, de 259, régna 10 ans, 5 mois et 4 jours.—Saint Alexandre 1er, de 109, régna 10 ans, 5 mois et 20 jours.—Clément VI, de 1342, régna 10 ans, 6 mois et 29 jours.—Clément XIII, de 1758, régna 10 ans, 7 mois et 27 jours.—Honorius III, de 1216, régna 10 ans, 8 mois et 1 jour.—Saint Grégoire III, de 731,

régna 10 ans, 8 mois et 10 jours.—Clément VII, de 1523, régna 10 ans, 10 mois et 7 jours.

Ainsi XIV Papes ont régné 10 ans.

Saint Anicet, de 157, régna environ 11 ans.—Jean XVI, de 985, régna aussi environ 11 ans.—Alexandre VI, de 1492, régna 11 ans, et 8 jours.—Saint Lin, de 67, régna 11 ans, 3 mois et 12 jours.—Urbain II, de 1088, régna 11 ans, 4 mois et 18 jours.—Innocent IV, de 1243, régna 11 ans, 5 mois et 13 jours.—Urbain VI, de 1378, régna 11, 6 mois et 8 jours.—Alexandre II, de 1061, régna 11 ans, 6 mois et 21 jours.—Saint Téléphore, de 127, régna 11 ans, 8 mois et 18 jours.—Benoit VIII, de 1012, régna 11 ans et 9 mois.—Eugène IV, de 1447, régna 11 ans, 11 mois et 20 jours.

Ainsi XI Papes *régnèrent* XI ans.

Saint Grégoire VII, de 1073, régna 12 ans, 1 mois et 4 jours.—Alexandre VII, de 1655, régna 12 ans, 1 mois et 16 jours.—Pélage II, de 578, régna 12 ans, 2 mois et 10 jours.—Saint Caïus, de 283, régna 12 ans, 4 mois et 17 jours.—Innocent XI, de 1676, régna 12 ans, 10 mois et 23 jours.—Grégoire XIII, de 1572, régna 12 ans, 10 mois et 28 jours.—Saint Anaclét, de 78, régna 12 ans, 11 mois et 11 jours.—Honorius 1er, de 625, régna 12 ans, 11 mois et 16 jours.—Jean III, de 560, régna 12 ans, 11 mois et 26 jours.

Ainsi IX Papes ont régné 12 ans.

Sixte IV, de 1471, régna 13 ans et 4 jours.—Clément VIII, de 1592, régna 13 ans, 1 mois et 4 jours.—Martin V, de 1417, régna 13 ans, 3 mois et 9 jours.—Saint Grégoire le Grand, de 590, régna 13 ans, 6 mois et 10 jours.—Innocent II, de 1130, régna 13 ans, 7 mois et 10 jours.—Saint Sergius 1er, de 687, régna 13 ans, 8 mois et 24 jours.

Ainsi VI Papes ont régné 13 ans.

Saint Fabien, de 236, régna environ 14 ans ; Saint Sirice, de 384, régna aussi environ 14 ans.—Jean X, de 914, régna 14 ans, 2 mois et 2 jours.—Saint Libère, de 352, régna 14 ans, 4 mois et 2 jours.—Grégoire IX, de 1227, régna 14 ans, 5 mois et 2 jours.—Saint Vitalien, de 657, régna 14 ans et 10 mois.—Boniface IX, de 1389, régna 14 ans et 11 mois.

Ainsi VII Papes ont régné 14 ans.

Saint Pie 1er, de 142, régna environ 15 ans.—Saint Eleuthère, de 177, régna 15 ans et quelques jours.—Paul III, de 1534, régna 15 ans et 29 jours.—Saint Simplicius de 467, régna plus de 15 ans.—Saint Innocent 1er, de 401, régna 15 ans, 2 mois et 10 jours.—Saint Jules 1er, de 337, régna 15 ans, 2 mois et 15 jours.—Grégoire XVI, de 1831, régna 15 ans, 2 mois et 29 jours.—Paul V, de

1605, régna 15 ans, 7 mois et 13 jours—Saint Symmaque, de 498, régna environ 15 ans et 8 mois Saint Grégoire II, de 715, régna 15 ans, 8 mois et 23 jours.

Ainsi X Papes ont régné 15 ans.

Grégoire IV, de 827 régna 16 ans et 24 jours.

Ainsi I Pape seulement a régné 16 ans.

Saint Zéphirin, de 202, régna environ 17 ans.

Ainsi encore I Pape seulement a régné 17 ans.

Vigile, de 538, régna 18 ans, 1 mois et 18 jours—Saint Damase Ier, de 366, régna 18 ans, 2 mois et dix jours—Jean XXII, de 1316, régna 18 ans, 4 mois et 3 jours—Pascal II, de 1099, régna 18 ans, 5 mois et 8 ou 11 jours—Innocent III, de 1198, régna 18 ans, 6 mois et 9 jours—Benoît XIV, de 1740, régna 18 ans 8 mois et 16 jours.

Ainsi VI Papes ont régné 18 ans.

Aucun Pape n'a régné 19 ans.

Clément XI, de 1700, régna 20 ans, 3 mois et 25 jours—Saint Léon III, de 595, régna 20 ans, 5 mois et 16 jours—Urbain VIII, de 1623, régna 20 ans, 11 mois et 23 jours.

Ainsi III Papes ont régné 20 ans.

Saint Léon-le Grand, de 440, régna 21 ans, 1 mois et 4 jours.—Saint Sylvestre Ier, de 314, régna 21 ans et 11 mois—Alexandre III, de 1159, régna 21 ans, 11 mois et 23 jours.

Ainsi III Papes ont régné 21 ans.

Aucun Pape n'a régné 22 ans.

Pie VII, de 1800, régna 23 ans, 5 mois et 6 jours—Adrien Ier de 772, régna 23 ans, 10 mois et 17 jours.

Ainsi II Papes ont régné 23 ans.

Pie VI, de 1774, régna 24 ans, 6 mois et 14 jours.

Ainsi I Pape seulement a régné 24 ans.

S. Pierre régna à Rome, de 42 à 67, 25 ans, 2 mois et 7 jours, outre les 9 ans qu'il passa à gouverner l'Eglise de Jérusalem ou d'Antioche. Sa Sainteté Pie IX, né le 13 mai 1792 et élu le 16 juin 1846 est le seul pape dont le règne ait atteint 25 ans, et dépassé les années du séjour du prince des apôtres à Rome.

Ainsi II Papes seulement ont régné 25 ans.

III

Récapitulons la durée de ces différents règnes.

XI Papes n'ont pas régné 1 mois et XLIV ont régné moins d'un an ; XXI Papes régnèrent 1 an : XXII Papes régnèrent 2 ans ; XIX Papes régnèrent 3 ans ; XVI Papes régnèrent 4 ans ; XVII Papes régnèrent 5 ans ; IX Papes régnèrent 6 ans ; VII Papes régnèrent 7 ans ; XV Papes régnèrent

8 ans ; XII Papes régnèrent 9 ans ; XIV Papes régnèrent 10 ans ; XI Papes régnèrent 11 ans ; IX Papes régnèrent 12 ans ; VI Papes régnèrent 13 ans ; VII Papes régnèrent 14 ans ; X Papes régnèrent 15 ans ; I Pape seulement régna 16 ans ; I Pape seulement aussi régna 17 ans ; VI Papes régnèrent 18 ans ; III Papes régnèrent 20 ans ; III Papes régnèrent aussi 21 ans ; II Papes régnèrent 23 ans ; I Pape seulement régna 24 ans. Pie IX est le seul pape qui ait dépassé le séjour de St. Pierre à Rome, qui fut de 25 ans.

Rappelons qu'aucun Pape n'a régné ni 19 ans, ni 22 ans.

Le règne des Papes en général est assez court. Il y eut des époques où ils ne faisaient que passer. Ainsi à partir de 1275 on vit huit Papes en 18 ans. L'année 1590 compta trois Papes : Six-le-Quint, mort le 27 août, fut remplacé, le 15 septembre, par Urbain VII qui mourut le 27 du même mois et auquel succéda Grégoire XIV, le 5 décembre. L'année 1276 est la plus remarquable sous ce rapport, car elle eut 4 Papes : Grégoire X meurt le 10 janvier ; le 21 février, il est remplacé par Innocent V, décédé après un règne de 5 mois et 2 jours, le 22 juin ; le 10 juillet Adrien V lui succède et finit ses jours, le 16 août ; le 15 septembre, Jean XXI est nommé et son règne se termine le 16 mars 1277, au bout de 8 mois et 3 jours.

Les amateurs de rapprochements n'oublieront pas de noter que Clément III régna 3 ans, 3 mois et 3 jours : c'est une vraie règle de 3. Il faut encore remarquer que 7 Papes régnèrent 7 ans et 11 Papes 11 ans.

Dans la succession des règnes les rapprochements sont plus fréquents, car il y a des nombres qui semblent multiplier. Ainsi se succèdent Clément III, Célestin III, Innocent III et Honorius III. Le IV voit d'abord l'un après l'autre. Martin IV, Honorius IV, Nicolas IV ; une autre fois il sera plus heureux que le III et parviendra jusqu'au V, en voyant successivement Célestin IV, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV et Clément IV. C'est le II qui a été le plus heureux et le plus fécond, car il est porté depuis le 12 mars 1088 au 25 avril 1145 par une série de 8 Papes : Urbain II, Pascal II, Gélase II, Calixte II, Honorius II, Innocent II, Célestin II, et Lucius II : un anti-pape s'élève dans cette période, il usurpe le II et s'appelle Anaclet II de 1130 à 1138.

La brièveté de tous ces règnes de Papes suggère naturellement la pensée de calculer quelle est la

moyenne de durée pour chaque Pontife. Or, d'après la Chronologie admise à Rome, Pie IX est regardé comme le 259^e Pape. Comme le règne de S. Pierre est censé commencer en l'an 42 et que Pie IX fut élu en 1846, il n'y a qu'à diviser 1804 par 258 : On obtient pour quotient 6 ans ; il reste 256 ans qui multipliés par 12 représentent 3072 mois, lesquels divisés par 258 donnent un nouveau quotient de 11 mois, plus un reste de 234 ; en multipliant ces 234 mois par 30, on trouve 7,020 jours qu'il faut diviser encore par 258 ; alors on recueille un troisième quotient de 27 jours plus un reste de 54 jours. Donc la moyenne d'un règne de Pape paraît être de 6 ans, 11 mois et 27 jours. Mais l'étude des nombreuses et longues vacances du Siège pontifical force de réduire ce résultat de plusieurs mois et jours.

II.—Philosophie.

Pour peu qu'on considère la destinée des gouvernements on n'y aperçoit guère que l'anarchie sur une vaste échelle. Autant de têtes au pouvoir, autant de systèmes. Chaque changement de dynastie pousse un nouveau plan. Une succession implique contradiction. Autre roi, autre combinaison. Puis, la victoire ou la défaite, le mariage ou le divorce, la fécondité ou la stérilité d'une épouse, la naissance ou le trépas des princes de sang amènent encore des variations et modifient la nature des relations. Si les règnes sont courts, ils végètent dans les tâtonnements. Les règnes longs sont condamnés à subir l'épreuve de tous les cabinets et de toutes les alliances possibles, de sorte que la vie d'un seul souverain reste obscure, si elle ne se transforme pas en cours d'histoire universelle. Aussi partout quelle collection de chartes et quelles archives de codes ! La France, à elle seule, a publié des constitutions à satisfaire l'appétit et les goûts des cinq parties du globe. Montesquieu avait cru saisir l'*Esprit des lois* ; en le lisant, on se convainc qu'il n'avait fait que de l'esprit sur les lois. Qu'on ajoute que depuis plusieurs siècles, les couronnes minent plus ou moins le passé et grèvent l'avenir au moyen des emprunts. Une dette énorme de millions, de milliards, tel est le premier bordereau de toute hérédité, n'importe dans quel Etat. Il n'en est pas moins vrai que les règnes longs furent les plus utiles et les plus glorieux ; ils sont nécessaires, soit pour réparer les fautes, soit pour consolider le bien et assurer l'avenir.

Au contraire, la Papauté a l'horreur de toute destruction. Quand elle approuve une constitution, c'est que cette constitution a déjà passé ses mois de

nourrice et court gaillardement les rues. Tous les fondateurs d'Ordres et de Congrégations n'ont pu obtenir la consécration de la Papauté qu'après avoir mérité la sanction du temps. La Papauté flétrit les abus, adoucit les austérités, mais elle ne ruine rien. Clément XIV a supprimé l'Ordre des Jésuites ; tous les partis sont unanimes à regarder cette mesure comme une faute politique, car elle laissa la jeunesse sans éducation religieuse, ni littéraire, et pour des accusations qui n'auraient pas encouru un jour de prison, ni une livre d'amende. Mais c'est à l'instigation et sous la pression de tous les rois chrétiens que Clément XIV s'est résigné à signer sa bulle, Clément V abolit l'Ordre des Templiers ; plusieurs étaient dignes de tous les supplices, mais la plupart ne méritaient qu'une réforme. On peut conjecturer que cette Ordre, qui formait alors la seule armée régulière et permanente, aurait rendu d'immenses services à l'époque et peut-être sauvé la France du joug des Anglais. Mais c'est à la sollicitation du roi que Clément V se détermina à la condamnation de tous les membres.

A part ces deux sentences, imputables à la monarchie qui travaillait à sa perte, la Papauté paraît essentiellement conservatrice dans les petites, comme dans les grandes choses.

Les Papes ont conservé de l'antiquité tous les monuments sacrés et profanes ; ils en ont seulement changé la destination. Les temples sont purifiés et deviennent des basiliques ; les édifices publics subissent quelques modifications et servent aux besoins de l'Etat. On conserve jusqu'au siège de saint Pierre, malgré les symboles mythologiques qui le décorent. Les livres et les arts ne sont pas abandonnés à l'oubli. Le respect du passé s'étend jusqu'à des minuties. Le Pape conserve encore l'usage du blanc, qui fut la couleur favorite des Romains, des Grecs et de tout l'ancien monde ; à son exemple, le blanc fut porté pendant plusieurs siècles par tout le clergé, et adopté par la plupart des Ordres religieux du moyen âge. Le costume du Pape, comme tous les ornements sacerdotaux, rappelle l'habillement des Romains, des Grecs et de tout l'ancien monde ; on s'est borné à y donner quelques coups de ciseaux par-ci et par-là et à en faire de plusieurs couleurs ; les noms sont encore les mêmes. Si l'on retrouve la robe dans la Magistrature et dans l'Université, c'est que le clergé eut longtemps sa voix dans les Chambres comme dans les écoles.

Ce que des Papes ont approuvé, d'autres Papes l'ont confirmé. Si des Papes posent la première pierre d'une église ou d'un palais, d'un couvent ou d'une école, d'autres Papes continueront et achève-

ront, quelle que soit la somme qu'il faille verser. Rome n'a jamais donné volontairement le spectacle honteux de châteaux interrompus, de palais inachevés, tels qu'on en a vu dans toutes les capitales et notamment à Paris où le Louvre n'eut pendant plusieurs siècles d'autres prolongements que des cabanes remplies de chiens, de singe et d'oiseaux, ou tapissées d'estampes à deux sous.

Tout ce que des Papes ont fondé d'œuvres pies, d'œuvres utiles, d'autres Papes les ont soutenues.

Une fois que l'idée de la croisade eut été conçue par Sylvestre II, mort en 1003, tous les Papes jusqu'à Saint Pie V, intronisé en 1556, ne cessèrent de la prêcher aux rois et aux peuples, et ils consacraient de grandes sommes pour la soutenir. Ils n'ont reposé que depuis la bataille de Lépante qui porta un coup mortel à la réputation du Croissant.

Ils ont été 258 Papes; tous étaient libres et néanmoins tous se sont liés au passé comme à l'avenir; ils respectent ce qui les a précédés comme ce qui les suivra. Ils ont connu avant les rois, l'utilité et le crédit de la Banque; cependant, avant tous les états modernes, ils ont établi sur l'actif du présent une caisse d'épargne au bénéfice du passif futur; chaque règne grossit, autant que possible, ce trésor, de sorte qu'ici seulement un héritage n'est pas une dette. Les successeurs profitent de leurs devanciers. L'état Romain a été probablement le dernier à ouvrir un Grand Livre à l'emprunt. Plusieurs Papes ont emprunté au trésor de Lorette, mais ils ont rendu. Depuis que les gouvernements ont commencé à emprunter, ils n'ont jamais rendu; ils favorisent les emprunts, les uns des autres; en se succédant, il se reconnaissent solidaires. La dette publique n'est plus regardée que comme une chose des plus naturelles. On croirait volontiers que, la chanson des *Gueux* a été composée à l'occasion des jeux de la Bourse.

N'importe sur quel sujet, tout est tradition pour la Papauté, tout en suivant les progrès des siècles et en faisant une large part aux besoins des circonstances.

Les Papes n'ont en général, que quelques jours et au plus un petit nombre d'années à vivre, et ils commandent et ils entreprennent comme s'il avaient l'éternité pour eux. C'est qu'ils s'appuient les uns

sur les autres; ils suivent leurs prédécesseurs, et ils ont l'espoir que leurs successeurs ne leur feront pas défaut.

Aussi qu'on scrute leur règne au point de vue de la durée par jours, par mois et jours, et par années, mois et jours, et l'on sera frappé, en concluant qu'il y a peu de Papes qui n'aient laissé quelque trace dans l'histoire. Saint Anthère n'a régné qu'un mois, et on lui attribue l'idée du *Martyrologe*. Saint Agapit 1er, n'a pas trôné plus de dix mois, et on ne s'explique pas comment il a pu faire tant de choses importantes et supporté tant de fatigues en si peu de temps; Grégoire XV, n'a siégé que 2 ans et 5 mois et il s'immortalise par l'établissement de la Propagande; enfin Léon X, n'est donné que 8 ans et 8 mois en spectacle au monde, à un moment où les génies de tous genres pullulent dans tous les Etats, et il mérite que son nom reste à ce siècle.

Plus on avance, et moins on trouve de proportion entre l'éclat de la célébrité et l'avarice du temps. C'est comme un jeu des extrêmes. Trois Papes ont gardé le titre de Grand: Saint Léon 1er, Saint Grégoire 1er, et Saint Nicolas 1er; or le règne du premier fut de 21 ans, celui du second de 13 ans et celui du dernier de 9 ans. Benoit XIV, a siégé 18 ans et 8 mois:—Innocent III, 18 ans et 6 mois;—Saint Grégoire VII, 12 ans et 1 mois;—Urbain II, 11 ans et 4 mois;—Jules II, 9 ans et 3 mois:—Nicolas V, 8 ans;—Saint Pie V, 6 ans et trois mois;—Pie II, 5 ans et 11 mois;—Sixte-Quint, 5 ans et 4 mois et Sylvestre II, seulement 4 ans et 1 mois.

En fin de compte, la moyenne des règnes est juste de 8 ans, 8 mois et 26 jours.

Libre à l'Histoire de mettre dans la balance, et la moyenne du règne des Papes et la moyenne du règne des potentats; il est certain que la brièveté du règne des Papes pèsera plus fort que la longévité du règne des souverains de n'importe quel état, notamment en France où la moyenne des rois est d'environ vingt ans.

Donc la Papauté subit depuis dix-neuf siècles l'épreuve de la brièveté des règnes, et, seule, elle triomphe de la parcimonie du temps.

LOUIS NICOLARDOT.



DE L'ECRITURE

Il est impossible de dire à quelle époque les hommes ont commencé de consigner *par écrit* leurs pensées. Tous les auteurs conviennent que la première écriture a pu être en images ; qu'elle a donné naissance à l'écriture hiéroglyphique ou symbolique, aujourd'hui toute mystérieuse pour nous, et qui, lors même qu'on la pratiquait, était, à un petit nombre de signes près, un secret pour le peuple.

La tradition, aidée de quelques monuments grossiers, est le premier moyen qu'on ait employé pour transmettre le souvenir des faits remarquables dans l'histoire de l'antiquité. Ensuite l'art d'écrire a consisté dans une représentation informe et grossière des objets corporels allégoriques ou emblématiques ; c'est là l'écriture dont les Egyptiens ont d'abord fait usage. Elle consistait en des hiéroglyphes assez semblables à nos *rébus* : un cercle signifiait le *soleil* ; un croissant, la *lune* : la légèreté s'exprimait par un *oiseau* ; une chose funeste, par un *crocodile* ; la vigilance, par un *œil* ; l'activité, par une *main*, etc.

Les caractères dont les Chinois se servent encore aujourd'hui dérivent de cette première pratique. Cette écriture, appelée *l'écriture des pensées*, exprimait la totalité des choses, une action, un événement avec toutes ses circonstances, et quelquefois même, au moyen de quelques nuances, le jugement qu'on devait en porter.

L'art d'écrire était dans cet état l'orsqu'un génie heureux, nommé Thait ou Thot, secrétaire de *Misraïm*, l'un des premiers rois d'Egypte, inventa *l'écriture des sons*. Cette écriture, au moyen de deux douzaines de signes, ou à peu près, auxquels on donna un son de convention, remplaça cette infinité de traits hiéroglyphiques qui, étant isolés, avaient un sens propre et fort étendu, mais qui ne pouvaient rendre toutes les pensées métaphysiques et intellectuelles. C'est par les divers assemblages et les différentes combinaisons de ces signes sonores rapprochés qu'on forma premièrement des mots univoques, expressifs pourtant, qui furent les racines de plusieurs autres mots qui servirent à rendre les pensées, et à les différencier selon leur degré d'approximation ou de disparité.

Quelques savants croient que les sons dont on a formé les premières langues ont été empruntés des animaux ou des choses qui produisent du bruit.

Bos, en latin, a du rapport avec le mugissement du bœuf ; dans *bélier* se trouvent *bé*, cri ordinaire de cet animal. On a suivi la même marche pour exprimer *beugler*, *coucou*, *tricotac*, *taffetas*, *charivari*, *cliquetis tintamare*, *galimatias*, et autres mots imitatifs. M. le premier président de Brognes, de Dijon, à travaillé sur l'origine des langues, et il la trouva dans certains sons qu'il appelle *radicaux*. Par exemple, l'expression radicale des choses en mouvement est FL, d'où dérivent *flamme*, *flèche*, *fleuve*, *flexible*, *fléchir*, etc.

L'expression radicale du repos était ST, d'où dérivent *stable*, *statue*, *stagnation*, *stupéfait*, *stoïcien*, etc. On se sert encore de ST pour dire *taisez-vous*.

Les auteurs de tous les pays et de toutes les religions, les plus instruits dans les langues orientales, regardent l'hébreu comme la mère et la source de presque toutes les langues, du phénicien, du samaritain, de l'égyptien, du syriaque, du chaldéen, de l'arabe, de l'éthiopien, du persan, du grec, du latin, etc. Ils sont d'accord avec Hérodote et Lucrèce : in qui attribuent l'invention des lettres aux Phéniciens, puisque la Phénicie ancienne ne s'étendait pas seulement sur les côtes de la Méditerranée jusqu'en Egypte, mais comprenait encore la Judée, la Syrie, le pays des Cananéens et des Hébreux ; or, ils assurent que les langues phénicienne et cananéenne étaient les mêmes que la langue hébraïque.

Cadmus, roi de Thèbes fils d'Agénor, apporta les lettres de Phénicie en Grèce, deux cent cinquante ans avant la guerre de Troie, l'an 1519 avant Jésus-Christ.

Cadmus n'apporta de la Phénicie en Grèce que seize lettres ; Palamède en ajouta quatre ; puis elles passèrent aux Latins. Pline qui rapporte ce fait (*Hist. nat.*, lib. VII, cap. 56), en trouve la preuve dans une ancienne tablette de cuivre venue de Delphes, et qui était de son temps, conservée dans la bibliothèque du Palatium (mont Palatin).

Mais il n'est point d'auteurs qui aient mieux montré l'origine, la forme, la filiation et les branches des alphabets de presque tous les peuples du monde, et leur variation selon les différents âges, que Mabilion, de Vaines, et les savants de l'université d'Oxford, dans *Eduardi Bernardi orbis eruditi Litteratura*, à caractere samaritano deducta (D. Carol Morton, Londini, 1759).

Il résulte de leurs recherches, que les caractères phéniciens, hébreux, samaritains, étaient anciennement les mêmes, ou qu'ils différaient peu entre eux. Ils ont donné naissance au syriaque; l'arabe et le grec sont tirés du syriaque; le latin, du grec; le franc et le saxon, du latin; le gothique, dont Uphilas est l'auteur, du grec et du latin; le runique, du gothique; l'alphabet russe et l'esclavon, du grec, de même que l'arménien, le cophte et l'éthiopien.

L'écriture a reçu des formes différentes, selon le goût ou le génie des nations qui l'ont pratiquée. L'habileté ou l'ignorance des écrivains ont aussi introduit des variétés infinies dans la figure des lettres.

S'il faut en croire quelques savants, les lettres majuscules dont nous servons tiennent leur forme des choses usuelles: on en composa des hiéroglyphes, et on les fit entrer comme partie constituante des mots, selon l'analogie qui se trouvait entre le mot et l'objet. Le besoin d'eau a fait sentir la nécessité des puits: il fallait des machines, des crochets, etc.; et il y a apparence que les lettres sont des imitations des machines.

La lettre A est composée de deux montants et d'une barre qui, avant l'invention des poulies, était utile pour les cordes.

D, ou plutôt \ominus , était un demi-anneau; B ou ω , un double demi-anneau applicable à deux cordes; O, était un anneau complet; C, G, S, des crochets; E, un râteau; T, un marteau; M, N, V, X, R, des profils de hamacs et de vases pour abreuver les bestiaux; H, un siège. On croit que le *lambda* des Grecs et le *lamed* hébraïque sont le premier, les deux montants d'une chèvre de charpentier, et le deuxième, un treuil avec sa manivelle. L'origine de ces lettres initiales est regardée comme une fable par quelques écrivains; mais elle est accréditée par plusieurs autres. Il a même été proposé de rétablir quelques-unes des machines anciennes par les lettres de l'alphabet; et ce projet a été réalisé en Suisse et en Hollande par M. Quatremère. La lettre grecque *thêta* se trouve dans le mot *mamelle*, et elle en est la représentation: peut-être le mot *têter* dérive-t-il de là. Dans l'expression arabe qui signifie *armée*, on trouve toutes les pièces du sabre, première arme.

Dans une pièce de vers intitulée *l'Ancienne orthographe*, M. Barthélemy a reproduit sur les lettres plusieurs idées analogues à celles qu'on vient de lire.

Mais c'était peu qu'aidé du secours de ses sens,
Il eût de la nature imité les accents,
Il voulu des objets copier la figure;

Et c'est par le dessin qu'il trouva l'écriture.
N'en doutons point; au temps de nos premiers aïeux
Les lettres n'étaient pas des traits capricieux,
Des lignes au hasard, des empreintes frivoles;
Mais des signes réels, des portraits, des symboles,
Qui sur la pierre dure incrustés par l'acier
Rendaient de mille objets le type encor grossier
Ce présent qu'envoya l'héritier des Califes,
Ce vaste bloc chargé de noirs hiéroglyphes,
Tout peuplé d'anubis, de couleuvres, d'oiseaux.
Monolithe formé de cinq ou six morceaux,
L'obélisque thébain, sur sa quadruple face,
Porte un récit muet que le dessin retrace,
Un tableau de granit que l'art imitateur
Burina de portraits dans toute sa hauteur.
Et ne prétendons pas qu'aux jours du premier âge
L'éloquente écriture ait borné son usage;
Ces types descriptifs en Egypte imprimés,
Par d'inhables mains quelque fois déformés,
Mais conservant toujours, symbole alphabétique,
Un vestige apparent de sa figure antique,
Œuvre des Chaldéens, des Perses, des Indous,
Par la Grèce et par Rome ont passé jusqu'à nous.
Oui, chaque mot écrit dans notre langue même
Porte un jalon parlant, un véridique emblème.
Ce signal capital, je ne puis le nier,
Tantôt se montre en tête et tantôt le dernier,
Dans l'épaisseur du mot quelquefois il s'enfoncé,
Mais un œil exercé le voit et le dénonce.
Ah! si je ne craignais pas d'être trop importun,
J'en citerais ici mille exemples pour un:
L'A qui de l'Angle Aigu porte la ressemblance,
Ainsi qu'un cheVAlet sur ses pieds se balance.
Le B sort du Bissac. Avec un bon coup d'œil
On voit l'É qui se roule en forme d'Écureuil.
L'f imite la fente et fuit par la fenêtre.
Dans les flans de la gourde un g dût prendre l'être.
Comvenez avec moi que l'h correspond
Au chenet de cuisine, au crochet, au harpon.
L'i chargé de son point est un modeste signe,
C'est un nain résigné qui marche dans sa ligne.
Le P comme un Piton se Plante dans un mur.
Sur la lettre qui suit jetons un voile obscur.
Le K que l'Orient mit dans notre écriture
De l'esclave d'un Khan garde l'humble posture.
Le d que par malheur je laissais en chemin,
Le d marque le doigt, l'm et l'n la main.
L'O paraît de rigueur dans toute chose rOnde:
Une pOmme, une Orange, une bOule, le mOnde,
Un Obus, un canOn, une tOurte, un grelOt.
L'l brille à la lance, au pal, au javelot.
Est-il une copie, un portrait plus sévère
Que le V qui désigne et le Vase et le verre?

Dans
L'S q
L'R
Serra
L'U
Il se
Sans
Il n'e
Et le
Deux
Chaq
Un b
Et pu
Voulu
Que l
Comm
Ose b
Symb
Novat
Ils on
Ils on
De la
Dirai
Ils on
De l'
Se rév
S'il ex
D'une
Et dep
Le mo
Le blé
La mé
Sans s
Représ
Nulle
Jadis,
Désor
Et ces
Car l'
Montr
Et rap
La cro
Ah! p
Ils ont
Barbar
Quand
L'h au
Du sép
L'h se
Du th
Mais t
La tête

Dans croissant et dans sabre on trouve en commençant,
 L'S qui fait le Sabre, et le C le Croissant.
 L'R est majestueuse, on croit voir une Reine
 Serrant par la ceinture une robe qui traîne.
 L'U dans un objet creux a trouvé son patron ;
 Il se plaît dans le troU, la eUve et le chaUdron.
 Sans le T, glorieux de sa haute importance,
 Il n'est pas de râTeau, de marTeau, de poTence ;
 Et le Z bizarre, au corps ratatiné,
 Deux fois dans un Zig-Zag se montre dessiné.
 Chaque lettre, en un mot, porte en elle un indice,
 Un but qu'elle ne peut perdre sans préjudice ;
 Et puisque le bon sens des hommes d'autrefois
 Voulut pour l'orthographe instituer des lois,
 Que leur postérité les suive et les respecte.

Comment se peut-il donc qu'une moderne secte
 Ose bouleverser ces emblèmes parlants,
 Symboles gracieux respectés six mille ans
 Novateurs, protégés même à l'Académie,
 Ils ont changé des mots la physionomie ;
 Ils ont destitué des caractères saints,
 De la création véridiques dessins.
 Dirai-je les excès de leur furcur vandale ?
 Ils ont privé la clef de sa lettre finale,
 De l'f dont la forme étant placée au bout
 Se révélait aux yeux comme un passe-partout.
 S'il exista jamais une image fidèle
 D'une fauLs à faucher, cette image est une L,
 Et depuis que cette L est ravie à la fauL,
 Le mot ainsi tronqué n'offre plus qu'un sens faux.
 Le blé qui par un d terminait nos ancêtres,
 La méthode du jour l'a réduit J trois lettres,
 Sans songer que ce d qu'on prive de ses droits
 Représentait l'épi qui penche sous son poids.
 Nulle lettre n'échappe à leur brutale rixe :
 Jadis, au pluriel les loiX prenaient une X ;
 Désormais à sa place une S se fait voir,
 Et ces lois sur le peuple ont perdu tout pouvoir ;
 Car l'X d'autrefois, expressive peinture,
 Montrait le cheval, instrument de torture.
 Et rappelait sans cesse au coupable attentif
 La croiX de Saint-André pour le rouer tout vif.
 Ah ! pour leur rage aveugle il n'est plus de limite :
 Ils ont arraché l'h au vénérable hermite ;
 Barbares, voulez-vous qu'il se mette en chemin
 Quand il ne trouve plus un bâton pour sa main ?
 L'h autrefois, montrant sa forme principale,
 Du sépulchre sortait comme un phantôme pâle ;
 L'h seule marquait le dessin bien précis
 Du thrône véritable où les rois sont assis.
 Mais trésor, direz-vous, pourquoi comme un panache
 La tête de ce mot s'ornait-elle d'une h ?

Je n'en vois pas la cause.— Et moi je la vois bien,
 Claire comme le jour, ou je n'y connais rien :
 Vous savez que l'avare, entouré du mystère,
 Enfouit ses thrésors dans le sein de la terre,
 Sous une dalle humide ou dans le trou d'un mur ;
 Or, pour les enfouir, pour les mettre en lieu sûr,
 Il faut un instrument, une bêche, une pioche,
 Un outil qui de l'h à peu près se rapproche ;
 L'h est le seul moyen de sauver un thrésor.
 Voilà ce qu'ils ont fait ; ce n'est pas tout encor :
 Le vénérable Y, troublé dans son empire,
 A disparu du lés, des aïeux, de la lire ;
 Qui mieux que lui pourtant retraçait à nos yeux
 Le tronc et les rameaux de l'arbre des aÏeux ?
 La lYre, comme lui, née au sein de la Grèce,
 De ses deux bras ouverts déployait la souplesse,
 Tandis que d'une tige et d'une fleur formée
 Le lys était pour nous un y embaumé.

Il y a eu plusieurs manières de tracer les lignes en écrivant. Elles ont été formées de *droite à gauche* pour la première ligne, et de *gauche à droite* pour la seconde, et ainsi de suite, par les Hébreux, les Chaldéens, les Samaritains, les Syriens, les Grecs, les Persans, les Arabes, les Tartares ; ensuite elles ont été tracées de *gauche à droite* par les Grecs, les Romains, les Toscans, les Arméniens, les Esclavons et les autres peuples de l'Europe. Les Chinois et les Japonais écrivent de *bas en haut* ; les Mexicains de même ; d'autres en cercle, en partant du centre : de là l'écriture *horizontale, perpendiculaire et orbitaire*.

L'écriture des anciens Grecs ne consistait qu'en lettres capitales ou majuscules ; on ne peut juger aujourd'hui de cette écriture que d'après les inscriptions faites sur le marbre ou sur la pierre. Les premiers manuscrits étaient écrits avec les mêmes caractères ; et cette espèce d'écriture ne parvint à toute sa beauté que sous le règne des empereurs grecs.

Cette écriture en lettres majuscules resta en usage chez les Grecs jusqu'au neuvième siècle. Les écritures avec ornements se voient dans les manuscrits du dixième siècle.

L'écriture latine était parvenue à un grand degré de beauté du temps des premiers empereurs romains. La belle forme des lettres capitales en usage à cet époque peut se voir dans les inscriptions des anciens édifices ; on les trouve aussi sur les médailles romaines qui datent de deux siècles avant Jules-César ; mais, sous Auguste, l'écriture parvint à sa plus grande perfection, état dans lequel elle se maintint jusqu'au cinquième siècle.

Les majuscules romaines commencèrent à changer de forme dans les manuscrits du cinquième siècle, lorsque les Goths se furent rendus maîtres de l'Italie; cependant la petite écriture courante ne fut employée qu'au huitième siècle et ne se montre dans les manuscrits qu'au neuvième. La forme des caractères a été altérée autant de fois que différents peuples se sont emparés de l'Italie et des pays limitrophes; et c'est ainsi que parurent successivement l'écriture *lombarde*, la *visigothique*, dont on commença à se servir en France vers le cinquième ou le sixième siècle, laquelle, par le mélange des Romains et d'autres peuples, s'est formé en une belle écriture ronde, du cinquième au septième siècle; la *france gallique* ou *mérovingienne*, également au cinquième siècle; et la *carlovingienne*, qui fut employée en Allemagne sous Charlemagne. Cette dernière fut fort belle en France jusqu'au dixième siècle, et en Allemagne jusqu'au treizième.

Quoique les manuscrits fussent fort rares et fort chers, cela n'empêchait pas qu'il n'y eût des bibliothèques immenses. On vante celles des Egyptiens et des Phéniciens. Les auteurs ne parlent point des bibliothèques de la Chaldée, qui devaient cependant être considérables, puisque ce pays était celui des savants, particulièrement dans l'astronomie.

Selon Diodore de Sicile, le premier qui fonda une bibliothèque en Egypte fut Osymandias, successeur de Protée et contemporain de Priam, roi de Troie. Ce prince aimait tant l'étude, qu'il fit construire une bibliothèque magnifique, ornée des statues de tous les dieux de l'Egypte, et sur le frontispice de laquelle il fit écrire ces mots: *Trésor des remèdes de l'âme*. On sait que la bibliothèque d'Alexandrie était de sept cent mille volumes, Pergame, Suze, Athènes, Héraclée, Rome, Césarée, Antioche, Constantinople, Londres, etc., avaient des bibliothèques nombreuses, et qui coûtaient des prix immenses, puisqu'elles n'étaient qu'en manuscrits (1).

Les différences et les signes qui doivent aider à déterminer l'âge des manuscrits n'ont aucun caractère certain; on ne peut nier cependant que la forme des lettres ne contribue beaucoup à éclaircir cette recherche. La couleur de l'encre, et particulièrement les ornements qui décorent les lettres, sont des guides encore plus sûrs que leur forme.

D'après les comparaisons qu'on a eu occasion de faire, la *punctuation* conjointement avec *ortho-*

(1) Les bibliothèques d'Alexandrie et de Constantinople furent consumées, l'une par le feu de la guerre, environ cinquante ans avant Jésus-Christ, la seconde par les torches du fanatisme, sous le règne des premiers empereurs turcs.

graphie, peut devenir une marque primaire pour juger avec certitude l'âge des manuscrits; toutes les autres marques sont secondaires et soumises à l'empire des circonstances; elles sont cependant nécessaires pour compléter les moyens d'asseoir son jugement.

Dans les manuscrits les plus anciens des cinquième, sixième et septième siècles, on ne trouve point d'intersection, mais les lignes entières écrites sans distinction de mots; c'est le caractère de ceux antérieurs à Charlemagne.

Le point est tout-à-fait omis dans les manuscrits de ces mêmes siècles; et là où il commence à paraître, on le trouve souvent au haut de la lettre, et non pas sur la ligne. Un usage bien ancien encore, est de mettre deux points avec une espèce de circonflexe là où nous sommes accoutumés d'employer le point d'interrogation.

On commença à séparer les mots dans les huitième et neuvième siècles.

C'est après ce dernier siècle que les virgules commencent à paraître.

Vient ensuite le point et virgule, mais autrement appliqué qu'aujourd'hui. On le trouve là où nous mettons le point, ou la virgule seulement, ou le point double.

Dans les onzième et douzième siècles, la virgule est posée au-dessus du point, et non pas au-dessous, comme elle l'est actuellement.

La méthode de séparer les mots par de petits traits était en usage au treizième siècle. Ces petits traits n'étaient pas conduits en ligne droite, mais inclinés de droite à gauche. Quelques personnes prétendent que la ligne horizontale se trouvait déjà dans les manuscrits des neuvième, dixième, onzième et douzième siècles: l'époque de son origine semble donc moins exactement connue.

A la fin du quatorzième siècle commence notre manière d'employer la punctuation, sur laquelle cependant on n'est pas encore d'accord aujourd'hui.

A la moitié du quinzième siècle, on se servit pour la première fois, des signes d'interrogation, d'exclamation et de parenthèses.

C'est à cette époque environ que l'on place l'invention de l'imprimerie; mais l'on diffère, et l'on différera vraisemblablement longtemps encore sur le nom de son véritable inventeur. J'essaierai bientôt de résumer les différentes versions établies à ce sujet. Je dois auparavant, et en revenant sur mes pas, dire un mot sur l'usage que l'on fit des lettres ou des caractères imaginés par les Phéniciens.

Lorsque les caractères furent inventés, on les traça d'abord sur des feuilles de palmier, ensuite sur

l'écorce
des ta
boucs
soie,
pier (1)
Les
les ca
(1)
est for
qui se
là qu'
Voit
retran
l'on c
ment
sient
procha
blanch
remen
posait
double
employ
sieurs
l'on m
paît av
de l'ivi
Plin
mettre
sur le
ter d'h
bilité
La l
n'exco
(2)
bout;
qu'on
tablett
verlas,
souver
imité
V
(3)
dans le
avec d
terre p
papier
posséd
un troi
l'Emp
manus
Mon
Italie
de Sair
néra
firme
temps
" sont
" veau
drap, d
On f
qu'à p
que d'
des or
du lin
en a fa
à écrire
marqu
Anisso
fabriqu
guima
du fust
On p
du pa
moins

l'écorce intérieure du tilleul, sur le *papyrus* (1), sur des tablettes enduites de cire (2), sur des peaux de boucs, de moutons, sur de la toile enduite, sur de la soie, de la corne; et, longtemps après, sur le papier (3).

Les temps les plus reculés nous montrent également les caractères gravés sur la pierre et sur les métaux.

(1) Plante qui croit en Egypte, le long du Nil; sa tige est formée de plusieurs lames minces concentriques, et qui se détachent aisément les unes des autres. C'est de là qu'est venu le mot *papier*.

Voici comment on fabriquait le *papyrus*. Après avoir retranché les tiges de son sommet, il restait une tige que l'on coupait exactement en deux; on séparait légèrement les enveloppes dont elle était vêtue, et qui ne passaient pas le nombre de vingt. Plus ces tuniques approchaient du centre, plus elles avaient de finesse et de blancheur. On étendait une enveloppe coupée régulièrement sur cette première feuille ainsi préparée; on en posait une autre à contre fibre et on les couvrait d'eau double du Nil, qui, en Egypte, tenait lieu de la colle qu'on employait ailleurs. En continuant ainsi d'ouvrir plusieurs feuilles ensemble, on en formait une pièce que l'on mettait à la presse, qu'on faisait sécher, qu'on frappait avec le marteau, et que l'on polissait par le moyen de l'ivoire ou de la coquille.

Plinius nous apprend que lorsque l'on voulait transmettre à la postérité la plus reculée les ouvrages écrits sur le *papyrus* d'Egypte, on avait l'attention de le frotter d'huile de cèdre qui lui communiquait l'incorruptibilité de cet arbre.

La longueur du *papyrus* n'avait rien de fixe; mais elle n'excédait jamais deux pieds.

(2) On se servait d'un poinçon ou stylet pointu par un bout; l'autre bout était arrondi et servait à effacer ce qu'on avait écrit en étendant de nouveau la cire sur la tablette. C'est ce qui faisait dire à Horace, *sapè stylum veritas*, retournez souvent votre stylet, pour retoucher souvent votre ouvrage. Boileau, dans son *Art poétique*, imité d'Horace, a dit :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

(3) On croit que le *papyrus* a cessé d'être en usage dans le onzième siècle. Le papier fut d'abord fabriqué avec du coton. La bibliothèque Bodléienne, en Angleterre possède un manuscrit de 1049, entièrement écrit sur papier de coton; la Bibliothèque Royale, à Paris, en possède, sous le no. 2889, un autre de 1050; il en existe un troisième, de 1095, à Vienne, dans la bibliothèque de l'Empereur. Lambecius et Montfaucon parlent de ce manuscrit.

Montfaucon assure qu'il n'a trouvé ni en France ni en Italie des écrits sur papier de chiffons fait avant le règne de Saint Louis, qui mourut en 1270; mais Pierre-le-vénérable, abbé de Cluni, qui florissait avant l'an 1220, affirme que le papier de chiffons était employé de son temps. "Les livres que nous lisons tous les jours, dit-il, sont faits de peaux de bœufs, ou de boucs, ou de veaux, ou de plantes orientales, ou enfin de chiffons de drap, de linge, *ex rassarum veterum pannorum compacti*.

On fait du papier avec différentes matières; mais, jusqu'à présent ce papier est plutôt un objet de curiosité que d'utilité. On a fait, en Angleterre, du papier avec des orties, des navets, des panais, des feuilles de choux, du lin en herbe, et plusieurs autres végétaux fibreux, on en a fait avec de la laine blanche, qui n'était pas propre à écrire, mais qui pouvait servir dans le commerce. Le marquis de Salisbury, en Angleterre, et, en France, Anisson-Duperron, directeur de l'imprimerie Royale, ont fabriqué du papier de paille. On en a fait avec de la guimauve, avec des roseaux, du chier dent, de la mousse, du fusain, etc.

On peut rendre une infinité de matières propres à faire du papier; mais la difficulté est d'en faire qui coûte moins que le papier fait avec des chiffons.

Si l'on jette les yeux sur les anciens peuples, on voit, dans l'écriture, Moïse qui apporte aux Israélites les lois de Dieu gravées sur des tables de pierre (1) ici c'est Bézéléel, de la tribu de Juda, qui grave les noms des douze tribus d'Israël sur les douze pierres précieuses qui décorent l'éphod du grand-prêtre; ailleurs c'est Judas Machabée qui reçoit des Romains un traité d'alliance gravé sur cuivre. Platon dans ses Dialogues, nous apprend que Talus, ministre de Minos, roi de l'île de Candie, promulgua les lois de l'Etat gravées sur des lames d'airain. Higin, qui écrivit sous Trajan, nous dit qu'à Rome l'incendie du Capitole, sous le règne de Vitellius, détruisit les tables d'airain qui traçaient les limites des terres que la république assignait aux soldats de ses colonies.

On conservait dans le temple des Muses, en Béotie, les œuvres du poète Hésiode gravées sur des lames de plomb. Les lois de Solon furent écrites sur des tables de bois, que l'on gardait à Athènes dans la Prytanée. Homère, Aristophane, en reconnaissaient l'usage. Les Lombards les transportèrent en Italie.

Le peuple souverain de l'Attique marquait sur des têtes ou coquilles le nom des citoyens dont l'autorité lui était suspecte, et les condamnait à l'exil; de là ce jugement populaire appelé *ostracisme*, d'*ostrakon*, qui, en grec, signifie *écaille* (2). La chronique de cette république fut gravée en lettres capitales grecques sur le marbre de Paros. Le Museum d'Oxford possède ces précieux monuments, travaillés deux cent soixante-quatre ans avant l'ère chrétienne, trouvés seulement au commencement du dix-septième siècle dans les Cyclades, et transportés en Angleterre par les soins de *Thomas d'Arundel*.

On conserve au Museum français les tables de marbre sur lesquelles on lit encore le nom des héros qui, sous les ordres de Léonidas, défendirent l'an 480 avant Jésus-Christ, le passage des Thermopyles.

Il y a plus de trois mille ans que Job disait : "Qui m'accordera que mes paroles soient écrites ?" "qui me donnera qu'elles soient tracées dans un livre avec un stylet de fer; qu'elles soient gravées sur une lame de plomb, ou sur la pierre, avec le ciseau ?"

Lorsque, sept cent quinze ans avant Jésus-Christ Numa Pompilius, pour adoucir le caractère du

(1) *Excidit duas tabulas lapideas..... Scripsit in tabulis verba fœderis decem.* Exod., xxxiv, 4 et 28. *Scut-pantur in silice.* Job., xix, 24.

(2) Moïse élevé dès sa jeunesse parmi les Egyptiens, instruit de toute leur sagesse, écrivit ses livres et ses lois en caractère phéniciens, c'est-à-dire samaritains, qui est l'ancien hébreu. Le Décalogue fut grave sur des tables de pierre.

peuple Romain, encore farouche et barbare, institua les cérémonies religieuses en l'honneur de Vesta, les préceptes en furent écrits sur des tables en bois.

Les nouvelles lois que les décemvirs avaient puiscées en Grèce, dans celles de Solon et de Lycurgue, furent gravées sur dix tables d'airain, et exposées sur les *hosties* afin que le peuple en prît plus facilement connaissance.

On voit à Lyon les deux tables d'airain sur lesquelles est gravée la harangue que l'empereur Claude prononça dans le sénat de Rome en faveur des Lyonnais (2).

Enfin, de temps immémorial, on a gravé en creux et en relief les médailles, les pierres fines, les métaux et le bois; nous voyons même sur les plus anciens monuments des traces de la gravure au simple trait. On trouve en France, sur quelques tombeaux du onzième siècle, des plaques de fer battu, gravées

par le même procédé que nos planches en cuivre, avec le burin; mais on n'a aucune notion que les anciens aient eu la moindre pensée d'en tirer des épreuves. Il en résulte qu'avant l'invention de l'imprimerie, la gravure, trouvée par les anciens, est devenue pour les modernes la seule âme des ruines de l'antiquité, l'unique chaîne de communication qui joint le passé à l'avenir. (3)

(1) *L'ostracisme* était une loi en vertu de laquelle les Athéniens bannissaient pour dix ans les citoyens que leur puissance, leur mérite trop éclatant ou leurs services rendaient suspects à la jalousie républicaine. Les suffrages se donnaient par bulletins, et ces bulletins avaient originairement été des coquilles.

(2) Claude était de Lyon, où il naquit dix ans avant Jésus-Christ. Il obtint du sénat que cette ville serait mise au rang des colonies romaines. Le discours qu'il prononça à ce sujet s'est conservé sur deux tables que les Lyonnais firent graver à cette époque pour perpétuer leur reconnaissance.

(3) CAPELLE, *Manuel de la typographie française*.

LA PECHÉ.

(Suite.)

GAULE DIVERSES.

Les gaules servant aux autres pêches n'ont rien de particulier: ce sont quelquefois de longs roseaux dans le bout desquels on fait entrer des scions divers en ayant soin toute fois de mettre en accord la force des gaules avec celle des lignes, et en suivant la règle générale que plus une gaule est effilée du bout, plus le coup de fouet est sûr, mieux on pique, et moins on risque de casser la gaule ou la ligne.

OBJETS DONT LA TROUSSE DU PECHEUR DOIT ETRE GARNIE.

1o. Un fort couteau. 2o. Une sonde en plomb; 3o. Un anneau pour décrocher les lignes. On en fait de simples et d'autres plus compliqués; le simple, qui suffit assez souvent, est un fort anneau en fer, de trois pouces à peu près de diamètre, pouvant peser une demi-livre ou trois quarterons, auquel est attaché un fort cordonnet. Lorsque la ligne est accrochée, on fait passer cet anneau par la gaule, on le fait glisser le long de la ligne qu'on tient tendue tombé à terre, il rencontre la pierre ou la racine que l'hameçon, et, en tirant fortement à soi, on ramène assez souvent sa ligne saine et sauve: c'est pour ajouter aux chances de rencontre que quelques pê-

cheurs font ajouter à la partie antérieure de l'anneau deux crochets recourbés en dessous, assez forts pour relever une grosse pierre ou une racine qui retiendrait la ligne.

4o. Le pêcheur ne devra jamais se mettre en campagne sans être muni de plomb, de lièges de plumes, d'une ou deux pelottes de soie torse et d'une pelotte de ficelle de lin; il devra aussi avoir une aiguille à emballer. Lorsqu'il ira pêcher du petit poisson, il attachera une demi-brasse à peu près de ficelle terminée par un petit bâton en travers et enfilera dans cette ficelle tous les poissons qu'il prendra et les remettra à l'eau. Par ce moyen ils se conserveront vivants jusqu'au soir. Pour ne pas les blesser on passe l'aiguille par l'ouïe, sans rien piquer on la fait ressortir par la bouche, et, en enfonçant cette aiguille dans le sable ou dans la terre, les poissons se trouvent suffisamment arrêtés et se promènent librement dans l'eau. Pour la pêche aux gros, on a un sac de filet fermant à coulante; on y met le poisson et l'on remet le tout à l'eau, en fixant la coulisse du sac après une branche ou une racine.

5o. La boîte en fer blanc, dans laquelle il renfermera son appât, devra être d'une forme commode et maniable:

Les
les gau
s'allong
débarr
vrait et
que lui
va parti
puis lon
glace re
il avait
armé d'
soupon
ligne ar
des vers
pur de l
et trou
mordu t
était ren
obtenu
Mainten
les.
Si vo
grande r
Lorsqu'
nourri n
dez pas
châtre
mais si l
s'il char
apprêtez
pêche se
Dès q
profond
des sou
l'hiver.
promene
par l'eau
abondan
y trouve
rapide:
lui tend
Lorsqu
les rayon
fer la ter
avant;
et les po
droits, o
alors rec
simple q
ou deux
qu'il y a
heures a

LA PÊCHE.

Les préparatifs sont faits, les lignes sont rangées, les gaules ajustées, l'hiver tire sur la fin, les jours s'allongent, les fleuves, les rivières, les étangs sont débarrassés de cette croûte de glace qui les recouvrait et défendait le poisson contre les embûches que lui tend le pêcheur ; son matériel est prêt ; il va partir, et mettre à l'essai ces lignes préparées depuis long-temps et avec tant de soins. Lorsque la glace recouvrait encore l'onde immobile, impatient, il avait déjà dans un beau jour essayé son adresse, armé d'une pioche, il avait brisé la glace, et dans le soupirail taillé dans le cristal, il avait tendu une ligne armée de plusieurs hameçons, recouverts par des vers rouges. Le poisson, attiré par l'air vif et pur de l'extérieur, était venu en foule pour respirer, et trouvant à sa portée un mets de son goût il avait mord trop imprudemment, le sac du pêcheur s'en était rempli ; mais ce succès passager, il ne l'avait obtenu qu'en souffrant le froid et bravant la saison. Maintenant le printemps l'appelle à des succès faciles.

Si vous habitez sur la rive d'un fleuve ou d'une grande rivière, venez souvent visiter l'état de l'eau. Lorsqu'elle est trouble et houeuse, le poisson assez nourri ne mord pas et se tient tranquille ; ne tendez pas non plus vos rets, lorsqu'elle est blanchâtre et marneuse, vos peines seraient inutiles ; mais si le fleuve se gonfle au milieu du courant, et s'il charrie de gros flocons d'une écume blanchâtre, apprêtez-vous en voyant ces signes de la crue, la pêche sera bonne, si l'eau n'est pas par trop trouble.

Dès que le poisson sent l'eau croître, il quitte les profondeurs où il se tenait caché, et les environs des sources profondes où il a passé chaudement l'hiver. Affamé par un long jeûne, il aime à se promener sur les plages nouvellement recouvertes par l'eau, et sur lesquelles il trouve une nourriture abondante ; un autre motif le conduit au rivage, il y trouve des eaux plus calmes, un courant moins rapide : ce sera donc sur le bord de l'eau que vous lui tendrez des pièges.

Lorsque le temps sec est de longue durée et que les rayons d'un soleil moins oblique viennent échauffer la terre et la rendent aride, le ver s'enfonce très-avant ; vainement retourne-t-on les grosses pierres et les poutres, on ne trouve plus rien dans ces endroits, ordinaire ressource des pêcheurs. Il faut alors recourir à d'autres moyens. Il en est un bien simple qui consiste à répandre le soir et la nuit un ou deux seaux sur terre à l'endroit où l'on soupçonne qu'il y a des vers : on revient ensuite deux ou trois heures après avec une lanterne, ramasser ceux qui

sont sortis de terre, ou bien encore le lendemain, de bonne heure, avant le lever du soleil. La même remarque est à faire toutes les fois qu'il tombe de l'eau ou de la rosée pendant la nuit : les vers sortent pour savourer l'humidité, et l'on s'en procure facilement un grand nombre. Quelques personnes ne se contentent pas de répandre de l'eau pure, elle mettent masérer dedans des feuilles de noyer ou l'enveloppe verte qui recouvre la noix. On cite d'autres recettes plus ou moins efficaces, je n'en parlerai pas. Au bout de quelque temps l'œil exercé du pêcheur saura de suite découvrir la terre qui recèle des vers :

AU LIEU

Creusez dans un endroit hors de la portée des poules une fosse... (d'une longueur et d'une largeur proportionnées à la quantité de vers que vous voulez qu'elle fournisse), profonde de dix-huit ou vingt-quatre pouces, mettez au fond un lit de paille longue bien dressée, recouvrez-la de trois pouces de fumier de cheval, puis de deux pouces de terre sortie de la fosse, recommandez un lit de paille, une couche de fumier, etc., jusqu'à ce que la fosse soit pleine, et ayez soin de finir par la terre ; battez bien le dessus, arrosez un peu chaque jour qu'il fera sec. Au bout de trois semaines vous pourrez l'entamer par un bout et *sans bouleversement*, chaque bêche en amènera en abondance. On pourra en faire toute l'année, excepté en hiver. »

Lorsqu'on veut garder des vers, on les met dans un pot de terre, recouvert d'une étoffe de gazon avec ses racines, ou garni de mousse humide que l'on lève et qu'on presse fortement entre les mains tous les trois ou quatre jours, et qu'on remet ensuite sur les vers.

Le pêcheur, lorsqu'il a des vers, peut aller tenter les hasards. En suivant la rive il doit regarder l'eau avec attention, pour découvrir une *bonne place*. C'est là le point essentiel. Les endroits trop rapides ne peuvent lui convenir, il ne pourrait toucher le fond qu'en chargeant la ligne avec beaucoup de plomb. Les endroits où l'eau paraît immobile ne lui promettent non plus aucune chance heureuse ; ils sont sujets à être plats et par conséquent non fréquentés par le poisson : j'aime mieux l'anse profonde, abritée du courant par un isthme, et dans laquelle l'eau arrive en tournoyant sur un fond de sable fin, les pêcheurs nomment ces endroits *remous* ou bien encore un endroit où la pente du terrain est assez rapide et dont le courant soit très-modéré, l'eau blonde d'ailleurs et charriant l'écume.

A CONTINUER.

LE CIRQUE A LA MAISON.



M Lolo a été au Cirque hier soir. Ce matin il est encore plein de son sujet, et raconte à sa sœur Thérèse les choses étonnantes qu'il a vues

Thérèse est si émerveillée qu'elle ne peut croire que tout cela soit possible.

« Si ! si ! dit monsieur Lolo, et si tu veux, je serai comme les hommes du Cirque et comme les

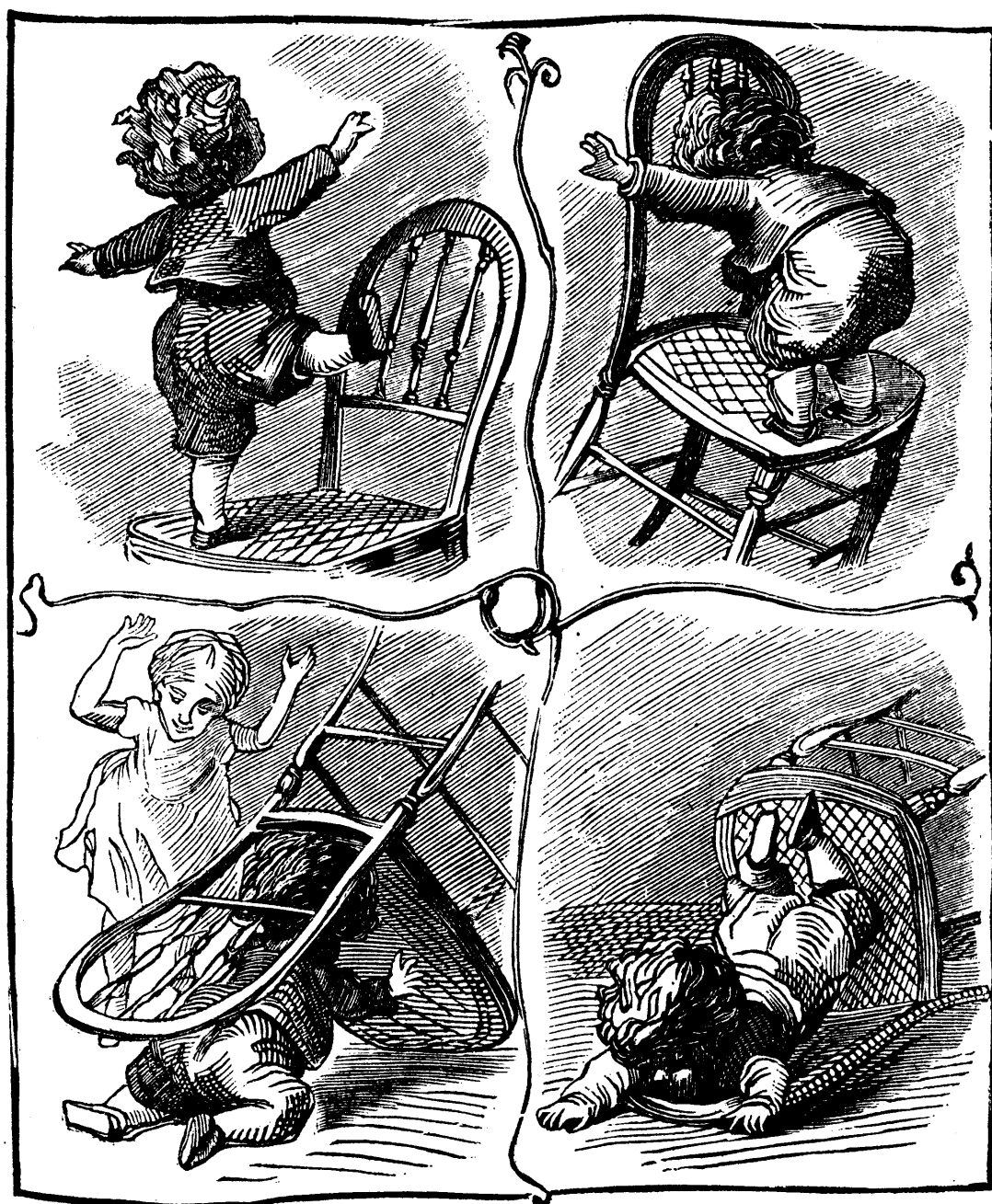
chevaux, pour te montrer comme ils ont fait. Je vais te faire une grande représentation.

— Je veux bien, a répondu mademoiselle Thérèse, qui aime beaucoup la comédie.

Il n'y a pas de cheval blanc, une chaise sera le cheval blanc. Il n'y a pas d'écurière, M Lolo sera l'écurière.

C'est
1er
danse
2e
3e
tombe

LE CIRQUE A LA MAISON.



C'est le commencement des exercices :

1er exercice. — Voilà comment la belle écuyère danse sur la croupe de son cheval ;

2e exercice. — La chaise se cabre ;

3e exercice. — Le cheval s'est abattu et M. Lolo tombe par terre sous son cheval !

« C'est comme cela que cela doit se passer, dit Mlle Thérèse, épouvantée !

— Oui, répond M. Lolo, ou bien comme cela, et il tombe d'une autre façon. »

(La suite prochainement.)

MODES ET ÉCONOMIES DOMESTIQUES.



TOILETTE DE PROMENADE AVEC BURNOUS

Notre modèle est en drap blanc côtelé, fendu dans le dos et orné d'une frange de laine. Le capuchon dentelé est bordé de velours noir ; l'intérieur se double de soie noire ; le gland cousu à la pointe est

de laine blanche mélangée de chenille noire. Chapeau de paille garni de faille noire et de fleurs des champs ; ombrelle avec fleurs bordées au passé avec de la soie de plusieurs couleurs.

La
d'une
rayée
est de
rubar
niture



TOILETTE DE PROMENADE POUR FILLETTE.

La robe, en alpaga, est garnie d'entre-deux et d'une bordure brodés. Une large ceinture en soie rayée bleue est nouée sous le postillon. Le corsage est décolleté en carré devant derrière et garni d'un ruban bleu. La guimpe est bordée comme la garniture. La jupe a un haut volant plissé. Le cha-

peau en mousseline bouillonnée est orné d'un ruché bordé de chaque côté d'une petite dentelle. Un gros nœud de ruban bleu sur le dessus d'où partent de larges brides venant s'attacher sous le chignon et faisant baisser les bords sur le côté. Derrière de grands bouts flottants.



TOILETTE DE PROMENADE POUR JEUNE FILLE.

Robe de toile écrue. Le corsage est à longues basques devant ; il forme derrière deux petits basques pointues. La garniture de notre modèle se compose d'une broderie en soutache, d'une bande festonnée en mousseline et d'un frange Tom-Pouce écrue retombant dessus. Les manches sont ouver-

tes et retenues par des ganses croisées laissant voir la manche de mousseline. Petit col fait d'un plissé en mousseline et fermé derrière à l'aide d'un ruban. Le chapeau est en paille à bords relevés et garni d'un simple ruban à longs pans.



TOILETTE DE VOYAGE AVEC BURNOUS.

Le burnous est de cachemire noir orné de galons et de boutons et bordé autour d'une dent terminée par un effilé. La robe en mohair gris est dentelée et garnie, comme le burnous, de galons et de boutons. Le jupon en mohair gris foncé est plissé. Chapeau marin avec voile de gaze.



TOILETTE DE VISITES AVEC MANTELET NOUÉ.—La robe est en foulard bleu uni.

I
fem
eue
qui
Pui
et t
nou
Nou
plus
est
éleg
nuq
jusc
qu'
flot
Ger
A
sa l
visa
cost
I
auj
moy
C
mot
cha
de
blan
rien
—
—
tion
bea
elle
d'o
elle
V
bea
fem
et c
«
pou
les
Cel
visa
la t

COURRIER DE LA MODE.

Les femmes s'habillent bien plus pour les autres femmes que pour les hommages qu'elles espèrent recevoir. C'est la rivalité de toilettes et de costumes qui rend la mode si extravagante et si audacieuse. Puisque Mme *** a bien osé risquer telle coiffure et tel retroussis de tunique, pourquoi ne ferions-nous pas comme elle, et même bien davantage ? Nous sommes plus riche, mieux posée dans le monde plus jolie et plus élégante. Une autre femme, qui est encore plus riche, mieux posée, plus jolie et plus élégante, renchérit sur le chignon, qui dépassait la nuque du cou, et le laisse tomber au milieu du dos, jusqu'à ce qu'une fantaisiste, bravant hardiment le qu'en dira-t-on ? s'affranchisse de son filet et le laisse flotter tout éploré jusqu'à la taille, à la mode de Geneviève de Brabant.

Autrefois, la femme se préoccupait bien plus de sa beauté que de sa toilette, car on accordait à son visage plus d'attention qu'à son chapeau et à son costume.

Il est vrai que la plupart des femmes sont belles aujourd'hui, et que presque toutes trouvent le moyen de plaire, parce qu'elles savent s'y prendre.

Qu'est-ce que la beauté dans toute l'acception du mot ?... Est-ce un nez bien fait, un profil irréprochable, des yeux fendus en amandes, protégés par de longs cils, un teint éblouissant, une peau d'une blancheur éclatante ?... C'est tout cela, et ce n'est rien de tout cela.

— Comment l'entendez-vous ? nous dira-t-on.

— Telle femme est belle pour certaines appréciations, tandis qu'elle n'est que très ordinaire pour beaucoup d'autres. La beauté ne se définit pas, elle s'accepte, on la subit. Demande-t-on à la fleur d'où lui vient son parfum ? Elle est fleur, elle captive elle charme, on la respire.

Voici ce que dit Alphonse Karr à propos de la beauté. Il a été et il est encore l'admirateur de la femme, et il cultive toujours les fleurs avec passion et délices :

« C'est un si grand malheur et une si grande ruine pour une femme que de n'avoir pas de beauté, que les femmes font volontiers *beauté de tout bois*. Celle qui doit absolument renoncer à la beauté du visage se console par des prétentions à la beauté de la taille. Faute de taille, elle peut avoir de la grâce,

ou bien du *maintien*, ou de la *tournure*, ou un *certain air*, et enfin, *un je ne sais quoi*.

« Il y a cependant des femmes qui ne sont pas très sensibles aux éloges de leur beauté ; ce sont celles dont la beauté est universellement reconnue. L'hommage que vous leur rendez à cet égard est une dette que vous leur payez : elles ne vous en savent aucun gré. C'est sur l'esprit alors qu'il faut les flatter.

« Toutefois, la femme réellement intelligente doit rechercher dans la parure, non pas ce qui la fait paraître riche, mais ce qui fait valoir sa beauté ; et la femme honnête ne doit penser à être belle que pour le mari qu'elle aime. »

Puis Alphonse Karr ajoute :

« On paraît être le grand tyran des femmes. On fait ceci ; On fait cela. Jamais on ne s'avise d'hésiter à obéir à On. Les femmes exigent même que les maris reconnaissent la puissance de ce terrible On.

« On porte les robes échancrées. On porte les chapeaux évasés. On met cinq volants aux robes. Mais j'ai quelque soupçon qu'On n'est si bien obéi que parce qu'On n'ordonne que ce que les femmes ont envie de faire. Que On ne s'avise jamais de prescrire de porter qu'un chapeau par an, de n'acheter une robe que lorsque la précédente est usée, de s'habiller simplement et modestement, vous verrez ce que durera sa royauté.

« Qu'est-ce que la mode ?... Qui est-ce qui promulgue les arrêts et les décrets de la mode ? J'évite le mot *loi*, qui entraîne avec lui une idée de stabilité, ou au moins de durée. Dans quel temple se rendent les décrets de la mode ?...

« Qui est-ce qui fait la mode ?... Des femmes, sans doute.

« Qui est-ce qui la suit ?... Toutes les autres. Il est bien humble à toutes de se soumettre ainsi à la décision de quelques unes.

« Écoutez une femme : elle ne porte rien dans sa parure qui ne soit commandé impérieusement par cela que toutes les autres le portent. Mais interrogez en particulier chacun de ces tyrans, vous verrez que chaque femme a la même obéissance, la même abnégation.

« Brantôme raconte que lorsque la reine Marguerite fut menée par sa mère au roi de Navarre, son mari, elle dit : « J'achève d'user mes belles robes, « car lorsque j'arriverai à la Cour, j'y entrerai avec « des étoffes et des ciseaux, pour me faire habiller « selon la mode qui courera. »

La reine, sa mère, lui répondit : « Pourquoi dites-vous cela ma mie ?... car c'est vous qui inventez les belles façons de s'habiller. La cour les prendra de vous, et non vous de la cour. »

« Comme de vrai », ajouta Brantôme.

* * *

La première chose qui frappe dans les nouveaux costumes c'est la prodigieuse quantité de rubans dont ils sont couverts. Il y en a tant qu'on dirait presque la robe n'est plus qu'un accessoire destiné à servir de prétexte aux ornements les plus capricieux.

Il va sans dire que nous n'acceptons que comme une fantaisie passagère, dont le bon sens fera bientôt justice, cette mode coûteuse qui n'offre que fort peu de ressources et demande un art infini pour être employée avec esprit et bon goût.

Autant un petit ruban disposé avec grâce peut donner de piquant à une toilette, autant un ruban moyen, de très belle qualité, enrichit ce qu'il accompagne, autant, au contraire, il est difficile de tirer parti de ces énormes rubans, si l'on veut pas avoir l'air grotesque.

On s'était habitué à voir les petits enfants convertis en *porte-nœuds*, parce que, quoiqu'on fasse, il restera toujours de la grâce à un enfant, et qu'on ne peut pas l'enfourer tout entière sous ces coques bleues ou roses qui font dans les jardins la gloire des nourrices ; mais je doute qu'on veuille permettre longtemps à une jeune fille de se *guinder* dans une ceinture de \$10.00, et de la perdre dans une soirée en s'asseyant sans précaution.

Les rubans, les ruches et les velours composent donc en grande partie les ornements des costumes et des robes. Les bandes de velours surtout font genre et actualité. On les dispose sur les jupes en guise de volants et en les graduant comme hauteur. Des bandes de velours marron, composent une très-jolie toilette complétée par un corsage à basques postillons encadrés d'un même velours marron et d'un gilet de velours marron. C'est simple et très-distingué.

On remplace les bandes de velours marron par du

velours nacarat et du velours noir, quand on le préfère.

Les rubans sont fort larges, et les nœuds fort amples, de deux nuances, soit pour les rubans posés l'un sur l'autre, le plus clair sous le plus foncé, soit qu'ils s'entrelacent en torsade, ou en coque mélangées.

* * *

Il y a une disposition dans les garnitures de robes qui s'accuse de plus en plus et dont je n'ai encore rien dit. C'est celle-ci : on pose sur tout la garniture d'un costume habillé, que ce soient des volants, des ruches et des plissés, etc., enfin n'importe laquelle, sur le devant de la robe, corsage et tablier, puis on encadre ce tout d'un ornement assorti. Ce genre rappelle le costume des marquises du siècle dernier. Dans ce cas, le devant de la robe est d'un seul morceau, la double jupe ne part que des côtés, et si la toilette est fort élégante, si elle est faite pour soirée ou dîner, on ne fait qu'une seule jupe à longue traîne, et alors le tablier peut être d'une autre couleur, pourvu que les garnitures soient semblables à celles de la jupe entière. On ne peut toutefois dire que c'est une règle absolue, le bon goût et les circonstances peuvent en décider autrement.

* * *

Les nuances foncées vont remplacer les nuances claires ; cela devait être. De même qu'après les tournures exagérées, les robes retomberont tout mollement et tout naturellement comme autrefois. Il en est des chignons comme des tournures : pas une seule femme n'est dupe de son propre chignon, ni de celui des autres : et pourtant les chignons s'allongent et se gonflent de plus en plus. Encore quand on se contente d'un chignon cataquois, on est classé dans la catégorie des femmes simples et raisonnables ; mais il y a des coiffures qui sont surelevées en échafaudage de coques et de crépés dans le style Marie-Antoinette, quand on a parfois la physionomie vulgaire et étonnée d'être coiffée ainsi. Nous admettons toutes ces excentricités de la mode pour les jeunes et jolies femmes blondes auxquelles les crépés vont bien. Les cheveux nattés conviennent bien mieux aux femmes brunes que les crépés et les coques, à moins qu'elles ne soient poudrées. Les femmes du meilleur monde, pour faire opposition aux coiffures par trop hautes, reviennent aux ban

deux gonflés tordus derrière en boucles soyeuses et aux cheveux nattés derrière ne dépassant pas la nuque du cou. La simplicité tente presque toujours les plus belles et les plus riches. Il n'y a que les vaniteuses, les parvenues et les laides qui s'affublent, comme des cathédrales, des dorures et d'ornements pompeux.

Il faut donc régler ses chignons et ses tournures. Certains chignons sont des demi-perruques et certaines tournures des paniers Camargo. Toutes les tuniques se rejettent en arrière et les hanches sont déjà dégagées, ce qui rend les femmes un peu moins paquets.

Les femmes ne songent guère à la commodité en fait de coiffure. Nous en avons la preuve à tous les changements que la mode nous apporte en ce genre. Voici maintenant que l'on abandonne les cheveux tombants, pour les élever sur le sommet de la tête où l'on établit des pyramides de boucles ; sera-ce plus commode et plus avantageux ? Cela durera-t-il ? L'usage et l'avenir répondront à ces questions.

.

Autrefois on apprenait à marcher, à tenir sa robe relevée modérément sans se crotter. Certes on devrait bien recommencer aujourd'hui à attacher de l'importance à ces détails de bonne éducation. Les femmes sont trop occupées de ce qu'elles portent et oublient tout à fait *la manière de le bien porter*.

On commence positivement à voir beaucoup de robes à une seule jupe. Elles sont généralement ornées de volants soit en étoffe pareille, soit en ruban. Ces volants se font très-petits, coupés de biais, ornés de rouleaux en haut et en bas, et très-espacés. Le corsage exige de grandes basques partant du dessous des bras, ce qui n'empêche pas de porter une ceinture s'agrafant devant à l'aide d'une boucle arrondie. C'est une mode qui revient. Le petit mantelet brugeois suivant le mouvement des basques du dos, très-échancré sur le bras, s'harmonise très-bien avec ce genre de robe. Il peut être noir ou pareil à la robe indistinctement.

On mettra quand on ne voudra point aller *en taille*, un mantelet en mousseline uni pareil à la première jupe et garni comme elle.

Ce sera charmant pour les jeunes personnes : les dames mettront préférablement un mantelet de dentelle.

Disons, à ce propos, quelques mots des mantelets : c'est une vieille mode rajeunie, mais qui est commode et pas du tout laide. Ils figurent assez une pélerine plus ou moins longue, pourvue de deux pans arrondis, pointus ou carrés, retenus par les bras.

On varie cette forme un peu banale, en la plissant au milieu derrière, juste à la hauteur du tour de la taille, de manière que la pélerine bouffe et descend un peu vers les bras, qu'elle recouvre : on orne d'un nœud, à bouts plus ou moins longs, la place où se fixent les plis.

On forme aussi sur le milieu du mantelet, que l'on coupe un peu haut, un pli crevé, large de 5 à 6 centimètres, encadré d'un ou deux plis couchés ; ces plis, bien entendu, sont disposés en hauteur ; on les fixe à 3 centimètres au-dessous du bord supérieur du mantelet, et à 7 à 8 centimètres au-dessus de son bord inférieur, ce qui leur fait former : dans le haut, une petite crête, et dans le bas un volant qui ajoute très-gracieusement à l'ampleur du contour inférieur du mantelet. On peut orner d'un nœud de ruban les deux extrémités de ces plis.

On fait aussi les mantelets de mousseline avec un capuchon froncé ou ouvert en pointes.

.

La forme princesse est redevenue très en faveur pour les robes à traine ; du reste il n'en n'est pas de plus élégante ni de plus distinguée ; les femmes bien faites n'ont qu'à y gagner, mais celles qui n'ont pas ce juste milieu voulu, et qui sont par trop maigres ou par trop fortes, doivent éviter cette forme qui ne saurait leur convenir. Il faut de belles étoffes pour la robe princesse ; le poulx de soie lui convient tout à fait, mais il faut se méfier des tissus légers, ils ne sont réellement jolis que gracieusement drapés, ou formant d'amples plis tombants.

.

Nous remarquons que les corsages à basques ont beaucoup perdu de leur succès ; en revanche, les polonaises ajustées ou non, font fureur. La blouse non ceinturée à la taille, en un mot, la vraie blouse est fort en vogue. Quoiqu'un peu primitive de forme, elle a beaucoup de genre, et convient surtout aux femmes grandes et minces qui ont besoin d'être étoffées. Pour les tissus légers, s'ajustant si faci-

lement à la taille avec un simple ruban, nous ne connaissons pas de façon qui lui soit préférable. Les personnes un peu fortes n'ont qu'à faire une seule modification à la blouse pour être parfaitement habillées ; il suffit de creuser une pince à la poitrine, de façon à la dessiner légèrement, sans trop l'accuser. Les fronces naturelles formées derrière à la ceinture conviennent indifféremment à toutes les conformations.

.

La vogue des costumes complets est en baisse et les confections indépendantes, si démodées depuis quelques années, reprennent du terrain.

.

L'écharpe fait florès, mais l'écharpe moderne garnie de dentelle ou de franges croisée sur la poitrine, et retombant derrière en large ceinture sur la croupe des robes. Quant au mantelet *bonne femme* avec ruches à la *vieille*, il exige de la jeunesse et de l'élégance (toujours la loi des contrastes). Une femme âgée avec un mantelet de la sorte paraîtrait bien plus vieille encore. Le double collet, le dolman et le petit macfarlane complètent la collection des confections indépendantes.

On sort moins en taille qu'autrefois, et presque tous les costumes sont complétés par des petits châles de dentelle, de cachemire brodé de crêpe de Chine, qui, croisant sur la poitrine et attachés derrière la taille, ont l'avantage de convenir à toutes les conformations qui s'accommodent à merveille de cette charmante fantaisie.

Le col droit est toujours celui que l'on préfère, mais on en replie coquettement les deux coins, qui se croisent devant sous deux petits boutons en toile.

Les manchettes rondes sont également à petits coins repliés, réunis par les mêmes boutons.

Col et poignets se montent à un corps de fichu et des sous-manches en nansouk ou en mouseline.

La forme que nous venons de citer est la plus nouvelle comme col fermés, mais rien ne s'oppose à leur donner leur formes ouvertes qui accompagnent les corsages à cœur ; ces formes sont principalement à revers et à longues pointes carrées au bas.

.

Lorsque le chapeau fait partie d'un costume, il faut que les nuances y soient parfaitement assorties ; et, à moins que la robe ne soit noire ou grise, il est nécessaire que la nuance la plus foncée soit celle de la robe. On porte encore, surtout pour toilettes ordinaires, la voilette de tulle noir uni pour toilettes de cérémonies, la voilette de tulle blanc, ou celle de tulle pareille au chapeau, mais je préfère la première, les reflets bleus, mauves ou jaunes étant en général peu seyants ; le dernier surtout.

On fait beaucoup de chapeaux en batiste, de toutes les couleurs. Les nuances grises ou écrues, avec les ornements de nuances, mauves, bleu-camaïeux ou rose de Chine, sont d'un charmant effet, surtout pour jeunes filles. Aux ornements de batiste point de ruban surtout ; on peut mêler de la guipure blanche ou de couleur.

J'ai vu de ces jolis chapeaux de fantaisie, en tulle, en foulard écri et en crêpe de Chine ; ils sont préférables pour jeunes femmes, on peut y mettre une fleur de saison et de la dentelle.

.

Les jupons brodés se porteront beaucoup cet hiver, avis aux femmes laborieuses, et quoique la crinoline soit passée, la nécessité de soutenir les jupes très-garnies de toilettes nécessite le jupon-cage.

JEANNINE.



Vol
 1
 2
 3
 4
 5
 6
 7
 8
 9
 10
 11
 12
 13
 14
 15
 16
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33
 34
 35
 36
 37
 38
 39
 40
 41
 42
 43
 44
 45
 46
 47
 48
 49
 50